This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

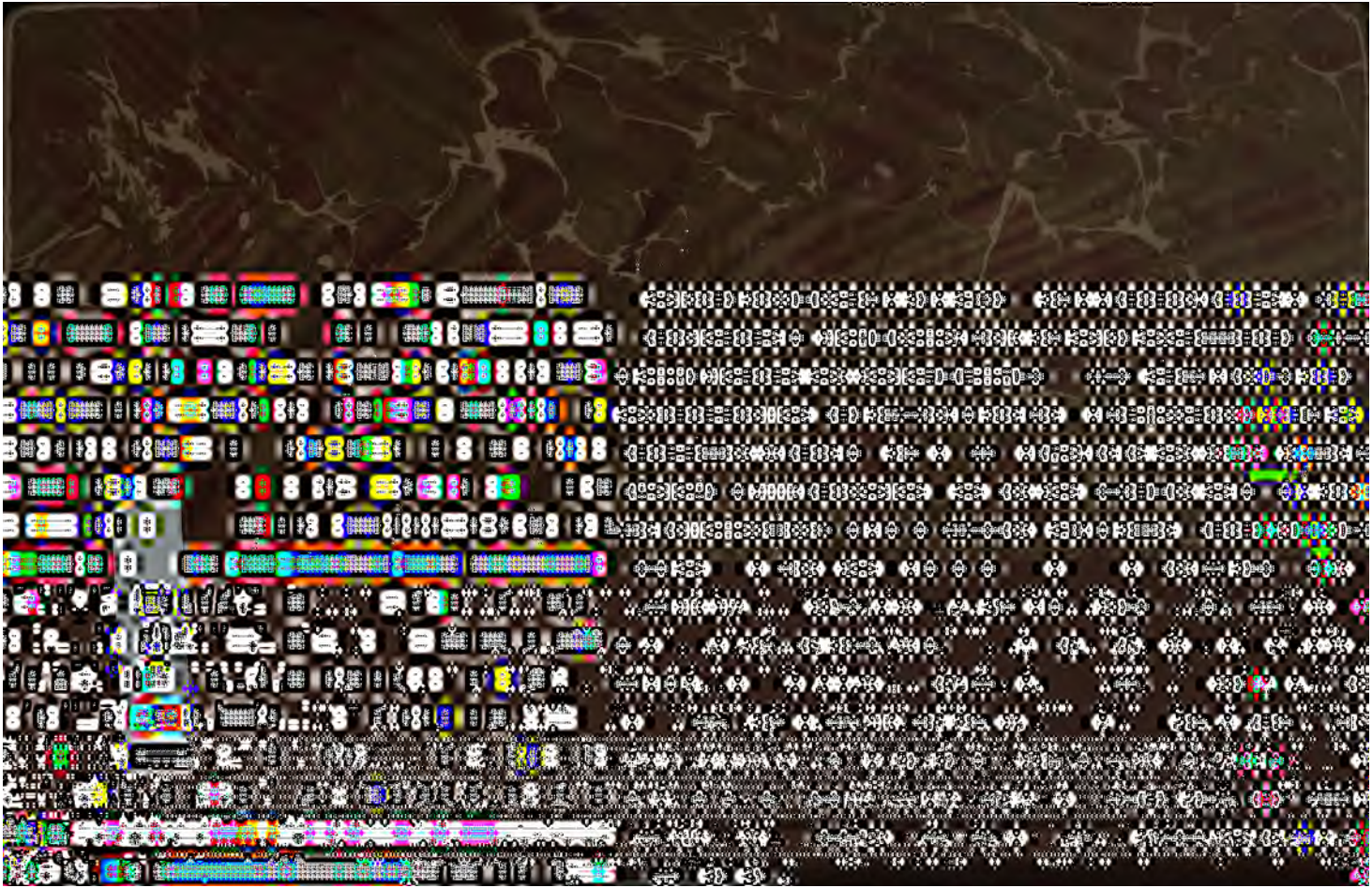
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



84
L7:
E'l b 188

[illegible] (Amédée)
artiste dramatique et musicien

Dimanche, 25 février 1894

Monsieur Wason,

J'ai l'honneur d'apporter moi-même à votre bureau le paquet joint à ce mot, qui renferme la copie de mon manuscrit, les cinq photographies faites d'après mes dessins et une copie des lettres que m'avaient adressées les Drs Charcot et Voisin, ainsi que mon illustre ami Bonnat.

J'ai eu un long entretien avec Mrs Curet et Richardin, les

successeurs de la maison Dentu.
Je leur ai montré mon ouvrage.
La nature originale et unique
de mes dessins les a beaucoup
séduits. Ils m'ont adressé force
félicitations et ils acceptent la
publication de mon travail dans
lequel ils voient un succès de vente.
Je remets cette lettre avec le
paquet à votre Concierge, afin
qu'on vous le donne demain lundi
à votre arrivée, et je vous prie,
après m'en avoir accusé réception
par un mot, de hâter l'envoi de
mon ouvrage par le départ du
plus prochain paquebot, car

M. Curel et Richardin désirent, ainsi que moi, être fixés au plus tôt sur la décision de Messieurs Harpers, quelle qu'elle soit. Je vous serai donc obligé, monsieur, de hâter la solution de cette affaire, autant qu'il sera en votre pouvoir.

Veuillez agréer, je vous prie, mes civilités les plus distinguées

Anatole France

11, rue St Lazare

à notre vieil ami

Victor Courtès

Souvenir affectueux

Anatole Lionnet

Mte Lionnet

à notre vieil ami

Victor Courtès

Souvenir affectueux

Anatole Lionnet

Mte Lionnet

Souvenirs

et

Anecdotes

[illegible] du Japon

Sommaire

Préface 7

Introduction 9

Chapitre 1 : Les bases 13

Chapitre 2 : Les boucles 27

Chapitre 3 : Les tableaux 41

Chapitre 4 : Les fonctions 55

Chapitre 5 : Les pointeurs 69

Chapitre 6 : Les chaînes 83

Chapitre 7 : Les structures 97

Chapitre 8 : Les fichiers 111

Chapitre 9 : Les bibliothèques 125

Chapitre 10 : Les listes 139

Chapitre 11 : Les arbres 153

Chapitre 12 : Les graphes 167

Chapitre 13 : Les tables de hachage 181

Chapitre 14 : Les piles et les files 195

Chapitre 15 : Les tri 209

Chapitre 16 : Les recherches 223

Chapitre 17 : Les algorithmes 237

Chapitre 18 : Les exercices 251

Chapitre 19 : Les corrigés 265

Chapitre 20 : Les annexes 279

Bibliographie 293

Index 307

Rom. Lang.
Dauthon
7-30-38
36738

SOUVENIRS

ET

ANECDOTES

Nous avons vu et traversé bien des mondes, et assisté au spectacle de bien des sentiments divers.

Nous avons beaucoup chanté. On a beaucoup parlé autour de nous ; et nous écoutions.

Dans les intervalles, j'ai lu aussi. Eh bien ! ce sont les échos des milieux mêmes par où nous avons passé, et souvent de mes propres chansons, aussi bien que les impressions et les souvenirs de mes lectures, qu'on retrouvera dans ce livre.

Quand je dis : *je*, le lecteur est prié de

lire : *nous*, car, ne faisant qu'un à nous deux, que ce soit Hippolyte qui dicte parfois, ou Anatole qui écrive, c'est le même cœur et le même cerveau qui aura traduit ici sa double et identique impression.

Mes efforts tendront, dans l'élucubration de ce petit volume, qui nous a été demandé par beaucoup de nos amis, à raconter simplement et le plus clairement possible, — naïvement, si l'on veut, — les phases diverses de notre modeste carrière, les mille incidents que nous avons jugés dignes d'intérêt, dans les relations que nous eûmes l'honneur d'avoir, pendant trente-cinq ans, avec les plus hautes illustrations de tous genres appartenant à notre génération.

Puissent ces souvenirs, écrits, sinon avec talent, du moins avec soin, trouver dans le cœur et l'esprit de nos lecteurs, un peu de l'indulgente et bienveillante sympathie que le public et la presse ont toujours daigné témoigner aux deux artistes jumeaux. Dès lors, nous serons sûrs du succès : le seul succès qui soit pour nous digne d'envie.

Ce que j'ai entendu, ce que j'ai lu et retenu, ce que nous avons recueilli de toutes mains, me fait penser à une jolie anecdote du XVIIe siècle.

On raconte que Louis XIV, dînant un jour avec le duc de Gesvres, petit bonhomme spirituel, grassouillet et rebondi, — une sorte de Monselet grand seigneur — aimant passionnément la lecture et la bonne chère; on raconte, dis-je, que Louis XIV se prit à railler à propos de cette manie exagérée de lectures et d'étude.

— Je vous demande ce que peuvent vous faire tous ces livres, et quel plaisir vous y trouvez?

— Sire, répondit le duc de Gesvres, riant avec sa bonne face réjouie et bien portante, Sire, mes livres font à mon esprit ce que vos perdreaux font à mes joues.

Et il avalait, en même temps, une aile succulente de perdreau.

Je suis, non seulement au point de vue des perdreaux, mais encore au point de vue des livres et de l'observation des hommes et des

choses, — qui est aussi une autre façon de lire, — tout à fait de l'opinion du duc de Gesvres.

Notre destinée était évidemment de devenir, un jour, artistes, et principalement chanteurs, car nous naquîmes, mon frère et moi, le 16 avril 1832, dans la maison même où Choron, le célèbre professeur de Duprez, tenait son cours, rue de Bagneux, à Paris.

Mon frère Hippolyte venait à peine de voir le jour, que notre bonne et chère mère, petite femme vive et nerveuse à l'excès, comme le sont presque toutes les Basquaises, dit au docteur Colombat (de l'Isère) qui venait de mettre au monde mon jumeau :

— Docteur! je sens que je ne suis pas encore entièrement délivrée...

— Oh! non! rassurez-vous, Madame... répliqua le médecin, c'est bien fini...

Au même instant, je fis, à ce qu'il paraît, quelque tentative d'apparition, et cela, au prix

de nouvelles souffrances de notre pauvre mère, qui, tout impatientée, dit à M. Colombat :

— Est-ce donc à moi, docteur, à vous apprendre votre métier? Je vous dis que je sens un second enfant!

En effet, j'arrivai, à mon tour, trois minutes à peine après la venue de mon aîné.

C'est ainsi que Mme Lionnet mit au monde les deux jumeaux, de la carrière desquels il va être question dans ce modeste volume.

Pauvre chère et vénérée mère! Avec quelle tendresse profonde, nous donnant le meilleur de sa chair et de son sang, elle nous allaita pendant dix-huit mois, ne dormant ni jour ni nuit, ne goûtant aucun repos, car déjà, frêles tyrans, comme tous les enfants au berceau, nous n'étions pas toujours disposés à prendre *ensemble,* de nos petites lèvres avides, nos impérieux repas au doux sein maternel! Aussi, que de fois les médecins nous ont-ils dit: « Sans votre mère qui, tous deux, vous a nourris, vous ne seriez plus de ce monde; il est fort rare, sachez-le bien, que deux jumeaux vivent longtemps. » En effet, voilà plus d'un siècle, à nous

deux, que, bien portants, quoique petits de taille, nous traversons la vie, et notre pauvre chère mère, elle-même, ne s'est éteinte que l'an dernier, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Nous nous ressemblions au point que personne ne pouvait nous distinguer. Notre père lui-même nous prenait souvent l'un pour l'autre. Seul, le cœur de la mère ne s'y est jamais trompé! Même au berceau, et lorsque l'un de nous se réveillait la nuit, elle le reconnaissait au cri.

Sa plus grande joie, lorsque nous eûmes cinq ou six ans, était de nous parer comme de vrais petits princes. Rien n'était trop beau et trop luxueux pour ses deux jumeaux, que le maître d'école mettait toujours en tête de la pension, lors de nos promenades aux Tuileries. Tout le monde regardait ces deux petites frimousses blondes, si éveillées et si pareilles. Il nous souvient encore que le roi Louis-Philippe, nous voyant un jour jouer dans le jardin des Tuileries, s'arrêta, comme il sortait, et vint nous embrasser, frappé par notre ressemblance et notre gentillesse; ce

dont notre mère était toute fière et tout heureuse.

O clairs instants de joie, ô rires triomphants,
O babil auroral des beaux petits enfants !

Notre père était, lors de notre naissance, prote dans une des premières imprimeries de Paris. Dès l'âge de sept ans, il nous emmena à Saint-Jean-de-Luz, pays de notre mère, et là, commença notre éducation, dans la maison située au bout de la place Louis XIV, maison historique, où descendit jadis l'Infante d'Espagne, lors de son mariage avec le roi Louis XIV, et sur le devant de laquelle on lit encore cette inscription, gravée en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir :

L'Infante je reçus en mil six cent-soixante;
On m'appelle depuis le Chasteau de l'Infante.

A ce moment-là, déjà, notre organisation musicale commençait à se manifester; nous avions facilement retenu les airs populaires si colorés du pays basque, et, d'instinct, nous les chantions à deux voix, nous accompagnant à *la tierce*. Nous nous souvenons parfaitement qu'à cette époque, dans un concert organisé

à la mairie de la riante petite ville, on nous hissa sur une table, pour mieux nous faire voir de l'auditoire, et qu'ainsi juchés, bambins que nous étions, nous chantâmes, très juste, et avec certaines nuances qui dénotaient notre aptitude musicale, un duo qui fut couvert d'applaudissements. Tel fut notre premier début.

Nous restâmes à Saint-Jean-de-Luz jusqu'à l'âge de douze ans, et, notre éducation terminée, notre père nous ramena à Paris, où il devint prote de l'imprimerie Maulde et Renou. Il fit d'Hippolyte un typographe et d'Anatole un écrivain lithographe. Mais déjà, après avoir lu les œuvres de Victor Hugo, de Dumas, l'idée de la scène nous tentait. Nous fredonnions, du matin au soir, nombre de romances et de chansons que nous avions entendues à droite et à gauche. Vers l'âge de dix-sept ans, nos voix s'étaient développées, et nous fîmes un premier essai dans une réunion intime de typographes où nous fûmes très fêtés et très applaudis. Ce

premier succès nous encouragea, et, dès lors, la vocation artistique, que je sentais en moi, fit qu'un beau matin, ayant pris mon courage à deux mains, je me rendis, tout ému et tout tremblant, chez M. Auber, l'illustre compositeur, alors directeur du Conservatoire, près duquel je fus introduit.

En quelques mots, j'expliquai franchement mon désir à M. Auber. Le maître sourit, car je paraissais avoir quatorze ou quinze ans au plus.

— Que sais-tu? qu'as-tu appris, mon enfant?

— Monsieur, je sais, entre autres, deux morceaux : l'air de la *Favorite,* et une romance de Paul Henrion : *Loin de sa mère,* que j'ai apportée avec moi.

— Voyons cela, me dit bienveillamment M. Auber. Mets-toi là et chante. Allons, va, n'aie pas peur...

Et me voilà devant le piano, entonnant bravement le morceau de Donizetti. Dès les premières mesures, M. Auber se retourna, tout étonné, disant : « Comment! c'est de ce petit corps chétif que sort une voix pareille! Continue, mon enfant, c'est bien! »

à la mairie de la riante petite ville, on nous hissa sur une table, pour mieux nous faire voir de l'auditoire, et qu'ainsi juchés, bambins que nous étions, nous chantâmes, très juste, et avec certaines nuances qui dénotaient notre aptitude musicale, un duo qui fut couvert d'applaudissements. Tel fut notre premier début.

Nous restâmes à Saint-Jean-de-Luz jusqu'à l'âge de douze ans, et, notre éducation terminée, notre père nous ramena à Paris, où il devint prote de l'imprimerie Maulde et Renou. Il fit d'Hippolyte un typographe et d'Anatole un écrivain lithographe. Mais déjà, après avoir lu les œuvres de Victor Hugo, de Dumas, l'idée de la scène nous tentait. Nous fredonnions, du matin au soir, nombre de romances et de chansons que nous avions entendues à droite et à gauche. Vers l'âge de dix-sept ans, nos voix s'étaient développées, et nous fîmes un premier essai dans une réunion intime de typographes où nous fûmes très fêtés et très applaudis. Ce

premier succès nous encouragea, et, dès lors, la vocation artistique, que je sentais en moi, fit qu'un beau matin, ayant pris mon courage à deux mains, je me rendis, tout ému et tout tremblant, chez M. Auber, l'illustre compositeur, alors directeur du Conservatoire, près duquel je fus introduit.

En quelques mots, j'expliquai franchement mon désir à M. Auber. Le maître sourit, car je paraissais avoir quatorze ou quinze ans au plus.

— Que sais-tu? qu'as-tu appris, mon enfant?

— Monsieur, je sais, entre autres, deux morceaux : l'air de la *Favorite,* et une romance de Paul Henrion : *Loin de sa mère,* que j'ai apportée avec moi.

— Voyons cela, me dit bienveillamment M. Auber. Mets-toi là et chante. Allons, va, n'aie pas peur...

Et me voilà devant le piano, entonnant bravement le morceau de Donizetti. Dès les premières mesures, M. Auber se retourna, tout étonné, disant : « Comment! c'est de ce petit corps chétif que sort une voix pareille! Continue, mon enfant, c'est bien! »

J'avais chanté très hardiment, encouragé par les paroles de M. Auber, et me disant : « Ma foi, après tout, faisons en sorte de bien phraser, puisque ma carrière dépendra de l'opinion du maître. »

Dès que j'eus chanté, M. Auber me dit :

— Mon enfant, tu es organisé, tu as de grandes dispositions, et, en travaillant, si tu le veux, tu seras un artiste.

— Si je le veux, Monsieur!... mais c'est là mon rêve le plus cher! je n'en dors pas... je ne pense qu'à la musique et au théâtre!

— Eh bien! mon petit ami, tu viendras dès demain au Conservatoire. Je te ferai entrer dans la classe du chevalier Pastou, pour le solfège, et dans celle de Banderali, pour le chant.

Rien ne saurait donner une idée de la joie folle que je ressentis! Quand je quittai le maître, après l'avoir remercié avec effusion, il me semblait que tous les passants devaient me regarder dans la rue, tant j'étais fier et heureux de ce que m'avait dit M. Auber. « Artiste! Tu seras un artiste! » Ces paroles me revenaient sans cesse à l'esprit. Comme je me promettais de

travailler! Je revins radieux au logis et racontai à ma mère ma démarche et son résultat.

Il me faut dire qu'à cette époque, mon frère et moi nous étions déjà devenus assez habiles dans notre métier pour gagner, chacun, de six à sept francs par jour; ce qui, joint aux sept francs que gagnait aussi notre cher père, faisait en moyenne, une somme de vingt francs, qui venait quotidiennement augmenter le bien-être de notre modeste foyer peu fortuné. Aussi, notre mère, beaucoup moins enthousiaste que nous de la carrière artistique, vit-elle avec une sorte d'effroi ma résolution. Elle craignait, à juste titre, de nous voir quitter le certain pour l'incertain. Quand aurions-nous acquis assez de talent et de notoriété pour gagner autant qu'avec notre métier actuel?... Telles furent les réflexions fort sages de notre pauvre mère; mais je la rassurai en lui disant que nous ne quitterions jamais notre état, avant de nous être fait une réputation qui nous permît de nous livrer entièrement à la carrière des arts.

Le lendemain, j'entrai au Conservatoire. Là, je vis qu'il me fallait consacrer plusieurs heures

[illegible]

[illegible] ssaire de
[illegible] ographie
[illegible] -ci et con-
[illegible] soir à ma
[illegible] . Au bout
[illegible] udement
[illegible] me remis
[illegible] gner jus-
[illegible] , car cela
[illegible] fège et le
[illegible] os petits
[illegible] ut ce qui
[illegible] uctions de
[illegible] e, où nous
[illegible] urs et co-
[illegible] ait notre
[illegible]

[illegible] uy-Blas à
[illegible] t, dans le
[illegible] se Miroy,
[illegible] eubourg.
[illegible] d'admira-

tion que le grand comédien. Nous le vîmes plus de cinquante fois dans cette œuvre de Victor Hugo. Toutes nos petites économies y passaient, car nous n'avions pas alors nos entrées dans tous les théâtres.

Or, un jour, un camarade d'enfance à nous, qui, depuis lors, est devenu un de nos bons acteurs de drame, Laray, élève de Raucourt, nous présenta à son professeur, qui, sans avoir le génie d'interprétation de Frédérick, était un artiste de beaucoup de talent. Raucourt avait connu notre père à Bordeaux, leur ville natale à tous deux. Il vint chez nos parents, nous donna d'excellents conseils au sujet de la déclamation, de l'art de dire. Il est peu d'acteurs qui soient lettrés comme l'était Raucourt. Je retrouve, non sans émotion, dans nos autographes, les deux billets que voici :

Mes chers petits séraphins,

Vous qui faites croire en Dieu et aux béatitudes célestes sur cette terre, vous avez fait une impression profonde au cœur de mon vieil ami Lagrange[1]. Vous lui avez fait passer le plus heureux moment qu'il ait eu dans sa vie toute sérieuse et toute de dévouement pour

1. Le célèbre représentant du peuple, en 1848

[illegible] ES

[illegible] ité du pays.

[illegible] a ressenti,

[illegible] s façon ré-

[illegible] ons rendez-

[illegible] réunion...

[illegible] UCOURT.

[illegible] t ce billet

[illegible] er, mon bon

[illegible] ur être venu

[illegible] on aimante

[illegible] e vrai ami.

[illegible] de te dire

[illegible] que tu nous

[illegible] portant ces

[illegible] *peu longue-*

[illegible] et tous mes

[illegible] ns ces deux

[illegible] plicité *et de*

[illegible] ts aux plus

[illegible] de plus par

[illegible] nelle et du-

[illegible] GRANGE.

C'est à cette époque que nous connûmes l'artiste qui a eu le plus d'influence sur nous, et auquel, pour ma part, j'ai dû beaucoup dans le peu que j'ai pu prouver durant notre carrière.

Un soir, un camarade d'atelier, qui, comme moi, raffolait de musique, m'entraîna dans une goguette située rue Saint-Martin où il voulait, disait-il, me faire connaître un homme dont le talent lui avait fait une grande impression.

— Dans une goguette? lui dis-je.

— Oui, oui! dans une goguette. Viens avec moi et tu verras...

Je n'avais, en effet, jamais vu de goguette. Nous entrâmes, et, dans une assez grande salle de marchand de vins, nous aperçûmes, à travers un flot de fumée très compacte, une cinquantaine de personnes attablées. C'étaient, pour la plupart, de braves ouvriers et leurs femmes; les uns, encore avec leurs vêtements de travail; puis, parmi eux, quelques petits commerçants du quartier. Tout au fond, et juché sur une chaise, devant une espèce de bureau, un homme, presque un vieillard, un petit marteau en bois à la main, dominait cette

modeste assemblée de travailleurs et s'écriait de temps à autre : « La parole est à notre ami un tel... » Aussitôt un des hommes attablés se levait et chantait, à la bonne franquette, une romance sentimentale ou une chanson. Certains ne chantaient pas trop mal et étaient fort applaudis. D'autres, naïfs ou prétentieux, recueillaient des sourires ironiques mêlés aux bravos. Ce spectacle, tout nouveau pour moi, ne laissait pas de m'intéresser beaucoup, et il y avait quelque chose de presque touchant à voir tous ces braves gens venant, après leur rude journée de labeur, s'amuser simplement et honnêtement, en chantant de joyeux refrains qui ne renfermaient rien d'ordurier, comme ceux que l'on chante parfois maintenant dans certains cafés-concerts.

A un moment donné, je vis le camarade qui m'avait emmené là, aller parler tout bas au vieillard qui présidait. Un piano était placé devant le bureau. Parfois, entre les morceaux de chant, une personne, que je ne pouvais voir, placé où j'étais, jouait, tantôt une étude de Chopin ou de Ravina. Le jeu brillant de cette

personne m'avait étonné et frappé en pareil lieu, car c'était tout simplement remarquable. Tout à coup, et comme le pianiste venait d'exécuter la *Rosita,* de Jullien, j'entendis, stupéfait, la voix du président qui, réclamant le silence avec son marteau, dit : « La parole est au visiteur et ami Anatole Lionnet. »

Je devins rouge comme un coq et regardai mon ami, qui souriait. Je me levai et j'allai au piano, où je vis enfin l'artiste qui m'avait charmé tout à l'heure.

— Monsieur, lui dis-je, voulez-vous avoir l'obligeance de m'accompagner?

— Qu'est-ce que tu veux chanter, petit?

— Une romance de Loïsa Puget : *Huit ans d'absence*. Je ne l'ai pas, mais peut-être la connaissez-vous?...

— Oui, oui, je la connais, fit le pianiste, vas-y !

Je commençai. J'étais merveilleusement accompagné. Dès le premier couplet, la salle croula sous les applaudissements. Tout le monde avait l'air de se dire : « D'où sort ce petit bonhomme-là? »

— Dis donc, gamin, me dit le pianiste, il

faut venir me voir; du reste, je te parlerai tout à l'heure, quand j'aurai fini ma besogne, car c'est mon tour maintenant de chanter.

C'est à peine si j'avais eu le temps de voir les traits de l'artiste. C'était alors un homme de vingt-cinq à trente ans environ. Il se remit au piano et chanta une composition intitulée : *le Fileur*, qu'ensuite il me dit être de lui.

Non! rien ne peut donner une idée de l'impression produite par le chanteur sur l'auditoire. Hommes et femmes, tout le monde pleurait. Ah! cette voix!... Comme elle me remua jusqu'au plus profond des entrailles! Je sanglotais! J'allai à l'artiste; je lui pris les mains, et lui dis, pouvant à peine parler :

— Ah! Monsieur! comme vous chantez!... c'est admirable! quelle voix sympathique! quels accents!... Comment se fait-il que vous soyez ici, possédant un talent pareil?...

— Faut bien vivre, mon petit! Je gagne ici, chaque soir, ma pièce de cent sous, et on me donne un litre en plus, ajouta-t-il avec un sourire où perçait une amère et douloureuse ironie. Mais toi aussi, tu chantes déjà bien. Viens me

voir, et je te ferai travailler. Tiens, voilà ma carte : je m'appelle Darcier.

On comprendra facilement ma joie, d'après l'enthousiasme qu'avait suscité en moi le tempérament du grand artiste que je découvrais dans ce milieu. Quelle bonne fortune n'était-ce pas pour moi que de me trouver entre les mains d'un pareil maître!

Dès le lendemain, j'allai le voir avec mon frérot, que je lui présentai.

— Es-tu bien sûr que ce soit toi que j'ai vu hier? me dit-il, tant il était étonné de notre ressemblance.

Nous lui chantâmes plusieurs duos de Masini et de Clapisson, que nous avions appris et travaillés seuls, et qu'il connaissait. Ce qu'il nous indiqua de nuances exquises à mettre dans l'interprétation de ces morceaux émerveilla mon frère, qui, dès lors, partagea mon culte et mon admiration pour ce grand artiste

C'est ainsi que nous connûmes Darcier.

Il nous présenta à François Delsarte, son maître, qui, lui-même, s'étant pris de belle amitié pour nous, nous honora de ses précieux conseils et de son grand savoir. Quels professeurs plus habiles que ces deux maîtres pouvions-nous rêver! Aussi, que ne leur devons-nous pas de reconnaissance!... Sans eux, nous n'eussions certainement pas acquis la grande popularité que nous nous sommes faite, dans une bien modeste sphère de l'art, il est vrai, mais avec une individualité bien personnelle, et dans un genre tout nouveau, car c'est alors que Nadaud publia ses chansons toutes de charme, de grâce et d'esprit, que nous fîmes connaître dans toute la France, après les avoir chantées chez M. et Mme Orfila.

Ce furent là nos premiers sérieux débuts. Le célèbre doyen de la Faculté de médecine recevait chez lui, chaque semaine, les plus illustres artistes de cette époque, qui tenaient à honneur de se faire entendre dans son salon. Mais aussi, quels vrais et fins dilettantes que les maîtres de la maison! Il ne fallait pas qu'on entendît le moindre bruit pendant qu'un artiste chantait. On entrait sur la pointe des

pieds, et les domestiques avaient ordre de ne jamais servir de rafraîchissements pendant l'exécution des morceaux. On faisait là de l'art pour l'art, et les heureux élus admis à ces soirées d'élite se souviennent encore des transports d'enthousiasme qu'excitaient des artistes tels que la Sontag, la comtesse de Sparre, l'Alboni, la Grisi, Duprez, Mario, Labiache, Ronconi, Vivier, Pouchard, Levasseur et tant d'autres, qui ont été la gloire musicale de cette époque.

C'est dans un cénacle pareil que deux humbles petits rossignols comme nous eurent l'insigne honneur d'être admis. Que de sujets d'émulation n'y trouvâmes-nous pas! Au contact de tous ces grands artistes, que nous observions et écoutions religieusement, nous fîmes de rapides progrès, cherchant à nous assimiler, autant que possible, certaines des qualités qui nous frappaient chez chacun d'eux. C'est ainsi que, plus tard, un soir, chez Rossini, Levasseur arrivant dans l'antichambre, dit au domestique, en enlevant son pardessus :

— Tiens! c'est déjà commencé? J'entends Pouchard qui chante...

C'était moi qui, à force d'avoir étudié l'émission de voix du célèbre créateur de la *Dame Blanche*, en étais arrivé à l'imiter d'une façon assez exacte pour que son vieux camarade s'y méprît. Du reste, Ponchard (le professeur de Faure) fut, avec Delsarte et Darcier, l'artiste dont j'appréciais le plus la méthode, et je les avais tellement observés tous trois, qu'un jour, avec leur assentiment, je fis *respectueusement* leur imitation dans un concert que nous donnâmes chez Herz. Tous trois étaient présents, et Darcier m'accompagna lui-même son fameux *Bataillon de la Moselle.*

Un détail intéressant pour les dilettantes, à titre de document musical.

Delsarte fut l'élève de Ponchard. Darcier était l'élève de Delsarte, et la façon de chanter de ces trois grands artistes n'avait aucune espèce de rapports, car ils avaient chacun une nature et un tempérament bien différents.

Ponchard, c'était le goût et la grâce, dans toute leur pureté. Delsarte était le grand apôtre de l'art, par la puissance de son style noble et élevé dans la déclamation. Darcier vous étrei-

gnait le cœur par ses accents pleins de tendresse, ce qui ne l'empêchait pas, en grand comédien qu'il était, de donner le frisson à ses auditeurs quand il interprétait une des compositions énergiques de Pierre Dupont ou de Gustave Mathieu. Son œil, aussi mélancolique que celui de Frédérick-Lemaître, devenait terrible en exprimant les douleurs ou les fureurs du peuple.

Je disais donc que Nadaud arriva avec des chansons et des mélodies telles que le *Voyage aérien, Cheval et cavalier*, l'*Insomnie*, le *Message* et la *Lettre de l'étudiant*, qui est bien une des choses les plus charmantes et les plus fines que sa plume ait écrites :

. . . . . .

Ce matin, près de la rivière,
Je marchais, un livre à la main;
J'ai découvert une chaumière
Où ne conduit aucun chemin.

Un toit de mousse et de verdure,
Étroit pour un, large pour deux,
Un nid construit par la nature
Pour abriter un couple heureux.

Et je me disais que la vie
Y pourrait être douce un jour,
Pour peu que ma philosophie
Se parfumât de ton amour!

Je me mis, me souvenant des conseils que m'avaient si généreusement prodigués Delsarte et Darcier, à travailler ces divers morceaux avec soin, et j'eus le bonheur de voir mes efforts encouragés par les bravos du public et la bienveillance de la presse [1].

Dès lors, nous vîmes venir à nous bien des jeunes compositeurs qui s'offrirent à écrire des morceaux spécialement composés pour nous. C'est ainsi qu'à cette époque, Gounod, Victor Massé, Duprato, Gevaërt, Labarre, Aristide Hignard, Charles Delioux, Edmond Membrée, Delsarte, Darcier, Nadaud et Prosper Pascal nous firent hommage d'un recueil intitulé l'*Album des frères Lionnet*, en tête duquel

1. Jules Claretie, dans sa constante sympathie pour nous, a écrit : « Comme interprètes, ils caractérisent bien le créateur. Tel poète, tel chansonnier. Pierre Dupont, c'était Darcier, qui le chantait de sa voix forte et brave; Nadaud, ce sont les Lionnet, de leur art fait de nuances et de goût. »

notre bon et cher Méry écrivit la préface que voici :

Artistes aimés, jeunes frères,
Dont le talent n'a point d'aîné,
Toutes les lyres populaires
Pour votre album ont résonné.
Quel beau recueil de mélodies!
En les voyant chacun dira :
Filles des Muses applaudies,
Le public les applaudira.
Elles feront le tour du monde;
On doit les chanter à la ronde
Tant qu'on aimera les amours;
Le succès leur prête ses ailes,
Vous voyagerez avec elles,
Ressuscitant les troubadours.
Vous leur donnerez votre flamme,
Dans vos harmonieux accords,
Vous, frères, qui n'avez qu'une âme,
Une seule âme pour deux corps;
Vous, qu'en tout pays on désire,
Castor et Pollux de la Lyre,
Frères, dont les deux voix sont sœurs;
Qui, par une double victoire,
Charmez toujours un auditoire
Par le sourire et par les pleurs.

Lorsqu'en 1852, nous tirâmes à la conscription, Hippolyte eut un mauvais numéro.

Grâce au dévouement et à l'amitié d'artistes éminents, nous organisâmes un concert chez Herz, dont le produit nous évita la douleur d'une séparation.

Quelque temps avant ce concert, nous nous trouvions un soir au café de la Porte-Saint-Martin, en compagnie d'amis.

Nous vîmes entrer un pauvre petit garçon, couvert de haillons, les larmes aux yeux, le givre aux cheveux, et un violon à la main. Aux premiers accords de son stradivarius, le chef de l'établissement, serviette sous le bras, l'œil en colère, ordonne à l'enfant de sortir.

Celui-ci, triste et désolé, se dirigeait déjà vers la porte, lorsque Hippolyte, qui jouait un peu de violon, saisit l'instrument du pauvre moutard, l'essaie en faisant quelques accords, et me dit tout haut, en riant :

— Veux-tu chanter un duo?

— Oui, oui! dirent nos amis.

Nous chantâmes plusieurs nocturnes de Monpou et de Clapisson. Puis, tendant nos

chapeaux, nous fîmes le tour de la société et, souriant, nous ordonnâmes à nos camarades de s'exécuter; ce qu'ils firent de la meilleure grâce du monde.

Les gros sous et les pièces d'argent sautèrent comme des gazelles dans la casquette du gamin, qui partit tout radieux, emportant au logis la somme de 37 francs.

Il nous avait été bien facile, on le voit, de donner un peu de joie au pauvre enfant.

Cette chose si simple nous valut une amitié nouvelle, et une bonne fortune, que nous n'aurions jamais osé espérer.

Le lendemain, nous vîmes arriver chez nous un jeune homme, que nous ne connaissions pas.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai su votre adresse. J'étais hier au café de la Porte-Saint-Martin. J'ai trouvé gentil ce que vous aviez fait, et comme je sais que l'un de vous est tombé au sort, je viens vous proposer d'organiser, pour le jour de votre concert, une tombola, dont je me charge d'apporter les premiers lots. Je suis peintre. Je me nomme Houssot.

J'ai le bonheur d'être en relations avec des maîtres. J'irai leur demander des tableaux ou des dessins pour vous.

Nous étions tout confus de la marque de sympathie que nous donnait le jeune artiste. Nous le remerciâmes avec effusion.

Il nous présenta à plusieurs de ses illustres collègues, et ce fut grâce à lui que nous eûmes, en quinze jours, soixante croquis, esquisses, statuettes et tableaux signés : Diaz, Ary Scheffer, Giraud, Andrieux, Th. Rousseau, Pils, Mélingue, Gudin, etc.

Les artistes les plus en vogue nous prêtèrent leur concours : Mlle Nau, Gueymard, Géraldy, Goria. Nadaud et Paul Henrion nous accompagnèrent eux-mêmes leurs compositions. Strauss vint avec son orchestre, et toute la troupe masculine du théâtre du Palais-Royal, avec Levassor, Sainville, Ravel, Achard, Grassot, Hyacinthe et Lhéritier, en tête, chanta une valse de Victor Parizot : *les Cris de Paris*.

On fit 3 000 billets à 2 francs. Ce fut la mignonne Céline Montaland qui tira la tombola.

Mais comme l'époque de notre concert était rapprochée, nous ne pûmes placer que 200 billets. Il nous en restait donc 2 800, avec lesquels nous gagnâmes cinquante-quatre œuvres d'art, qui ornent depuis lors notre appartement, et en font un petit musée en miniature.

Parmi les nombreux souvenirs dont notre salon est plein, il en est un nous venant d'un de nos meilleurs amis. Ce doux et délicat témoignage d'affection, bien précieux pour nous, est écrit au bas d'un portrait signé Roger de Beauvoir :

A mes amis!... deux poètes
Que le doux Seigneur bénit :
Deux voix, deux cœurs, deux fauvettes,
Que je trouve au même nid!

L'art de la déclamation nous séduisit toujours au moins autant, sinon plus, que celui du chant. Notre poète favori était Victor Hugo.

Nous fûmes assez heureux pour avoir été

les premiers à répandre et à populariser bien des œuvres de nos jeunes poètes : Louis Bouilhet, Th. de Banville, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Alphonse Daudet, Gustave Mathieu, Villiers de l'Isle-Adam, Charles Monselet, Joséphin Soulary, Armand Silvestre, Jean Richepin, André Lemoyne, Fabié, Catulle Mendès, et notre cher Coppée, entre autres, à qui je dus un grand succès avec sa *Bénédiction*. Nous connûmes tout jeune l'auteur, à présent célèbre, du *Passant*, et je retrouve, dans certaines de mes notes éparses, ce brouillon d'une petite lettre que je lui adressai lorsqu'il fut nommé membre de l'Académie :

1er janvier 1885.

Mon cher Francis,

En ce temps-là, je vous appelais Francis.

Je revois encore votre simple et doux foyer, près de la place Pigalle. Vous étiez là, avec votre chère mère et votre sœur. Poète de talent, vous aviez déjà écrit le *Reliquaire*.

Armand Gouzien me parla un soir, chez Arsène Houssaye, de votre *Bénédiction*, que je lus et interprétai le premier avec enthousiasme.

Vous souvient-il de ces choses lointaines? Oui, vous me l'avez toujours prouvé.

Aujourd'hui, cher et illustre ami, songeant à l'éclat si mérité de votre gloire présente, mon cœur se dit que, sûrement, vous avez dû offrir à la mémoire de votre vénérée mère le pieux hommage de vos triomphes; et c'est précisément en pensant à la joie ineffable qu'en aurait ressentie son âme, que j'ai tracé le modeste quatrain que voici :

L'âpre et rude travail, en cette vie amère,
Vous a fait un renom tout de gloire et d'honneur,
Et mon cœur qui vous aime, ami, songe au bonheur
Qu'aux cieux doit éprouver l'âme de votre mère.

Quelque naïve qu'en soit la forme, vous n'en sourirez pas, car le fond et la pensée en sont dictés par le sentiment d'amitié le plus vrai et le plus sincère.

Mon cœur, j'en suis sûr, aura été, au point de vue filial, en communion avec le vôtre.

Puissent ces quelques lignes, mon cher Coppée, vous prouver, une fois de plus, que vous avez en moi, tout comme en mon frère, un ami qui vous aime bien.

Il nous répondit en nous envoyant, à son tour, le quatrain suivant, écrit au bas de son portrait:

Ils vont à vous, ces vers ailés,
Couple charmant et sympathique,
O frères qui vous ressemblez
Comme les rimes d'un distique.

FRANÇOIS COPPÉE.

Grâce à l'éducation que notre cher père nous avait fait donner, et grâce aux nombreuses lectures que nous avions faites, nous eûmes de bonne heure l'amour des grandes choses, des sentiments élevés; aussi ne cherchâmes-nous toujours à mettre notre modeste talent d'interprètes qu'au service d'œuvres saines et de bon goût : ce dont le public et les critiques daignèrent sans cesse nous tenir compte. Dès 1855, notre réputation était déjà bien et dûment établie, autant dans le peuple que dans les salons les plus élégants de Paris, car, après avoir chanté plus de cinq cents fois, soit au théâtre et chez Herz ou Pleyel, nous eûmes l'honneur d'être demandés chez la marquise de Las Marismas, mère des comtes Aguado, chez la princesse Mathilde, le marquis de Talhouët, le duc de Mouchy, le marquis de Casteja, le duc de Bellune, et enfin aux soirées splendides données au Louvre, chaque vendredi, par le comte de Nieuwerkerke, soirées où se trouvaient réunies toutes les sommités des sciences, de la magistrature, des arts et de l'armée.

C'est là que nous fûmes présentés par le

comte de Nieuwerkerke à Alfred de Musset, devant qui je chantai, un soir, son *Rhin allemand* et son non moins fameux *Rappelle-toi!* sur la musique remarquable de ce grand artiste nommé Charles Delioux, qui est loin d'avoir la réputation que son talent mériterait.

Je vois toujours la tête fine et élégante du poète. Il avait l'air d'un prince. Il nous accueillit de la façon la plus charmante. Il avait, disait-il, beaucoup entendu parler de nous et voulut bien nous faire force compliments sur notre façon de chanter. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en nous apercevant, à mesure qu'il nous parlait, de son léger état d'ébriété; mais une ébriété de gentilhomme, et, malgré une certaine lourdeur qui voilait son beau regard, malgré sa parole un peu hésitante, il n'en conservait pas moins un air de distinction suprême. Il nous engagea à aller le voir et nous offrit son portrait, au bas duquel il écrivit ces mots :

A MM. LIONNET,

Toutes mes félicitations sur votre belle interprétation de mon *Rhin allemand.*

ALFRED DE MUSSET.

Grâce à l'éducation que notre cher père nous avait fait donner, et grâce aux nombreuses lectures que nous avions faites, nous eûmes de bonne heure l'amour des grandes choses, des sentiments élevés; aussi ne cherchâmes-nous toujours à mettre notre modeste talent d'interprètes qu'au service d'œuvres saines et de bon goût : ce dont le public et les critiques daignèrent sans cesse nous tenir compte. Dès 1855, notre réputation était déjà bien et dûment établie, autant dans le peuple que dans les salons les plus élégants de Paris, car, après avoir chanté plus de cinq cents fois, soit au théâtre et chez Herz ou Pleyel, nous eûmes l'honneur d'être demandés chez la marquise de Las Marismas, mère des comtes Aguado, chez la princesse Mathilde, le marquis de Talhouët, le duc de Mouchy, le marquis de Casteja, le duc de Bellune, et enfin aux soirées splendides données au Louvre, chaque vendredi, par le comte de Nieuwerkerke, soirées où se trouvaient réunies toutes les sommités des sciences, de la magistrature, des arts et de l'armée.

C'est là que nous fûmes présentés par le

comte de Nieuwerkerke à Alfred de Musset, devant qui je chantai, un soir, son *Rhin allemand* et son non moins fameux *Rappelle-toi!* sur la musique remarquable de ce grand artiste nommé Charles Delioux, qui est loin d'avoir la réputation que son talent mériterait.

Je vois toujours la tête fine et élégante du poète. Il avait l'air d'un prince. Il nous accueillit de la façon la plus charmante. Il avait, disait-il, beaucoup entendu parler de nous et voulut bien nous faire force compliments sur notre façon de chanter. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en nous apercevant, à mesure qu'il nous parlait, de son léger état d'ébriété; mais une ébriété de gentilhomme, et, malgré une certaine lourdeur qui voilait son beau regard, malgré sa parole un peu hésitante, il n'en conservait pas moins un air de distinction suprême. Il nous engagea à aller le voir et nous offrit son portrait, au bas duquel il écrivit ces mots :

A MM. LIONNET,

Toutes mes félicitations sur votre belle interprétation de mon *Rhin allemand.*

ALFRED DE MUSSET.

Ce portrait est placé dans notre salon, à côté d'un autre qui porte ces lignes :

Je joins de loin mes applaudissements à tous ceux que vous recueillez.

G. SAND.

Nohant, 1867.

Un de nos plus vieux amis, Ernest L'Épine, qui, sous le pseudonyme de *Quatrelles*, a donné tant de choses charmantes au *Figaro* (qui fit, avec Alphonse Daudet, la *Dernière Idole*, créée par Mlle Rousseil et Tisserand à l'Odéon), auteur à la plume fine et spirituelle, excellent musicien, et qui chante de façon hors ligne ses ravissantes compositions, nous présenta à M. de Morny, dont il était le secrétaire.

Le duc, qui adorait la musique, nous fit l'honneur de nous convier chez lui bien des fois. C'est au Palais du Corps législatif que Mme de Metternich nous entendit. La princesse, dont on connaît le goût éclairé en art, nous honorait d'une bienveillante sympathie. Elle daigna parler de nous à Leurs Majestés l'Em-

pereur et l'Impératrice, et c'est grâce à la princesse et à Mme de Morny que nous eûmes, à cette époque, l'honneur d'être appelés aux Tuileries.

Il devait y avoir alors une grande soirée officielle à la Cour, dont, avec plusieurs célèbres artistes de l'Opéra et du Théâtre-Français, nous devions faire partie, dans le programme musical. La veille, un crime atroce répandait la consternation dans tout Paris et dans la France entière. Mgr Sibour était assassiné par l'abbé Verger. Aussitôt la soirée fut contremandée. Leurs Majestés voulurent une soirée *intime*, pour laquelle nous fûmes demandés *seuls*. Edgard Ney vint chez nous et nous dit :

— Il n'y aura absolument que vous deux au programme. Ainsi donc, faites-le vous-mêmes. Choisissez dans vos morceaux, chantés ou récités, ceux que vous savez être le plus à effet. Leurs Majestés s'en rapportent entièrement à votre bon goût.

Chose curieuse et bizarre! c'est au crime d'un prêtre fanatique que nous avons dû de

Grâce à l'éducation que notre cher père nous avait fait donner, et grâce aux nombreuses lectures que nous avions faites, nous eûmes de bonne heure l'amour des grandes choses, des sentiments élevés; aussi ne cherchâmes-nous toujours à mettre notre modeste talent d'interprètes qu'au service d'œuvres saines et de bon goût : ce dont le public et les critiques daignèrent sans cesse nous tenir compte. Dès 1855, notre réputation était déjà bien et dûment établie, autant dans le peuple que dans les salons les plus élégants de Paris, car, après avoir chanté plus de cinq cents fois, soit au théâtre et chez Herz ou Pleyel, nous eûmes l'honneur d'être demandés chez la marquise de Las Marismas, mère des comtes Aguado, chez la princesse Mathilde, le marquis de Talhouët, le duc de Mouchy, le marquis de Casteja, le duc de Bellune, et enfin aux soirées splendides données au Louvre, chaque vendredi, par le comte de Nieuwerkerke, soirées où se trouvaient réunies toutes les sommités des sciences, de la magistrature, des arts et de l'armée.

C'est là que nous fûmes présentés par le

comte de Nieuwerkerke à Alfred de Musset, devant qui je chantai, un soir, son *Rhin allemand* et son non moins fameux *Rappelle-toi!* sur la musique remarquable de ce grand artiste nommé Charles Delioux, qui est loin d'avoir la réputation que son talent mériterait.

Je vois toujours la tête fine et élégante du poète. Il avait l'air d'un prince. Il nous accueillit de la façon la plus charmante. Il avait, disait-il, beaucoup entendu parler de nous et voulut bien nous faire force compliments sur notre façon de chanter. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction en nous apercevant, à mesure qu'il nous parlait, de son léger état d'ébriété; mais une ébriété de gentilhomme, et, malgré une certaine lourdeur qui voilait son beau regard, malgré sa parole un peu hésitante, il n'en conservait pas moins un air de distinction suprême. Il nous engagea à aller le voir et nous offrit son portrait, au bas duquel il écrivit ces mots :

A MM. LIONNET,

Toutes mes félicitations sur votre belle interprétation de mon *Rhin allemand.*

ALFRED DE MUSSET.

Ce portrait est placé dans notre salon, à côté d'un autre qui porte ces lignes :

Je joins de loin mes applaudissements à tous ceux que vous recueillez.

G. SAND.

Nohant, 1867.

Un de nos plus vieux amis, Ernest L'Épine, qui, sous le pseudonyme de *Quatrelles*, a donné tant de choses charmantes au *Figaro* (qui fit, avec Alphonse Daudet, la *Dernière Idole*, créée par Mlle Rousseil et Tisserand à l'Odéon), auteur à la plume fine et spirituelle, excellent musicien, et qui chante de façon hors ligne ses ravissantes compositions, nous présenta à M. de Morny, dont il était le secrétaire.

Le duc, qui adorait la musique, nous fit l'honneur de nous convier chez lui bien des fois. C'est au Palais du Corps législatif que Mme de Metternich nous entendit. La princesse, dont on connaît le goût éclairé en art, nous honorait d'une bienveillante sympathie. Elle daigna parler de nous à Leurs Majestés l'Em-

pereur et l'Impératrice, et c'est grâce à la princesse et à Mme de Morny que nous eûmes, à cette époque, l'honneur d'être appelés aux Tuileries.

Il devait y avoir alors une grande soirée officielle à la Cour, dont, avec plusieurs célèbres artistes de l'Opéra et du Théâtre-Français, nous devions faire partie, dans le programme musical. La veille, un crime atroce répandait la consternation dans tout Paris et dans la France entière. Mgr Sibour était assassiné par l'abbé Verger. Aussitôt la soirée fut contremandée. Leurs Majestés voulurent une soirée *intime*, pour laquelle nous fûmes demandés *seuls*. Edgard Ney vint chez nous et nous dit :

— Il n'y aura absolument que vous deux au programme. Ainsi donc, faites-le vous-mêmes. Choisissez dans vos morceaux, chantés ou récités, ceux que vous savez être le plus à effet. Leurs Majestés s'en rapportent entièrement à votre bon goût.

Chose curieuse et bizarre! c'est au crime d'un prêtre fanatique que nous avons dû de

pouvoir nous montrer sous des aspects multiples, qui nous firent bien mieux connaître et apprécier de l'Empereur et de l'Impératrice que si, au milieu d'illustres camarades, nous avions interprété un ou deux morceaux de chant seulement.

Nous composâmes un programme fort varié : des duettis et mélodies de Gounod, de Reber, de Clapisson, puis des poésies et des chansons, tour à tour sérieuses ou gaies, parmi lesquelles j'avais eu soin de placer la chanson de Béranger : *la Fortune.*

Dès le premier couplet du duo par lequel nous commençâmes, l'Empereur daigna donner le signal des applaudissements, et aussitôt toute la noble assemblée de se joindre au souverain par de sympathiques bravos. Nous apercevions, dans notre auditoire, le comte de Nieuwerkerke, le comte Olympe Aguado, les princesses Mathilde et de Metternich, qui nous faisaient de bienveillants signes d'encouragement. Ah! les belles soirées que ce furent là pour nous! et comme toutes les nuances fines et délicates des

auteurs que nous interprétions étaient saisies par cet auditoire d'élite!

Lors d'une soirée qui eut lieu en 1863, et comme je venais de chanter la chanson de Béranger, *Mon habit*, nous vîmes venir à nous le comte Bacciocchi, qui nous dit :

— Messieurs, l'Empereur me charge de vous demander si vous savez le *Dieu des bonnes gens* et si vous ne pourriez pas l'ajouter à votre programme. Sa Majesté serait fort satisfaite que vous pussiez vous rendre au désir exprimé par Elle.

— Avec le plus vif plaisir, monsieur le comte, répliquai-je, je sais la chanson par cœur, et, bien que je n'en aie pas la musique, voici notre ami, M. Maton, le meilleur de nos accompagnateurs, qui me fera de suite l'harmonie de la mélodie. Je n'ai qu'à la lui fredonner. Seulement, permettez-moi de vous faire part d'une objection, que je vous prie de soumettre humblement à Sa Majesté.

Tout à l'heure, j'ai eu l'honneur d'apercevoir, parmi nos auditeurs, l'ambassadeur d'Angleterre. L'Empereur, évidemment, n'a pas

pouvoir nous montrer sous des aspects multiples, qui nous firent bien mieux connaître et apprécier de l'Empereur et de l'Impératrice que si, au milieu d'illustres camarades, nous avions interprété un ou deux morceaux de chant seulement.

Nous composâmes un programme fort varié : des duettis et mélodies de Gounod, de Reber, de Clapisson, puis des poésies et des chansons, tour à tour sérieuses ou gaies, parmi lesquelles j'avais eu soin de placer la chanson de Béranger : *la Fortune.*

Dès le premier couplet du duo par lequel nous commençâmes, l'Empereur daigna donner le signal des applaudissements, et aussitôt toute la noble assemblée de se joindre au souverain par de sympathiques bravos. Nous apercevions, dans notre auditoire, le comte de Nieuwerkerke, le comte Olympe Aguado, les princesses Mathilde et de Metternich, qui nous faisaient de bienveillants signes d'encouragement. Ah ! les belles soirées que ce furent là pour nous ! et comme toutes les nuances fines et délicates des

auteurs que nous interprétions étaient saisies par cet auditoire d'élite!

Lors d'une soirée qui eut lieu en 1863, et comme je venais de chanter la chanson de Béranger, *Mon habit*, nous vîmes venir à nous le comte Bacciocchi, qui nous dit :

—Messieurs, l'Empereur me charge de vous demander si vous savez le *Dieu des bonnes gens* et si vous ne pourriez pas l'ajouter à votre programme. Sa Majesté serait fort satisfaite que vous pussiez vous rendre au désir exprimé par Elle.

— Avec le plus vif plaisir, monsieur le comte, répliquai-je, je sais la chanson par cœur, et, bien que je n'en aie pas la musique, voici notre ami, M. Maton, le meilleur de nos accompagnateurs, qui me fera de suite l'harmonie de la mélodie. Je n'ai qu'à la lui fredonner. Seulement, permettez-moi de vous faire part d'une objection, que je vous prie de soumettre humblement à Sa Majesté.

Tout à l'heure, j'ai eu l'honneur d'apercevoir, parmi nos auditeurs, l'ambassadeur d'Angleterre. L'Empereur, évidemment, n'a pas

dû se rappeler que, dans le *Dieu des bonnes gens*, il y a un couplet qui se termine ainsi :

Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants!
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, monsieur le comte, continuai-je, que cela pourrait jeter un froid, si je disais ce couplet?

Veuillez donc, je vous prie, dire à Sa Majesté, que je suis tout prêt à me rendre au désir exprimé par Elle, mais en lui demandant la permission de passer ce couplet.

— Ah! monsieur Lionnet, me dit le comte en revenant vers nous, comme vous avez eu raison, et comme Sa Majesté vous sait gré du tact que vous avez eu! En effet, la chose eût fait un effet déplorable; mais l'Empereur vous prie de chanter cette chanson, en supprimant tout simplement le couplet en question.

Je commençai donc la chanson. Sa Majesté était fort émue. Mais quand j'en arrivai au couplet :

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois;

Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

l'Empereur avait de grosses larmes qui coulaient de ses yeux. Tout l'auditoire le regardait.

Nous nous étions retirés dans un salon attenant à celui dans lequel nous venions de chanter, lorsque le duc de Bassano, suivi du jeune Prince Impérial qui, alors, pouvait bien avoir six ans, vint nous faire part de l'impression produite par le dernier morceau :

— L'Empereur, nous dit-il, est ravi.

Il me souvient que pendant que nous causions avec le grand écuyer de l'Impératrice, le jeune et gracieux enfant, frappé par notre ressemblance, et désireux de voir de près les deux artistes qu'il venait d'entendre applaudir, nous regardait d'un air curieux et timide à la fois, fourré, pour ainsi dire, entre ses jambes. Notre ami Maton, déjà marié et père de famille, et qui adorait ses enfants en voyant

dû se rappeler que, dans le *Dieu des bonnes gens*, il y a un couplet qui se termine ainsi :

Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants!
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, monsieur le comte, continuai-je, que cela pourrait jeter un froid, si je disais ce couplet?

Veuillez donc, je vous prie, dire à Sa Majesté, que je suis tout prêt à me rendre au désir exprimé par Elle, mais en lui demandant la permission de passer ce couplet.

— Ah! monsieur Lionnet, me dit le comte en revenant vers nous, comme vous avez eu raison, et comme Sa Majesté vous sait gré du tact que vous avez eu! En effet, la chose eût fait un effet déplorable; mais l'Empereur vous prie de chanter cette chanson, en supprimant tout simplement le couplet en question.

Je commençai donc la chanson. Sa Majesté était fort émue. Mais quand j'en arrivai au couplet :

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois;

Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

l'Empereur avait de grosses larmes qui coulaient de ses yeux. Tout l'auditoire le regardait.

Nous nous étions retirés dans un salon attenant à celui dans lequel nous venions de chanter, lorsque le duc de Bassano, suivi du jeune Prince Impérial qui, alors, pouvait bien avoir six ans, vint nous faire part de l'impression produite par le dernier morceau :

— L'Empereur, nous dit-il, est ravi.

Il me souvient que pendant que nous causions avec le grand écuyer de l'Impératrice, le jeune et gracieux enfant, frappé par notre ressemblance, et désireux de voir de près les deux artistes qu'il venait d'entendre applaudir, nous regardait d'un œil curieux et timide à la fois, fourré, pour ainsi dire, entre nos jambes. Notre ami Maton, déjà marié et père de famille, et qui adorait les enfants, en voyant

le jeune Prince, si mignon dans sa petite veste de velours noir, son grand col blanc rabattu à l'anglaise, et ses culottes courtes, se sentant pris de belle sympathie pour l'Enfant Impérial, alla à lui, peu soucieux et ignorant d'ailleurs des règles de l'étiquette de la cour, et lui dit, sans plus de façons, en l'embrassant à pleines joues :

— Tu sais que j'ai deux crapauds de ton âge?...

Le duc sourit et dit au jeune Prince :

— Monseigneur, veuillez, je vous prie, nous laisser un instant. J'ai à causer avec ces messieurs au sujet de la fin de leur programme.

On avait, paraît-il, beaucoup parlé à Leurs Majestés d'une aptitude que nous avons : Celle de faire des *imitations d'artistes*. C'est un don que nous possédons, en effet; don amusant, je le veux bien, mais auquel nous n'avons jamais attaché la moindre importance, soucieux que nous étions, avant tout, de prouver que nous savions chanter et dire. Les *imitations* n'ont jamais été pour nous qu'*un hors-d'œuvre* de l'art, et, autant nous

sommes d'avis que cela peut être drôle et divertissant dans un atelier, entre amis, autant cela nous a toujours ennuyés de les faire en public. On pourra nous objecter : Pourquoi les faisiez-vous ? Ah ! dame ! c'est que, dans les concerts que nous donnions à nous deux, *seuls*, il fallait bien et le côté sérieux, et le côté gai. Quand je pense que dans ces soirées on voyait, pendant deux heures, les deux mêmes bonshommes, avec leur habit noir, et cravatés de blanc, venir, tour à tour, débiter leurs chansons ou récits, il fallait que la nature desdits morceaux fût diantrement variée, pour que le public, loin d'avoir trouvé le programme monotone, s'en allât content.

Donc, l'Empereur et l'Impératrice, qui ne raffolaient pas précisément de ce qu'on appelle la *grande musique*, et qui aimaient beaucoup le drame et la comédie, honoraient assez fréquemment de leur auguste présence les théâtres de genre, et, partant, connaissaient tous nos principaux artistes, parmi lesquels ils avaient en prédilection : Fredérick-Lemaître, Samson, Régnier, Bouffé, Paulin-Ménier,

Arnal, Grassot, Lassagne, Levassor, Gil-Pérès et Léonce. L'Impératrice vit plusieurs fois le *Courrier de Lyon*, et Lacressonnière, dans le rôle de l'infortuné Lesurques, où il était, du reste, fort remarquable, lui arrachait des larmes.

— L'Empereur exprime le désir, nous dit le duc de Bassano, de vous voir terminer la soirée par des imitations.

On ne peut se figurer combien cette dernière scène amusa l'Empereur. Quand mon frère surtout en vint à l'imitation de Grassot, dont il prenait non seulement le physique, les gestes étranges et burlesques, mais encore ce rictus fantastique qui n'appartenait qu'à lui, je remarquai que l'Empereur, tout comme certaines personnes de l'auditoire, riant, et les yeux écarquillés, reproduisait machinalement, et sans s'en rendre compte, les jeux de physionomie de l'imitateur. Mon Dieu, que c'est drôle! me disais-je en moi-même, en observant les têtes de nos illustres auditeurs, et jusqu'au jeune Prince Impérial, qui essayant de reproduire avec sa petite main le geste du

célèbre comique, avançait la lèvre inférieure, et grassotait : *Gnouff, gnouff, gnouff!*

La soirée se termina sur un éclat de rire, et le duc de Bassano, au moment où nous nous préparions à nous retirer, vint à nous et nous dit :

— Messieurs, Leurs Majestés vous prient de rester encore quelques instants ; Elles désirent vous féliciter Elles-mêmes.

En effet, nous vîmes venir à nous, pendant que tout le monde restait debout, l'Empereur et l'Impératrice qui, de la façon la plus bienveillante, daignèrent nous remercier :

— Messieurs, nous dit l'Empereur, vous m'avez tour à tour ému, charmé et amusé. Mais je tiens, avant tout, à vous féliciter d'avoir eu le bon goût de vous faire les interprètes de notre grand chansonnier. J'adore les chansons de Béranger, et c'est la première fois que je les entends par de vrais artistes. Il en est une, entre autres, qui, selon moi, est le chef-d'œuvre du chansonnier national : *les Souvenirs du peuple*. Combien j'aimerais l'entendre, interprétée par des diseurs comme vous. La savez-vous par cœur ?

— Oui, sire, répondis-je; j'en connais tous les couplets, mais quant à l'air de la chanson, je n'en ai jamais su que le refrain, que notre mère chantait bien souvent.

— Je vais, répliqua l'Empereur, à notre grand étonnement, vous dire l'air du couplet.

Et, simplement, sans se préoccuper de sa voix un peu gutturale, l'Empereur se mit à nous chanter, ou plutôt à nous fredonner devant l'Impératrice :

Mes enfants, dans ce village,
Suivis de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

Je regardais l'Impératrice. Elle était fort émue, fort attendrie.

— Vous savez sans doute, continua l'Em-

pereur, en s'adressant à Hippolyte, une autre chanson de Béranger : *T'en souviens-tu?* qui est, après les *Souvenirs du peuple*, celle que je préfère.

Nous nous regardions, mon frère et moi, assez gênés, n'osant pas relever l'erreur du souverain, qui se trompait d'auteur, lorsque, à notre grande surprise, l'Impératrice prenant la parole, dit d'un ton gracieux et charmant à Napoléon III :

— Pardon, Sire... mais Votre Majesté confond... La chanson : *T'en souviens-tu?* n'est pas de Béranger, mais bien d'Émile Debraux.

— Vous en êtes sûre, Madame?

— Oh! absolument, Sire!... Du reste, demandez plutôt à MM. Lionnet si je n'ai pas raison.

Et comme nous paraissions étonnés :

— Mon érudition vous surprend, Messieurs, nous dit l'Impératrice en souriant. Sachez donc que Mme de Metternich et moi, nous aimons beaucoup les chansons populaires, et parfois, nous feuilletons ensemble la *Clé du Caveau*, les œuvres de Béranger, de Désaugiers, de Pierre Dupont, de Nadaud, et c'est

à nos recherches que je dois d'avoir pu rendre à César ce qui lui appartient!...

Nos illustres camarades qui, comme nous, ont eu l'honneur d'être appelés aux Tuileries, savent combien étaient grandes, pour les artistes, la bienveillance et l'aménité de Leurs Majestés, devant lesquelles nous parûmes bien des fois depuis lors, car l'Empereur et l'Impératrice daignaient beaucoup aimer le modeste genre que nous interprétions.

Ainsi que nous en avons prévenu nos lecteurs dans les premières pages de ce volume, le récit des incidents auxquels nous avons été mêlés *personnellement*, dans notre carrière, sera, de-ci, de-là, interrompu par la relation d'anecdotes relatives à ce que nous avons pu lire, retenir, ou recueillir de diverses mains amies. Et cela, nous semble-t-il, rompra, de façon intéressante pour nos lecteurs, la monotonie qu'il y aurait à leur parler *exclusivement* de nos faits et gestes. C'est ainsi que soudai-

nement, et au moment où nos lecteurs s'y attendront le moins, nous passerons tour à tour du *plaisant* au *sévère*, ou du *sévère* au *plaisant*.

Cham, on le sait, était d'une des premières familles de France, et fils du comte de Noé.

Le fin et célèbre caricaturiste avait adopté le pseudonyme de Cham, lorsque, dans sa jeunesse, il avait pris la profession de dessinateur.

Aimé de tout le monde, car il était aussi bon que rempli d'esprit, Cham avait une façon à lui de lancer le mot avec un flegme et un accent britanniques qui en doublaient la drôlerie.

Le comte et la comtesse de Noé recevaient souvent dans leur logis de la rue Nollet, aux Batignolles. Chaque semaine ils réunissaient un noyau d'amis intimes.

Un certain soir que nous étions priés à dîner chez eux, avec la comtesse Dash, Labiche, Pierre Véron, Charles Lecocq, Nadaud et quelques autres amis, la comtesse Dash, placée vis-à-vis du maître de la maison, lui dit en riant :

— Eh! eh! nous vieillissons, mon cher Cham; il me semble que votre front se dégarnit...

— Non, comtesse, répond Cham, avec le plus grand sang-froid; je me sens toujours aussi jeune. Seulement, je vais vous dire... Comme je suis très grand, mes cheveux sont pris de vertige et ils tombent!...

Après le dîner, et comme on nous avait demandé de chanter, j'aperçois sur le piano deux fort belles coupes en verre craquelé :

— Pourquoi, cher ami, dis-je à Cham, avez-vous ces deux lourdes coupes sur votre piano? Elles ne peuvent qu'assourdir le son...

— Je ne sais, mon cher Lionnet... C'est une idée à ma femme, qui s'est dit sans doute que de la sorte, tous les artistes qui se font entendre chez nous auront une voix de cristal!

Un certain jour de l'année 1855, j'entrai chez les frères Escudier, les éditeurs de musique, pour leur demander une mélodie d'Ernest Boulanger, que je devais chanter à une

soirée que donnait Roger, le ténor de l'Opéra.

— Justement, nous parlions de vous à l'instant, mon cher Lionnet! me dit mon Escudier. Venez donc dans notre arrière-magasin; vous vous trouverez avec un compositeur de grand talent, qui vient de nous faire entendre des choses délicieuses, et auquel nous vous citions, comme artiste, pour interpréter certaines de ses œuvres.

J'entrai, et je vis, assis au piano, un homme de trente-cinq ans environ, portant toute sa barbe noire, élégamment taillée, et dont la physionomie distinguée me frappa tout d'abord. L'œil, plein de flamme, brillait de finesse et d'esprit, son front large et découvert décelait la profondeur de pensée d'un homme de génie; mais, en outre de ces qualités attractives, il régnait surtout dans ce visage, merveilleux d'expression et d'intensité vitale, un tel sentiment d'aménité, de bienveillance, que je me sentis captivé, envahi par une sympathie aussi vive que soudaine.

— Anatole Lionnet, dit Léon Escudier, en me présentant à l'artiste, dont j'ignorais le

nom. Puis, il ajouta : M. Charles Gounod.

J'avais vu représenter plusieurs fois, à l'Opéra, la *Sapho*, cette œuvre magistrale, que le jeune maître avait faite en collaboration avec Émile Augier, et je fus saisi d'une émotion profonde en me trouvant en présence du compositeur, pour lequel j'avais une grande admiration.

Lui, simplement et me tendant cordialement la main :

— Mon cher Lionnet, me dit-il, je vous ai maintes fois entendu, ainsi que votre frère, et je disais tout à l'heure à MM. Escudier que je voudrais vous connaître pour vous demander d'interpréter quelques-unes de mes mélodies, qui, je l'espère, vous conviendront. Du reste, vous arrivez à propos; je vais vous les faire entendre.

Aussitôt, Gounod se mit au piano et me chanta la *Venise*, d'Alfred de Musset :

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot!

Je commence par dire que cette musique est admirable. Le rythme de l'accompagnement, imitatif au possible, vous berce et peint merveilleusement le calme du soir dans les lagunes; mais ce qui me frappa et me charma tout autant que l'œuvre, ce fut l'art prodigieux avec lequel Gounod chantait. Nous connaissions Delsarte, Duprez, Ponchard, Faure et Darcier, et j'avais quelques raisons pour ne pas m'enthousiasmer facilement, mais je fus littéralement empoigné et par l'habileté du virtuose et par le talent du maëstro. Il avait un accent, une note personnelle à lui, une façon large de phraser, qui en faisaient un des chanteurs les plus émouvants que j'eusse jamais entendus.

— Quel talent vous avez, Monsieur! m'écriai-je.

— Eh bien! mon cher enfant, me dit-il, dans un fin et charmant sourire, et pendant que nous étions seuls au piano; vous avez entendu ce que MM. Escudier viennent de vous dire de mes œuvres, avec tant de bienveillance. — Ils les trouvent intéressantes... mais ils ne les veulent point éditer, car elles leur paraissent trop diffi-

ciles, trop peu accessibles au public. Ils ne méconnaissent point la valeur de mes compositions, mais ils ne les croient pas de vente, et, dès lors, n'osent point se risquer à faire la dépense de la gravure. Quand on pense, ajouta-t-il, non sans une légère pointe d'amertume, que, en dehors de la *Nonne sanglante,* il n'y a de gravés de moi, jusqu'à ce jour, que deux morceaux de *Sapho : O ma lyre immortelle* et la *Chanson du Pâtre;* et encore, à mes frais; ils sont en dépôt chez Colombier, rue Vivienne. Tenez! continua-t-il, parmi mes dernières chansons, il en est une, que j'ai composée sur des paroles de Béranger, et que sûrement vous connaissez : *Mon habit.* C'est une de mes œuvres de prédilection, qui vous irait très bien.

Et Gounod, se mettant au piano, me fit entendre une musique pleine de mélancolie et de charme, s'adaptant on ne peut mieux aux vers touchants du célèbre chansonnier. On ne saurait rien rêver d'un style plus fin, d'un sentiment plus pur et plus naïf à la fois.

— Donnez-moi cette chanson, dis-je à Gounod, après l'avoir déchiffrée. Je la ferai

entendre ce soir chez notre ami Aimé Millet, le statuaire. Il y a une réunion d'artistes, parmi lesquels doivent se trouver Victor Massé, Delioux, Hignard, Goria, Lefébure-Wély, Herman, etc. Elle obtiendra du succès; je vais la bien travailler en rentrant, et, demain, j'irai trouver Heugel, qui, j'en suis certain, vous la prendra.

Je me hâte de dire que Gounod n'en était pas, fort heureusement pour lui, à attendre qu'un éditeur lui achetât une mélodie quelques louis pour pouvoir manger. A l'encontre de maints compositeurs de talent, comme j'en ai connu quelques-uns, et qui ont eu des débuts fort pénibles au point de vue pécuniaire, celui qui, plus tard, devait être une des grandes gloires musicales de la France, était, dès lors, dans une situation qui le mettait entièrement à l'abri du besoin; mais il n'en était pas moins pénible et dur pour un homme de haute valeur comme lui, de n'avoir pas au moins la satisfaction de voir ses œuvres gravées, sinon à ses propres frais. Et cependant, le maître avait eu cette bonne fortune de rencontrer une interprète admirable,

Mme Viardot, qui, dans son culte pour le beau, propageait ces œuvres remarquables, inconnues alors, qui, depuis, ont eu tant de succès, et qu'on nomme *le Soir, le Vallon, Chant d'automne, la Pensée des morts*, et tant d'autres. Mais, ainsi que le disaient à Gounod les éditeurs : le moindre flon-flon, comme vente, eût bien mieux fait leur affaire. C'est cruel! mais, c'est ainsi. N'avons-nous pas vu, depuis, certaines musiquettes d'opérettes avoir des centaines de représentations, et maintes insanités de café chantant se vendre à cent mille exemplaires? Hélas, le jeune maître n'avait eu jusqu'alors qu'un succès d'estime avec les beautés de premier ordre que renfermait *Sapho*. C'était flatteur, mais peu productif.

Le lendemain, j'allai trouver Heugel et lui fis entendre *Mon habit*.

— C'est charmant! me dit-il; mais pas commode à bien chanter; et puis, le morceau est surtout fait pour les délicats... Ce n'est guère de vente...

Toujours! toujours la question de vente; c'était là le *hic*!

— Vous engagez-vous à chanter cette mélodie?

— Partout, lui répondis-je; Gounod me fait l'honneur de me la dédier, ce dont je suis très flatté; et songez, ajoutai-je, que vous aurez également l'honneur, si vous la lui achetez, d'avoir été le premier à éditer une œuvre de cet homme de génie.

Mon enthousiasme, je dois le dire, laissait assez froid l'éditeur, qui consentit cependant à graver cette mélodie.

— Eh bien! puisque vous devez faire connaître ce morceau en le chantant dans vos concerts, dites à Gounod qu'à cette condition seulement, je lui en offre cent francs.

Je revins annoncer la chose au maître.

Encore une fois, il n'en était pas à cent francs près, et n'avait nullement besoin de cette petite somme. Mais enfin, c'étaient les premiers cent francs qu'il touchait pour une œuvre de lui, et il en était joyeux comme un enfant.

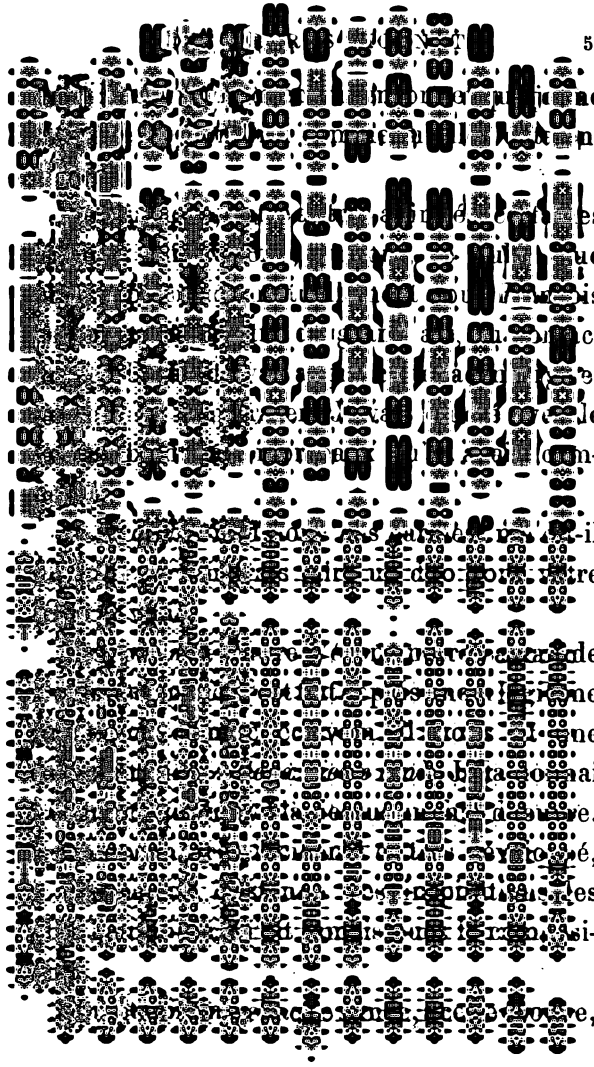
— Édité par Heugel, me voilà lancé! me dit-il.

Et le morceau fut gravé, avec cette dédicace : *A mon ami Anatole Lionnet.*

Ce fut, pour moi, qui connaissais et admirais le talent du maître, une des grandes joies artistiques de ma vie. J'ajoute que Gounod daigna toujours me savoir gré de cette intervention, dont j'avais surtout personnellement à me réjouir (mais il est parfois certains riches généreux!) et que depuis lors, il s'est constamment souvenu de l'humble interprète auquel il dèvait cette première négociation.

En peu de temps, nous fûmes liés fort intimement. Gounod, qui, en dehors de son immense talent, est bien un des plus grands charmeurs que je connaisse, comme causeur et comme homme d'esprit, nous avait, mon frère et moi, entièrement conquis par sa bienveillance simple et pleine de cordialité. Il nous honorait d'une sympathie artistique, d'une amitié qui établit bien vite de fréquents rapports entre nous. J'allais, moi surtout, causer chaque jour avec cet esprit d'élite dont la flamme faisait se développer et s'élever mes aspirations enthousiastes de jeune artiste.

Que d'heures charmantes, passées en conversations merveilleusement intéressantes,



un concert chez Herz, qui était fort suivi par un élégant public de vrais dilettantes.

Quelques jours avant le concert où, pour la première fois, nous devions faire entendre l'œuvre du maître, nous étions chez lui. Nous venions de répéter ensemble, lorsque Gounod, qui daignait se montrer satisfait de notre exécution, nous dit :

— Mes enfants, je vous offre une chose : c'est de vous accompagner moi-même ce morceau à votre soirée chez Herz.

Le cœur nous battit bien fort à cette flatteuse proposition ; nous étions aussi émus que joyeux d'un tel honneur. Gounod, jusqu'alors, n'avait jamais paru en public, et cette marque d'estime et de sympathie artistique, offerte par lui, nous avait, on le comprend, rendus heureux au possible. L'avant-veille de notre concert, nous reçûmes le mot que voici.

Paris, samedi 21 avril 1855.

Mes chers amis,

Le ministre de l'Instruction publique vient de me faire demander, pour me confier une mission musicale dans les départements, qui exige que je parte

lundi matin sans retard, je ne serai à Paris que samedi soir. Il n'est donc refusé de vous accompagner notre duo à votre concert, comme je vous l'avais promis et comme je me l'étais promis. Mais rien n'est perdu : si vous y consentez, mon enfant Bizet me rendrait bien le service de vous accompagner ce morceau, et vous n'y perdriez pas, soyez-en sûrs.

Répondez-moi de suite à ce sujet, afin que nous nous entendions sans délai. Vous savez, mes chers enfants, si je serai privé en n'assistant pas à votre concert ; mais, vous le voyez, c'est bien indépendant de ma bonne volonté.

Tout à vous,

CHARLES GOUNOD.

Ce fut donc l'élève préféré du maître, le jeune Georges Bizet, qui nous accompagna ce morceau, d'une assez grande difficulté pour le pianiste : mais le futur auteur de *Carmen*, bien qu'il ne fût encore, pour ainsi dire, qu'un enfant, jouait déjà du piano comme Quidant ou Thomé.

Musicien consommé, il avait des doigts d'une agilité prodigieuse. Nous fûmes merveilleusement secondés par lui. Le duo de Gounod et Véron eut un succès tel, que toute la presse musicale le constata.

un concert chez Herz, qui était fort suivi par un élégant public de vrais dilettantes.

Quelques jours avant le concert où, pour la première fois, nous devions faire entendre l'œuvre du maître, nous étions chez lui. Nous venions de répéter ensemble, lorsque Gounod, qui daignait se montrer satisfait de notre exécution, nous dit :

— Mes enfants, je vous offre une chose : c'est de vous accompagner moi-même ce morceau à votre soirée chez Herz.

Le cœur nous battit bien fort à cette flatteuse proposition ; nous étions aussi émus que joyeux d'un tel honneur. Gounod, jusqu'alors, n'avait jamais paru en public, et cette marque d'estime et de sympathie artistique, offerte par lui, nous avait, on le comprend, rendus heureux au possible. L'avant-veille de notre concert, nous reçûmes le mot que voici.

Paris, samedi 21 avril 1855.

Mes chers amis,

Le ministre de l'Instruction publique vient de me faire demander, pour me confier une mission musicale dans les départements, qui exige que je parte

lundi matin sans retard; je ne serai à Paris que samedi soir. Il m'est donc refusé de vous accompagner notre duo à votre concert, comme je vous l'avais promis et comme je me l'étais promis. Mais rien n'est perdu : si vous y consentez, mon enfant Bizet me rendrait bien le service de vous accompagner ce morceau, et vous n'y perdriez pas, soyez-en sûrs.

Répondez-moi de suite à ce sujet, afin que nous nous entendions sans délai. Vous savez, mes chers enfants, si je serai privé en n'assistant pas à votre concert; mais, vous le voyez, c'est bien indépendant de ma bonne volonté.

Tout à vous,

CHARLES GOUNOD.

Ce fut donc l'élève préféré du maître, le jeune Georges Bizet, qui nous accompagna ce morceau, d'une assez grande difficulté pour le pianiste; mais le futur auteur de *Carmen*, bien qu'il ne fût encore, pour ainsi dire, qu'un enfant, jouait déjà du piano comme Quidant ou Thomé.

Musicien consommé, il avait des doigts d'une agilité prodigieuse. Nous fûmes merveilleusement secondés par lui. Le duo de Gounod et Véron eut un succès tel, que toute la presse musicale le constata.

L'année suivante, nos auditeurs habituels nous redemandèrent ce morceau ; et c'est alors que Gounod fit pour nous une chose qui nous alla droit au cœur.

— L'an dernier, mes chers enfants, nous dit-il, j'ai eu le regret de ne pouvoir tenir la promesse que je vous avais faite ; mais comme, cette fois, je serai à Paris pour votre concert, c'est moi qui vous accompagnerai.

Et, en effet, nous eûmes enfin la joie de voir se réaliser l'offre du maître.

Dans l'intervalle de 1855 à 1856, il faut dire que Gounod avait été fait chevalier de la Légion d'honneur. Quand il parut sur l'estrade, chez Herz, avec le ruban rouge à sa boutonnière, son entrée fut saluée par un tel tonnerre d'applaudissements, que nous en fûmes tout troublés et que quelques minutes s'écoulèrent avant que notre émotion nous permît de commencer. Enfin, nous pûmes nous remettre, et l'œuvre de Gounod obtint un succès d'enthousiasme. Le maître dut reparaître trois fois en scène, ramené par ses deux reconnaissants interprètes.

A quelque temps de là, Gounod me dit un soir :

— Il est une chose à laquelle j'ai songé, et qui me tenterait. Je voudrais faire, pour votre frère et vous, un petit opéra-comique, une pastorale. Je vous ai entendu chanter le *Voyage aérien* et le *Cheval et cavalier*, de Nadaud, lors du bénéfice des deux sœurs de Rachel, aux Italiens. Vous possédez des qualités scéniques et de diction qui, sûrement, vous feraient réussir au théâtre. J'entrevois à l'avance une orchestration fine et délicate, que je ferais avec amour; et, depuis que je vous connais, je caresse cette idée. Je rêve pour vous deux un poème, moitié Feuillet, moitié Barrière...

— Cher ami, lui dis-je, vous savez, comme moi, que ces deux écrivains remarquables ne font pas, d'habitude, la partie versifiée, indispensable à un opéra-comique. Parmi les auteurs de talent avec lesquels nous sommes liés, je vois surtout, et avant tout, nos amis Jules Barbier et Michel Carré qui, je le crois, rempliraient ce but mieux que qui que ce soit.

— Mais... je ne connais pas particulièrement ces messieurs, me dit Gounod.

— Qu'à cela ne tienne, répondis-je ; Barbier et Carré seront, tout naturellement, j'en suis convaincu à l'avance, enchantés d'entrer en collaboration avec un homme de votre valeur, et, si vous le désirez, je vais vous mettre en rapport avec eux.

J'allai, en effet, chez Carré, dès le lendemain. Je lui parlai de Gounod, dont il connaissait la *Sapho*.

— Je crois bien, me dit-il, que cela nous va !

Barbier, qui avait entendu Gounod chez Augier, s'empressa de me répondre :

— Dites à Gounod, mon cher Lionnet, que nous sommes tout à lui, et très honorés d'entrer en relations avec un homme aussi éminent.

Je pris donc rendez-vous chez Gounod, et j'eus l'honneur d'aboucher ensemble ces trois hommes de talent qui, jusqu'à ce jour, n'avaient point encore collaboré.

Nous ne donnâmes point suite au projet de théâtre nous concernant, car mon frère, beaucoup plus timide que moi, redoutait la scène,

et nous abandonnâmes cette idée. Mais je vais donner à mes lecteurs, et à Barbier lui-même, qui ne l'a jamais lue, la primeur d'une lettre que Gounod nous écrivait, quelques heures après notre conversation.

Auteuil, 7 juillet 1855.

Mes chers petits,

Dites à Barbier et Carré que leurs jours et heures seront les miens. Toutefois, pour ne point retarder les négociations, je vais toujours vous prier de leur proposer les jours et heures suivants, qu'ils changeront s'ils ne leur conviennent pas.

Je serai à Paris lundi, à trois heures, rue Pigalle, 49. Si ce jour ne leur va pas, j'y retournerai le lendemain, mardi, à une heure. Remerciez ces messieurs de ma part, et dites-leur que j'ai hâte d'entrer en relations avec eux. Je souhaite fort de me montrer digne de leur confiance.

Tout à vous,

CHARLES GOUNOD

Cette lettre prouve combien était modeste le compositeur qui, plus tard, enorgueillit la France de ses œuvres, car c'est de cette collaboration que sont nés des ouvrages tels que *le Médecin malgré lui, Philémon et Baucis, la*

Colombe, *Roméo et Juliette*, tant d'autres... et surtout ce chef-d'œuvre immortel : *Faust!*

Lorsque j'eus terminé, il y a un an, cette anecdote sur les commencements de la carrière de Gounod, anecdote remplie, comme on le voit, de détails inédits et, jusqu'à ce jour, complètement inconnus de ses nombreux admirateurs, je me rendis en son hôtel, place Malesherbes, afin de la lui soumettre, car je ne voulais pas qu'il y eût, dans ce récit fidèle, une seule ligne qui ne fût approuvée par lui. Nous avions pris rendez-vous pour déjeuner. Mon frère et moi, nous le trouvâmes dans son immense cabinet de travail où sont les grandes orgues sur lesquelles il compose ses oratorios.

Coiffé de son bonnet de loutre, qui encadre si bien sa belle tête de patriarche et qui s'harmonise avec sa barbe, maintenant devenue blanche, il écouta, grave et recueilli, ce que l'on vient de lire.

Après ma lecture : — Savez-vous, mon cher

Gounod, lui dis-je, que j'étais un peu bien gêné pour vous lire ceci...

— Mon cher Anatole, me répondit-il, si vous m'avez vu écouter avec une apparence d'impassibilité tout ce que vous avez bien voulu écrire d'élogieux sur votre vieil ami, c'est qu'à mesure que je vous entendais, je me faisais cette réflexion : Voilà ce qu'on lira de moi quand je ne serai plus ! Eh bien! tout ce que vous racontez sur les débuts de ma carrière est de la plus scrupuleuse exactitude. Et je me disais aussi que bien des jeunes gens, en lisant votre récit, verront qu'il ne faut jamais se laisser aller au découragement, si, comme moi, ils ont des déboires dans leurs premières tentatives en art.

Puis, il eut un mot charmant au sujet de la négociation que j'avais faite avec l'éditeur Heugel pour sa mélodie : *Mon habit.*

— Ah ! Dieu, fit-il, avec un sourire attendri, si je me souviens de ces cent francs !... Je me rappelle être arrivé tout joyeux à la maison, en sortant de chez Heugel, et avoir jeté cinq belles pièces d'or dans le tablier de *maman.*

N'est-ce pas que c'était charmant et touchant à la fois d'entendre cet homme de génie, ce vieillard de soixante-huit ans, se servir, comme un enfant, de ce mot si doux : *maman !*

Le maître voulut que je lui lusse encore plusieurs des anecdotes contenues dans ce volume. Je lui fis entendre, entre autres, celles de Rouvière avec la Frezzolini, et, le soir même, je recevais cette lettre de lui :

Mon cher Anatole,

Si j'en juge par les quelques fragments que vous m'en avez fait connaître, votre volume de *Souvenirs* ne peut manquer d'intéresser vivement la grande famille des artistes, à laquelle vous aurez appartenu, vous et votre cher frère, à tant de titres, par le talent, l'intelligence et le cœur.

Dites à notre illustre Théodore de Banville, qui devrait être plus admiré encore qu'il ne l'est, combien j'ai été ému et émerveillé de ses beaux vers sur Rouvière.

C'est, à mes yeux, une des plus nobles pages de la poésie de notre temps, et l'un des plus beaux monuments de la plus belle langue française.

A vous de tout cœur,

CHARLES GOUNOD.

A l'âge heureux de nos amours, mon frère courtisait Mlle X.... du théâtre des Folies-Parisiennes, une superbe fille blonde, mais qui n'avait pas précisément inventé la poudre.

Un certain soir, Hippolyte voit enfin sonner pour lui l'heure du berger.

Admis dans le sanctuaire de la beauté, des charmes de laquelle il va être l'heureux et triomphant possesseur, il laisse discrètement, dans sa chambre à coucher, l'objet de sa conquête procéder à sa toilette de nuit et passe dans le boudoir de la dame, où, curieux, il se met à examiner les mille petits riens élégants et mondains de l'actrice.

Au-dessus d'une grande et riche toilette de marbre, encombrée de brosses en ivoire chiffrées, de peignes en écaille et de flacons de toutes sortes, étaient suspendues, dans leurs cadres, deux fort belles gravures.

Par la porte, restée entr'ouverte, il dit tout haut à l'actrice :

— Tiens! tu as des eaux-fortes?

— Non, mon petit homme! répond celle-ci,

de la chambre à côté; tu peux t'en servir... c'est de l'eau de Cologne et du Lubin.

Le lendemain de la première représentation de la *Reine Topaze*, de Victor Massé, qui fut donnée au Théâtre-Lyrique, je rencontrai Rouvière sur le boulevard du Temple. Nous parlâmes musique et je lui fis part de l'enthousiasme que Mme Carvalho nous avait produit dans ce rôle.

— Cher ami, me dit-il, avez-vous jamais entendu la *Frezzolini?*

— Non, lui répondis-je, mais nous la connaissons beaucoup de réputation.

— Eh bien! ajouta-t-il, elle est au-dessus de tout ce qu'on a pu vous en dire. Elle a du génie... C'est une âme!... Joignez à cela des qualités physiques exceptionnelles. Elle a tout pour elle. Il m'a été donné de l'entendre en Amérique, dans tout l'éclat de son talent et de sa beauté. J'espère bien l'entendre de nouveau à Paris, où elle va faire une immense sen-

sation, soyez-en sûr. Bien qu'artiste moi-même, je n'ai jamais osé me faire présenter à elle, et j'eusse été bien heureux de la connaître pour lui dire l'impression profonde que j'ai ressentie à ses accents!

Rouvière adorait la musique et il en raisonnait fort bien. Il en était de même pour la peinture. On sait qu'il a laissé plusieurs toiles fort remarquées; entre autres, un *Hamlet* où il est représenté dans ce rôle, écrit pour lui par Alexandre Dumas et Paul Meurice, et dans lequel il s'est montré comédien de premier ordre.

Rouvière était un studieux, un esprit des plus distingués. Il raffolait du théâtre de Shakespeare et de Schiller. La voix du comédien était âpre et mordante. Parfois fougueux, bizarre même, à côté d'étrangetés qui laissaient le spectateur effaré, son tempérament d'artiste convaincu lui faisait tout à coup trouver des accents sublimes soulevant la salle entière et qui lui avaient conquis de fanatiques partisans parmi les hommes les plus éminents du monde des lettres et des arts.

Nous allâmes le voir, en compagnie d'Eugène Delacroix et de Théophile Gautier, un soir qu'il jouait *Hamlet,* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. J'étais allé annoncer à Rouvière que ses deux admirateurs étaient dans la salle. Les sachant là, il se surpassa. Jamais nous ne le vîmes plus beau.

Le grand artiste ne gagnait que de modestes appointements. A cette époque, le créateur d'Hamlet, de Charles IX, de Fritz Sturler (du *Comte Herman*), de maître Favilla, de Jacques le mélancolique, dans le *Comme il vous plaira* de George Sand, de don Jorge de Lara, dans les *Funérailles de l'honneur,* de l'abbé Faria, du roi Lear, ne touchait que six mille francs par an !

Quelques années plus tard, et comme Rouvière venait de faire sa dernière création dans *Jacques Burke,* au théâtre Beaumarchais, la maladie survint, terrible, implacable, et terrassa le pauvre artiste. Le malheureux, qui était la sobriété même, était obligé d'absorber chaque soir une bouteille de vin blanc, pour remonter et surexciter ses nerfs. Il dut cesser ses représentations, et nous apprîmes bientôt

que Rouvière se mourait, dénué de ressources, et soigné par sa vieille sœur, presque aussi malade que lui.

Immédiatement, nous organisâmes dans notre salon, et à la hâte, une soirée artistique à son profit.

En trois jours, nous réunissions les noms de Ch. Gounod, Levasseur, Samson, Beauvallet, Bressant, Coquelin, Alexandre Batta, Morère, Caron, David et Maton; mais sans avoir pu trouver un nom de femme à joindre à ces célébrités du chant et de la diction, car plusieurs artistes éminentes, parmi nos amies, étaient prises ce soir-là dans leur théâtre.

Nous étions donc dans le plus grand embarras, lorsque je rencontrai William Busnach, qui avait su que nous organisions cette soirée. — Si vous le voulez, mon cher Lionnet, me dit-il, je puis vous avoir une bien grande artiste, dont le nom pourra aller de pair avec ceux que vous avez déjà. C'est la Frezzolini. Je connais son bon cœur, et j'ai l'honneur d'être de ses amis. Je suis convaincu à l'avance qu'elle consentira.

Cette perspective me rendit tout joyeux. Busnach, en effet, nous envoya, le soir même, un mot nous apprenant que Mme Frezzolini attendrait l'un de nous, le lendemain, à une heure. Je fus fort bien reçu. La Frezzolini, avec laquelle nous avions chanté dans plusieurs concerts, me dit très simplement, avec son accent italien :

— Zé né connais pas Moussieu Rouvière, mais zé sais que c'est oun grand artiste. Il souffre, il est malheureux, zé souis tout à vous.

En deux jours, cent billets à dix francs furent placés parmi nos amis. C'est dans cette soirée privée, qui fut superbe, que Gounod chanta pour la première fois sa *Medjé*. Sans se faire prier, le maître interpréta trois ou quatre autres morceaux, qui lui furent demandés par l'auditoire enthousiasmé. Quant à la Frezzolini, elle se surpassa en chantant l'air de la *Linda*, la romance de la *Rose* et la *Sérénade* de Schubert, en français. Aussi, quelle ovation!...

J'avais demandé à notre dévoué ami Théodore de Banville, que je savais être un des admirateurs du talent de Rouvière, s'il voulait

bien consentir à couronner cette fête artistique en composant des vers sur le grand et infortuné comédien. Bien m'en prit, car le maître, inspiré par son cœur, encore plus que par son cerveau, écrivit, pour la circonstance, l'admirable poésie que voici, et que j'eus l'honneur d'interpréter :

Rouvière ! — Il est de ceux que l'art prend pour victimes,
Il est de ceux qu'on voit se plonger dans la nuit
Où le poète parle avec des mots sublimes,
Mêlant aux ouragans leurs sanglots et leur bruit.

Ces artistes, ces rois, ces lutteurs qui, sans règles,
S'offrant à la tempête et cherchant ses baisers,
Gravissaient la montagne où fuit le vol des aigles,
En reviennent un jour, pâles, muets, brisés.

Ils reviennent muets d'épouvante ; et la foule
Indifférente, hélas ! qui ne devine rien,
En voyant la sueur qui sur leurs tempes coule,
Murmure : « Qu'a-t-il donc, notre comédien ?

« Qu'a-t-il donc ? Souffre-t-il de ces chimères vaines ? »
— O bon public, parfois tendre et parfois moqueur,
Il a qu'il sent le froid aigu mordre ses veines,
Parce qu'il t'a donné tout le sang de son cœur !

Oui, c'est étrange, il est des acteurs qui succombent,
Jouets de leur amour et de leur passion,
Et que le Drame étreint dans sa serre, et qui tombent,
Flagellés par le vent de l'Inspiration.

Nous en avons connu! Dorval échevelée,
Et Frédérick versant les larmes de Ruy Blas,
Malibran qui tenait sa lyre désolée,
Rachel mourante et blanche, et lui, Rouvière, hélas!

Et lui, — car il n'est pas d'audaces impunies!
Lui qui souffre à présent d'un mal triste et fatal,
Parce qu'il s'enivrait au festin des génies
De ce vin enflammé qu'on nomme l'Idéal!

Shakespeare l'emportait dans la forêt hantée
Que son puissant esprit peuple d'illusions,
Et l'artiste, vaincu par ce grand Prométhée,
Revenait devant nous en proie aux visions.

Hamlet, ô jeune Hamlet, sombre amant d'Ophélie!
Pauvre cœur éperdu que cette morte en fleur
Emporte dans la nuit de sa douce folie,
Non, ce n'est pas en vain qu'on touche à ta douleur.

Tu prononces des mots trop divins pour nos lèvres!
On a le front pensif et le regard flétri
Dès que l'on a connu tes douloureuses fièvres,
Et pour toute la vie on en reste meurtri.

Oh! que Rouvière aima ce tragique poème
Dont on meurt, et combien c'était un noble jeu,
Quand le peuple naïf, qui l'admire et qui l'aime,
Le voyait se débattre effaré sous le dieu.

Il l'aimait aussi, lui, ce peuple dont la bouche
Hait les vins frelatés que nous lui mélangeons,

Et traînant devant lui le chef-d'œuvre farouche,
Il lui disait : « Voilà Shakespeare : partageons ! »

O fiers combats où l'homme est vaincu par le rêve !
O lutte formidable avec le grand aïeul,
Où l'artiste à la fin, las d'un effort sans trêve,
Succombe ! Il est malade, il est pauvre, il est seul.

Seul ? — Non. A son chevet, ainsi qu'un groupe d'anges,
Veillent, l'encourageant par des mots éternels,
L'amitié qui se plaît aux délicats échanges,
Et l'affection sainte et les soins fraternels.

Seul ! non pas. Car vous tous, vous pour qui son génie
Comme un éclair de flamme et d'orage avait lui,
A présent que du sort il connaît l'ironie,
Par l'esprit et le cœur vous êtes avec lui !

Il subit le destin que nul penseur n'évite.
Mais vous voulez du moins qu'à ce sombre moment,
Rouvière, grâce à vous, puisse, pour guérir vite,
Entendre encor le bruit de l'applaudissement.

Oui, nous le reverrons en sa course hardie,
Calme, apaisé, gardant son culte aux lauriers verts,
Ressusciter en nous, sur la scène agrandie,
La passion du drame et l'amour des beaux vers.

Béni soit-il ! Bénis soient ceux que sacrifie
L'imbécile faveur du vulgaire odieux,
Et qui pensent, et dont la bouche glorifie
Les poètes sacrés et la race des dieux.

Car s'ils n'ont pas suivi la trace coutumière,
Si les chemins battus ont ignoré leurs pas,
Ils laissent après eux des traces de lumière,
Et leur nom est de ceux qui ne périssent pas.

Bénissons-les surtout d'être exilés au monde,
Bénissons-les d'avoir vécu pauvres et nus,
Austères, enfermés dans une foi profonde,
Pleins d'amour pour le temps qui les a méconnus!

Car dans l'éternité, qui leur garde ses fêtes,
La pauvreté, les pleurs, l'injustice, l'affront,
La haine, sont les purs rayons dont seront faites
Les vivantes clartés qu'ils auront sur le front!

On s'imagine la sensation produite sur notre auditoire par ces vers si émus. Point n'ai besoin de dire que le cher poète fut acclamé.

Le lendemain, j'allai voir Rouvière. Je le trouvai bien changé. Ses yeux caves brillaient encore, allumés par une fièvre ardente. Je lui appris, tout en lui remettant un rouleau d'or, auquel il ne fit même pas attention, quels étaient les artistes qui s'étaient si généreusement mis à notre disposition.

Des larmes coulèrent de ses yeux en entendant les noms des sommités mentionnées plus

haut; mais quand j'en arrivai à celui de la Frezzolini :

— Oh! mon ami, me dit-il, si je pouvais la voir et la remercier avant de mourir!... Comment! Cette femme, ce rêve de ma vie a daigné faire cela pour moi, qu'elle ne connaît pas!... Si elle savait les émotions que je lui dois, les battements de mon pauvre cœur quand je l'entendais, peut-être consentirait-elle à venir me voir à mon lit de mort!... En attendant, demandez-lui, je vous prie, la faveur de l'embrasser pour moi...

Je partis, le cœur tout remué de cet entretien, et j'allai, le jour même, en faire part à la Frezzolini.

— Eh bien donc! M. Lionnet, embrassez-moi pour le pauvre M. Rouvière, me dit-elle, tout émue; et puisqu'il tient tant à me remercier, venez demain me prendre, vers une heure, avec une voiture, et nous irons le voir ensemble.

Le lendemain je fus exact. La Frezzolini était toute prête. Nous partîmes. J'entrai seul d'abord dans la chambre du moribond. Je craignais une émotion trop forte pour Rouvière,

d'après celle que je ressentais moi-même en lui annonçant cette visite inespérée. Ce fut pour lui comme une apparition ! Le pauvre artiste ne pouvait en croire ses yeux.

— Vous ! vous, Madame !... s'exclama-t-il, le visage rayonnant et en joignant les mains. Que vous êtes belle !...

— Oh ! Monsieur, répondit-elle avec un sourire charmant et plein de mélancolie ; plus maintenant ! car, ainsi que vous, j'ai donné au public tout ce qu'il y avait en moi de flamme et d'amour pour mon art, et les luttes du théâtre m'ont brisée ; mais, heureuse et touchée de tout ce que vous avez dit de moi à M. Lionnet, je suis venue vous rendre le baiser que j'ai reçu en votre nom.

Et cette femme adorable se pencha sur le front du pauvre mourant qui fondit en sanglots au contact de ce pieux et pur baiser, qui donnait à son âme cette suprême et dernière joie.

Je pleurais comme un enfant, car cette scène a été une des plus touchantes auxquelles j'aie jamais assisté.

Ce fut à propos d'un sou que nous eûmes la bonne fortune d'entrer en relations avec un homme de génie qui nous honora de sa précieuse et bienveillante amitié.

C'était en 1857. Je revenais, certain jour, en omnibus, de chez Delsarte, avec son jeune neveu, Georges Bizet, lorsqu'un monsieur d'un certain âge, qui était à mon côté, voulant payer sa place au conducteur, s'aperçut qu'il n'avait sur lui que cinq sous, en fait de petite monnaie, et, en plus, une pièce de vingt francs.

Voulant éviter à cette personne le désagrément de changer sa pièce d'or, je lui dis en souriant :

— Monsieur, voulez-vous me permettre de mettre à votre disposition le sou qui vous manque?

— Monsieur Lionnet, — me répond le monsieur, — bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, j'accepte d'autant plus votre offre aimable, que j'aurai, si vous le voulez bien, le plaisir de pouvoir m'acquitter de ma dette chez un vieil ami à moi, auquel je parlais jus-

tement de vous hier soir, et qui a le plus vif désir de vous connaître, vous et monsieur votre frère.

— Qui donc, Monsieur? demandai-je à mon voisin, tout surpris du ton aimable et sympathique avec lequel il me parlait.

— Rossini, me répondit simplement le monsieur.

Je devins écarlate d'émotion, et regardai mon interlocuteur, qui souriait.

— Me voici arrivé à destination, ajouta-t-il. Veuillez me donner votre adresse, Monsieur Lionnet, et bientôt vous recevrez un mot de moi qui corroborera la proposition que je vous fais de vous présenter tous deux à mon illustre ami.

Et, me tendant la main, le monsieur descendit d'omnibus, en nous saluant, Bizet et moi.

— Eh bien? qu'en dis-tu? fis-je au jeune musicien, qui, plus tard, devait devenir célèbre. Ce serait original que nous connussions le maëstro, grâce à un sou...

Deux jours après, nous recevions, de mon

voisin d'omnibus, un billet qui nous disait :

Messieurs,

M. et Mme Rossini seront charmés de vous recevoir demain soir, si vous êtes libres, et je serai moi-même très heureux de vous présenter au maëstro.

Veuillez agréer, etc.

HERBAULT.

C'est par cet aimable monsieur, qui était associé dans la maison Pleyel et Wolff, les célèbres facteurs de pianos, que nous eûmes en effet l'honneur d'être présentés à l'immortel auteur de *Guillaume Tell* et du *Barbier*.

C'est au numéro 2 de la Chaussée-d'Antin, dans la maison du restaurant Bignon, que nous passâmes tant de soirées avec le maëstro.

Ah! l'adorable et spirituel vieillard qu'était Rossini!... Que de bienveillance et de simplicité en lui! Ainsi que Gounod, dans sa jeunesse, il avait chanté d'une façon merveilleuse. Aussi, n'aimait-il pas les *hurleurs*.

Il appréciait, certes, une belle voix, mais il voulait, avant tout, *que l'on chantât*. Jamais nous ne vîmes aménité plus grande que la sienne.

Il aimait beaucoup les chansons de Nadaud.

Que d'heures charmantes n'avons-nous point passées avec le maëstro, qui daignait nous demander de lui faire entendre les œuvres si fines et si délicates de notre ami. Il raffolait des chansons *légères* de l'auteur de *Carcassonne*. Parfois, après les soirées *officielles*, dans lesquelles l'Alboni, la Patti, Ronconi, Tamberlick, Delle-Sedie, accompagnés par Diémer, avaient interprété les chefs-d'œuvre du maëstro, il nous disait :

— Ah! maintenant, nous voilà dans l'intimité... Anatole, vous allez nous dire le *Coucher, M'aimez-vous? Ursule*... Cela nous reposera de ce qu'on veut bien appeler *la grande musique*, et, surtout, *de la mienne*, qui, selon moi, occupe une trop grande place dans les programmes qu'organise, avec tant de sollicitude pour moi, Mme Rossini, mon épouse, ajoutait-il avec un fin sourire.

En effet, Mme Rossini, dans son culte admiratif et bien légitime pour le génie de son mari, faisait pour ses soirées, des programmes presque exclusivement composés de morceaux

tirés de ses opéras, ce qui faisait dire au maëstro : « Trop de Rossini ! trop de Rossini ! »

Jusqu'au jour où, par la circonstance que je viens de raconter, nous fûmes appelés à l'honneur de figurer dans les soirées de la Chaussée-d'Antin, on n'y avait jamais fait que de la musique. J'écrivis, un jour, à Rossini :

Cher et illustre maître,

Je viens vous soumettre une idée que j'ai eue, au sujet de votre prochaine soirée. Vous sourirait-il que je vous donnasse la primeur d'une poésie d'Alfred de Musset qui, jusqu'à présent, n'a encore été dite *par personne?*

Je vous propose de dire la *Bonne fortune*. C'est une chose exquise de l'auteur de *Rolla*, et qui, si vous en acceptez ma modeste interprétation, pourra peut-être faire une agréable diversion pour votre élégant auditoire de dilettantes lettrés.

Mme Rossini nous répondit :

Chers MM. Lionnet,

Bien que nous nous soyons imposé de ne faire interpréter chez nous *que de la musique*, Rossini et moi, nous acceptons avec reconnaissance l'offre aimable que vous nous faites de nous dire la *Bonne fortune*, qui en sera *une* pour tous nos amis. Des vers d'Alfred de Musset seront encore, de l'avis de Rossini et du mien, une musique délicieuse.

[illegible]

[illegible] première [illegible] d'œuvre [illegible] succès, [illegible] d'autres; [illegible] ésie inti- [illegible] à l'œil [illegible] monde [illegible]

[illegible] aimait, [illegible] ontentait [illegible] eûmes le [illegible] souvent [illegible] *enata:*

[illegible]

[illegible] r, car il [illegible] mi-teinte [illegible] on de ce [illegible] spirations [illegible] du cer-

Un souverain étranger, passionné de musique, et qui se livrait à l'art de la composition, avait prié Rossini de lui donner des leçons d'harmonie; le maëstro avait bien voulu faire une exception en faveur du monarque. Le royal élève envoyait ses essais au maëstro, en le priant surtout de vouloir bien être avec lui d'une franchise absolue. Rossini, en voyant les fautes naïves, dont souvent les compositions du souverain étaient émaillées, et usant de la franchise que son élève sollicitait de lui, avait pour habitude, nous disait-il en souriant, de lui répondre invariablement : *Sire, c'est royalement fait!*

Un de nos amis, négociant en vins du Bordelais, possédait un talent remarquable de prestidigitateur. Digne émule du fameux Herrmann, il était, quoique simple amateur, d'une habileté, d'une adresse stupéfiantes. Grand admirateur de Rossini, il nous avait demandé de le présenter au maëstro. Ce jeune homme se nommait Paul Chenu. Il vint avec nous

aux soirées de la Chaussée-d'Antin, où, plusieurs fois, il charma la maëstro et ses invités.

Son vif désir était d'avoir un autographe de Rossini. N'osant faire lui-même sa demande, il m'avait prié d'être son interprète auprès du *Diou* de la musique.

Rossini me dit :

— Vous ne pouvez vous figurer la quantité innombrable de gens qui me demandent des autographes. La plupart du temps, je les fais faire par ma femme ; mais, dans le cas présent, je voudrais cependant être agréable à votre ami, qui s'est montré si aimable pour moi. Seulement... je ne sais que lui écrire... Que diable pourrais-je bien trouver?... J'ai beau chercher...

— Oh! maître, dis-je à Rossini, vous n'êtes pas embarrassé pour si peu... Notre ami s'estimera si heureux de posséder une simple ligne de vous...

— Votre ami est négociant en vins? m'avez-vous dit.

— Oui, maître.

— Ah! j'y suis... j'ai trouvé; vous lui remettrez ceci.

Et le maëstro, se mettant à sa table, écrivit ces lignes :

A Monsieur Paul Chenu,

Cher Monsieur,

Veuillez, je vous prie, m'envoyer cinquante bouteilles de champagne : mais... *du chenu !*

ROSSINI.

Ce fut Rossini qui nous présenta à Meyerbeer. Les portraits de ces deux hommes de génie sont à la place d'honneur de notre salon, avec deux dédicaces bien flatteuses, et que nous regardons souvent avec une émotion attendrie.

Quand Pierre Dupont, dans sa jeunesse, quitta Lyon pour venir à Paris, il arrivait dans la grande ville, inconnu encore, mais riche de son bagage poétique.

Le chantre des paysans, le peintre de la nature, dont la muse devait plus tard devenir si populaire, caressait surtout un rêve : celui de connaître Victor Hugo, pour qui il avait une admiration profonde, et auquel il était

[illegible] ES

[illegible] espérant [illegible] ux, eût été [illegible] s et la plus [illegible] ui se faire [illegible] n à Paris. [illegible] n courage [illegible] ce Royale [illegible]

[illegible] or sa carte [illegible] ui battant [illegible] ue par lui [illegible] ignoré du [illegible] dire que [illegible]

[illegible] ette décep- [illegible] ur, se pro- [illegible] a place, se [illegible] rait voir se [illegible]

[illegible] un crayon [illegible] es sur un [illegible] onner à la [illegible] siste pour [illegible] son inspi-

ration vient de lui dicter. Le maître lit ces vers touchants :

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer;

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de mourir,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir,

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone, sa goutte d'eau.
Que ne suis-je, pauvre poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau!

Immédiatement Pierre Dupont fut reçu par Victor Hugo, qui lui fit l'accueil le plus flatteur et lui adressa ses chaleureuses félicitations.

Deux ou trois ans plus tard, et comme les chansons de Pierre Dupont, devenues populaires, avaient pris leur vol à travers la France entière, le poète, dans un sentiment de reconnaissance, adressait à Victor Hugo ces vers, non moins émus que les précédents :

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri;

L'hirondelle a vu ta croisée
Offrir à son aile un abri.

Ton foyer est plein d'étincelles,
Ta vitre, pleine de lueurs;
L'hirondelle y chauffe ses ailes,
L'anémone y donne ses fleurs.

En échange de cette aumône,
Reçois, à chaque renouveau,
Tous les parfums de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau!

Ce fut vers 1854 que nous fîmes la connaissance de Pierre Dupont. Nous étions fort enthousiastes de ses œuvres dont, pendant vingt ans, nous avons, ainsi que notre maître Darcier, interprété les principales. Lui, Darcier, de sa voix mâle et vibrante, chantait celles dans lesquelles le poète plaignait les pauvres gens et les laborieux. Je cite dans cet ordre d'idées : *le Pain*, et surtout *le Chant des ouvriers*, qui commence par cette belle strophe :

Nous, dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous, qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume;

Nous, qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde!

Par nature et par goût, bien qu'admirant dans les inspirations de Dupont la virilité vraie et la philosophie moderne, avec cette vertu des vertus qui s'appelle la pitié, ainsi que l'a dit si justement Claretie, mon tempérament me portait plutôt à interpréter les pastorales exquises et si colorées du poète, telles que, par exemple : *le Repos du soir*, *Sous les tilleuls, les Taureaux*, *les Fraises des bois*. Peut-on lire quelque chose de plus frais et de plus adorable que des vers comme ceux-ci :

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine
Qui tient de l'ambre et du rosier;
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine.

Il en est une que j'ai mise en musique; c'est la *Chanson des prés*. Je la dédiai à Delsarte, qui en raffolait. Je parle des vers, bien entendu.

Je ne puis résister au désir d'en citer le premier couplet :

Savez-vous la chanson des prés,
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie!

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.

Le vent dans les chalumeaux verts,
L'insecte dans les fleurs mi-closes,
Chantent et modulent des airs,
Dont pâmeraient les virtuoses.

N'est-ce pas, ami lecteur, qu'en effet la chanson est bien jolie? Elle fait songer aux pipeaux des bergers de Virgile. Du reste, que de choses remarquables n'y aurait-il pas à citer dans l'œuvre du poète lyonnais!

Quand je mis cette dernière chanson en musique, Dupont daigna s'en montrer enchanté et m'octroya, par écrit, l'autorisation d'en

faire autant pour toutes celles de lui qui pourraient m'inspirer une mélodie; bonne et flatteuse aubaine, dont j'ai profité plusieurs fois depuis. Nous sommes aussi heureux que fiers et reconnaissants de lire au bas d'un portrait, qu'il nous envoya, ces vers du poète et de l'ami que nous aimions tant ;

Il convient à la Poésie,
En notre siècle qui grandit,
De consacrer le vrai *Sosie*,
Les Lionnet. Dieu leur a dit :
Abeilles, cueillez l'ambroisie!

FRAGMENT D'UN DISCOURS

DU PÈRE LACORDAIRE, RECUEILLI PAR UN DE SES ADMIRATEURS QUI A BIEN VOULU S'EN DESSAISIR POUR NOUS.

... Voici un enfant. Cet enfant, élevé chrétiennement, sait qu'il a un père qui est au ciel. Il croit à ce père qui est au ciel, et il l'aime.

Il a un père sur la terre, qui ne croit point au père qui est au ciel et ne le connaît pas.

Que fera cet enfant pour rapprocher ces

deux pères, qui lui sont également chers, et vivre avec eux dans l'union de son cœur? Assiégera-t-il son père, l'entourera-t-il de fossés ou de forteresses? Non! cet enfant se mettra à genoux et il dira :

— Mon père, qui êtes au ciel, j'ai un père sur la terre, qui ne vous connaît pas, qui ne vous prie pas, qui ne vous aime pas. Faites que mon père qui est sur la terre vous connaisse, vous aime et vous prie!

Et cet enfant joindra les mains.

Joindre les mains, mes frères, c'est prendre les mains de Dieu dans les siennes; c'est donner à Dieu une poignée de main sacrée!

Un matin, nous étions, mon frère et moi, invités à déjeuner chez notre grande amie Déjazet. Nous arrivons rue Clavel, à Belleville, où habitait l'excellente et spirituelle artiste, et, une fois attablés, nous sommes frappés de l'expression joyeuse répandue sur sa fine physionomie.

— Qu'avez-vous donc, chère amie? lui dis-je. Vous êtes, ce matin, gaie comme un pinson!

— Ah! je vais vous dire, mes enfants, nous répondit l'aimable Frétillon; c'est que j'ai fait un rêve charmant, et cela m'a mise en belle humeur!

— Pouvez-vous nous le raconter, ma bonne Virginie?

— Mais avec plaisir! Sachez donc, mes chers amis, que, cette nuit, j'ai rêvé que j'étais morte...

— Ah!... et c'est là ce qui vous donne l'air si guilleret?

— Certainement! mais attendez donc... J'ai donc rêvé que j'étais morte et que j'allais tout droit en paradis. Arrivée là-haut, je me trouve dans une salle merveilleuse où l'on faisait antichambre et où, à peine entrée, je vois beaucoup de personnes qui, en m'apercevant, me reconnaissent et disent tout bas entre elles : « C'est Déjazet! »

« J'avoue que ça m'a fait plaisir et que ça m'a flattée. Chacun attendait son tour. Au bout d'un moment, je vois apparaître un

monsieur chauve, avec de la barbe, l'air fort aimable, vêtu d'une grande robe bleue, et qui portait des clés à sa ceinture. C'était saint Pierre. D'une voix très douce, il appelle :

« — Madame Déjazet...

« — C'est moi, Monsieur...

« — Venez, Madame.

« Il ouvre une porte... et je me trouve devant le Père Éternel qui, dès qu'il me voit, s'écrie en souriant et de l'air le plus affable :

« — Tiens... Virginie!... »

Certes, nous eûmes une bien grande joie quand, par Frédéric Bérat, nous fûmes présentés à son vieil ami Béranger; quand nous avons eu l'honneur de connaître et Rossini et Meyerbeer, Berlioz et Halévy, ces génies de l'art musical que nous admirons tant. Mais j'avoue que nous ne fûmes jamais plus heureux et surtout plus *émus* que le jour où, pour la première fois, nous vîmes Victor Hugo et qu'il nous tendit ses mains.

J'ai toujours été, pour ma part, de l'avis de Théodore de Banville, qui trouve que l'œuvre incommensurable du Titan renferme les plus grandes beautés, et comme poésie, et comme couleur, et comme harmonie.

Ce fut au banquet que Victor Hugo donna chez Brébant à la presse, et à ses interprètes de *Ruy Blas*, après la reprise de cette pièce à l'Odéon (où Geffroy fut si admirable dans don Salluste), que nous eûmes enfin l'honneur, tant souhaité par nous, d'être présentés au grand poète, par Auguste Vacquerie et Th. de Banville, et Dieu sait en quels termes bienveillants et flatteurs pour nous!

C'est à cette soirée que fut emporté, après une syncope, Chilly, le créateur du juif, dans le premier acte de *Marie Tudor*. Il mourut le lendemain.

A côté de Victor Hugo, grave et recueilli, était assise Sarah Bernhardt. La poétique interprète du rôle de la Reine, la grande artiste, l'héroïne de la soirée avait le bras du poète passé *paternellement* autour de son col.

Nous chantâmes la jolie chanson de Fernand

Desnoyers (la meilleure qu'il ait faite), *Madame Fontaine;* puis, du maître, la chanson de *Pirates*, que j'avais également mise en musique :

Dans la galère capitane,
Nous étions quatre-vingts rameurs.

et enfin la belle chanson de Ronsard, sur la remarquable mélodie de Charles Delioux :

Pourquoy donc que quand je veux,
Ou mordre tes noirs cheveux,
Ou bayser ta bouche aymée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefays-tu la nonnain,
Dedans un cloëstre enfermée?

Ah! les incomparables soirées que depuis lors nous passâmes chez Victor Hugo, avec Théodore de Banville, Armand Gouzien, Charles Monselet, Henri de Bornier et tant d'autres illustrations!

Le maître daignait nous honorer d'une bienveillante sympathie, qui jamais ne s'est démentie.

Je me rappelle toujours l'émotion de François Hugo, le dernier fils du poète, entendant l'*Hymne des transportés,* cette œuvre admi-

rable, et toute de résignation, de son illustre père. J'avais mis ces vers en musique. Que de fois n'ai-je pas chanté, chez le maître, cette belle poésie qui était devenue, pour ainsi dire, le cantique de la maison.

Je vois encore François Hugo, déjà mortellement atteint, pâle et étendu sur un canapé, entendant le premier vers du refrain :

Souffrons ! chacun aura son tour !...

— Oh ! oui ! disait-il faiblement, et en levant au ciel son bel œil mélancolique.

Victor Hugo, a-t-on souvent dit, n'aimait pas la musique. Ce qui est incontestablement vrai, c'est qu'il avait en horreur les musiciens qui, pour le soi-disant besoin de leur mélodie, dérangeaient irrévérencieusement ses vers, en bissant bien inutilement des mots ou des hémistiches. Oh ! à ce propos, il était implacable et ne dissimulait pas son profond dédain pour certains compositeurs qui en usaient de la sorte avec lui.

Mais quand il avait affaire à un musicien-poète qui, respectueusement, essayait de tra-

duire musicalement sa pensée, en se gardant bien de rien changer au rythme harmonieux de ses vers, il trouvait — je suis loin de dire cela pour moi, — et Armand Gouzien et Mme Lockroy sont là pour l'affirmer, il trouvait, dis-je, que l'expression de sa pensée, dans certaines de ses poésies, ne pouvait, au point de vue de l'effet, que gagner par l'interprétation en musique.

En voici la preuve: car il me faut bien cependant citer ce fait, que je crois intéressant pour nos lecteurs, à titre de document absolument véridique.

La première fois que je chantai devant lui, une poésie intitulée *l'Enfance,* que j'avais prise dans ses *Contemplations* et sur laquelle j'avais cherché à faire une espèce de mélopée imitative, j'eus la très grande satisfaction de me la voir demander par Victor Hugo trois fois de suite dans cette même soirée.

Je ne raconte point ceci pour me faire une réclame. Voilà vingt ans bientôt que le morceau est gravé, et il est pour ainsi dire absolument inconnu, sauf de quelques amis. Mais

j'avoue que le suffrage du maître fut pour moi le plus précieux des encouragements à continuer l'art de la composition.

Je sais combien le *moi* est chose haïssable; mais, arrivé à la fin de notre carrière, je crois pouvoir et devoir raconter, sans crainte d'être suspect, ces divers incidents dans nos rapports intimes avec le grand poète. Et d'ailleurs, s'ensuit-il qu'il faille toujours posséder la science d'un Gounod, d'un Reber ou d'un Saint-Saëns, pour trouver une mélodie imitative et heureusement appropriée aux vers d'un grand poète?

Banville, dans un prologue qu'il m'offrit bienveillamment de faire pour ma première publication musicale, ne m'a-t-il pas fait l'honneur d'écrire, au sujet de mes modestes essais en composition, ces vers exquis :

I

Mesdames, le pire des maux
C'est lorsqu'on fatigue la lyre
Inutilement. En deux mots,
Voici ce que je viens vous dire :

Un chanteur, de la Muse épris,
Vous offre (il est de ceux qu'on aime)
De nouveaux airs, non pas appris,
Mais qu'il a composés lui-même.

Quoi! lui-même! hier échanson,
Le voilà, gai, tendre ou sévère,
Qui chante sa propre chanson
Et qui veut boire dans son verre!

Qui, lui! toucher au luth sacré,
Dont la voix, qui tremble et s'élève,
Saisit notre esprit effaré
Et l'emporte au pays du Rêve!

Lutter avec les rayonnants,
Dont l'âme, éclatante d'aurores,
Fait gronder les clairons tonnants
Et gémir les cordes sonores!

Oh! non! mais bien loin sur leurs pas,
Devant leurs œuvres applaudies,
Pourquoi n'égrènerait-il pas
Son chapelet de mélodies,

Si, palpitante encor des cieux,
L'Inspiration immortelle,
En volant vers ces demi-dieux
A pu l'effleurer de son aile?

Car au bois, où rit son berceau,
La Nature, adorable fée,

Sait du moindre petit oiseau,
Quand il lui plaît, faire un Orphée;

Et les plus humbles d'entre nous
Ont pu recevoir cette grâce
De dérober au vent jaloux
Un chant de rossignol qui passe!

II

Notez bien que notre écolier
N'a pas jeté sa broderie
Sur des rimes de parolier
Ou sur des couplets de féerie.

Ses poètes, c'est le géant,
Frère de Shakespeare et du Dante,
Qui terrasse l'obscur Néant,
Et parle avec la mer grondante;

C'est la Muse du dernier jour[1],
Cette femme qui trouve encore
Des cris désespérés d'amour
Et des sanglots, après Valmore!

C'est ce rêveur, Pierre Dupont,
Dont la strophe aimable et docile
Mystérieusement répond
Aux tendres flûtes de Sicile:

1. Mme Blanchecotte.

C'est le pauvre poète Arvers,
Qui meurt misérable, et qui trouve
La gloire avec quatorze vers,
Lui, mordu par la froide louve!

Enfin, c'est Clesse, — et d'Hervilly,
Jeune et fou comme le sourire
De mademoiselle Silly,
L'aimable bacchante en délire!

III

Ainsi, Public, sois indulgent.
Tu vois, sans réclames frivoles,
Qu'on en aurait pour son argent,
Rien qu'avec de telles paroles;

Mais la musique a bien son prix,
Si tu m'en crois. C'est quelque chose
De vivre avec les grands esprits
Et d'habiter avec la rose.

Celui qui traduisait hier,
Rossini, le cygne-poète,
Et Gluck, et le riant Auber,
Et Gounod pleurant Juliette,

N'a pu sans doute, au pays bleu,
Passer dans ce flot de génie,
Sans garder, sur sa lèvre en feu,
Quelques effluves d'harmonie.

Ce fut en 1867 que je composai ma première chanson : *la Fourmilière,* dont les paroles, très charmantes et très émues, sont d'Antoine Clesse, l'armurier de Mons, qu'on a surnommé le *Béranger belge*. J'arpentais la rue Notre-Dame-de-Lorette, me rendant chez Lecocq, qui habitait alors rue Pigalle. Tout en marchant, me remémorant les vers du chansonnier, je me surpris à trouver une mélodie qui me sembla digne d'y être adaptée. J'arrivai chez Lecocq à qui, dès ma venue, je dis, tout fiévreux, tout ému :

— Je t'en prie, fais-moi un accompagnement sur une mélodie que je vais te chanter.

— En quel ton ?

J'allai au piano, cherchant, en fredonnant, ma tonalité :

— En *la,* lui dis-je.

Ah ! jamais je n'oublierai le plaisir que je ressentis à entendre ma pauvre petite mélodiette, qui me parut charmante, rehaussée de l'harmonie exquise dont, en maître habile, Lecocq venait de *la parer*.

En voyant ma joie, Lecocq sourit et me dit :

— C'est de toi, ça ?

— Ma foi, oui, lui répondis-je, timidement.

— Eh bien! ça n'est pas mal du tout. Ta mélodie déclame de façon fort juste les vers de l'auteur. Tu devrais continuer...

C'est aux encouragements de Lecocq que je dus en effet de me livrer à l'étude si intéressante, mais si dure, dans les commencements, de la composition. Il m'aida de ses précieux conseils. Quand la guerre arriva, nous étions à Bordeaux, où je travaillai ferme le traité d'harmonie de Catel, mais c'est surtout à mon ami Adrien Barthe, l'auteur de la *Fiancée d'Abydos*, l'éminent professeur d'harmonie du Conservatoire, que je dois les progrès que j'ai pu faire dans un art où il excelle.

Aussi, est-ce du meilleur de mon cœur que, le 1er janvier 1874, je lui adressai ce faible témoignage de ma gratitude :

Je pense à ceux que j'aime, en commençant l'année,
A votre petit nid, tranquille et doux bercail,
Puisse le Ciel bénir la chère maisonnée,
L'épouse et les enfants, l'artiste et son travail!

C'est grâce à cet artiste, qui a autant de talent que de modestie, que j'ai dû l'honneur d'avoir été

interprété chez Duprez, aux séances du vendredi.

On sait que Duprez et son fils Léon, qui suit si dignement les grandes traditions de son illustre père, se montrent assez difficiles dans le choix des morceaux qu'ils font exécuter dans leur hôtel de la rue Condorcet. Mes efforts et mes études me furent largement payés le jour où j'emmenai notre grande Déjazet entendre une *Prière Mahométane*, que j'avais déjà fait connaître à notre cher et regretté ami Victor Massé. Il me souvient, non sans attendrissement, que, déjà gravement malade, et par grande amitié pour moi, il se leva de son lit, pour juger de l'effet de ce morceau qui fut exécuté avec chœurs et orchestre. Ce fut la dernière sortie de l'illustre auteur des *Noces de Jeannette*. Jamais plus, depuis lors, il ne quitta son lit de souffrances!

Pour en revenir à Victor Hugo, jamais aucun des modestes succès que, dans notre carrière, nous pûmes obtenir en public, ne me

causa la joie que j'éprouvai, un soir, après avoir déclamé au maître les trois premières parties de son admirable épopée *l'Expiation : Moscou*, *Waterloo*, *Sainte-Hélène*.

L'auteur des *Châtiments* fut profondément ému. Quelques amis, qui se trouvaient là, me parlent parfois de cette soirée, où nous reçûmes du grand poète la plus flatteuse et la plus précieuse des consécrations.

J'avais, dans ma jeunesse, travaillé le dessin, sous la direction de mon habile professeur de lithographie, Auguste Racinet, aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur, et qui a si merveilleusement illustré certains ouvrages de la maison Firmin-Didot.

J'ai fait un assez grand nombre de portraits : entre autres, ceux de Brévière, le fameux graveur; de Victor Massé, de Geffroy, de Diaz, d'Eugène Giraud, le compagnon d'Alexandre Dumas père, dans son voyage en Espagne; Giraud, par qui nous fûmes présentés à la

princesse Mathilde, et chez lequel nous connûmes, tout jeunes comme nous à cette époque, Édouard Lockroy, Vibert, Victorien Joncières, qui, tous trois, chacun dans son genre, devaient plus tard acquérir leur haute notoriété.

C'est ainsi, qu'un jour, j'ai eu la bien intéressante, mais pénible mission, de faire, à leur lit de mort, les portraits de Déjazet, de Frédérick-Lemaître et de Laferrière, et ce, en raison des liens d'amitié qui nous unissaient à la famille de ces grands artistes.

Pendant vingt ans, nous n'avons pas manqué une des *premières* de Frédérick-Lemaître, dans la création de ses rôles. Le grand comédien nous honorait d'une sympathie qui fut une des plus sensibles joies de notre carrière. Il nous apercevait toujours à l'orchestre, placés au premier rang, parmi ses plus enthousiastes admirateurs. Que d'émotions douces ou terribles ne lui avons-nous pas dues !...

Je vois encore, comme si c'était d'hier, l'effet prodigieux qu'il produisit, entre autres, à la

première du *Crime de Faverne*, au théâtre de l'Ambigu, dans la scène de folie. C'était du délire! On ne se contentait pas d'applaudir avec frénésie. Jules Claretie, il m'en souvient, était placé entre nous deux. Nous nous levâmes, transportés d'admiration. On ne vit plus que des chapeaux agités en l'air.

Tous les spectateurs saluaient en criant : « Bravo, bravo, Frédérick!... »

Ah! les émouvantes soirées que c'étaient là, et combien nous en sortions stimulés par les mille nuances du jeu de ce puissant comédien!

Un jour, à dîner, chez lui, avec ses fils, comme nous lui rappelions certains des nombreux et grands effets qu'il produisait dans le rôle de Ruy Blas, je lui dis :

—Cher maître, nous vous avons admiré bien des fois dans cette œuvre d'Hugo, et jamais, nous semblait-il, vous n'étiez le même, comme le sont *invariablement* certains comédiens de talent qui, dans telle phrase, ont, au même passage, la même inflexion de voix, le même geste...

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, nous répondit-il en souriant. Selon les dispositions

morales dans lesquelles je me trouvais, il m'arrivait parfois, en de certains passages d'un rôle, de me laisser aller à mon tempérament; mais vous ne m'avez jamais vu, n'est-ce pas, me laisser *emballer*, ni rien livrer au hasard... Chaque détail de mon rôle était par moi creusé, fouillé à l'avance. Il y avait, sous mon interprétation, dans mes effets, qui pouvaient ne pas paraître préparés (et c'est ce à quoi j'ai toujours visé, du reste), un travail consciencieux et approfondi du caractère de mon personnage. C'est ce que doit faire *tout vrai artiste :* en agissant de la sorte, il se respecte et respecte le public.

Nous lui demandâmes quels étaient, dans sa jeunesse, ses artistes de prédilection; ceux au jeu desquels il avait pu gagner, en les observant, quelque chose pour sa propre interprétation.

— Je dois beaucoup, nous dit-il, à Lafon (le contemporain de Talma), à Joanny, à Potier. Ah! Potier! s'exclama-t-il, quel artiste!

Parmi ceux qui jouaient alors (de 1850 à 1870) il appréciait fort les talents de Bouffé, de Geffroy, de Lesueur, de Lafontaine, de Boutin et d'Aimée Desclée.

Lorsque nous eûmes, en 1863, le bonheur d'organiser la représentation de retraite de Ferville, c'est avec un enthousiasme attendri qu'il nous parla de son vieux camarade.

Nous avions été lui demander de faire partie de la cérémonie théâtrale où avaient accepté de paraître les plus grandes illustrations de la scène.

— Ah ! nous dit-il, quel comédien incomparable a été mon vieux Ferville ! Je me rappelle que jadis, dans un drame d'Empis intitulé *la Mère et la Fille*, nous étions trois artistes à qui l'on reconnaissait quelque talent, Ferville, Vizentini et moi ; mais celui qui, de nous trois, se montra le plus remarquable, ce fut incontestablement Ferville !

— J'eusse été bien heureux, ajouta-t-il, de pouvoir jouer à son bénéfice... par exemple, le premier acte de *Don César de Bazan*, avec Mme Carvalho, dans le rôle de la Maritana.

Nous eûmes l'honneur, en y chantant, de participer à la représentation en question, qui eut lieu au théâtre du Gymnase.

Il y a encore, à l'heure qu'il est, des comédiens dont le cœur bat au souvenir de cette

soirée où nous avions eu le bonheur de pouvoir réunir pour notre vieil ami les plus hautes sommités de l'art musical ou dramatique.

Nous avions été aux Tuileries annoncer cette solennité au comte Bacciochi. Le comte en fit part à l'Empereur et à l'Impératrice, qui, immédiatement, firent retenir l'avant-scène de gauche, et honorèrent, en effet, cette soirée de leur auguste présence. Toutes les loges de la galerie étaient occupées par les dames de la Cour. Leurs Majestés restèrent jusqu'à la fin de la représentation, qui ne se termina qu'à deux heures du matin.

Il me souvient que le bon vieux Ferville, que nous accompagnâmes en voiture à Belleville, où il habitait, sortit, donnant le bras à Montigny et à mon frère, au milieu d'une haie compacte de spectateurs qui l'attendaient et lui firent une ovation enthousiaste sur le boulevard.

Théodore de Banville avait bien voulu écrire spécialement pour nous, à l'occasion de cette soirée : *le Théâtre au fusain,* scène versifiée, et qui servait de canevas à nos imitations, que Ferville nous avait demandées.

Jusqu'alors, j'avais toujours fait l'imitation de Frédérick-Lemaître, dans *Ruy Blas;* mais les œuvres de Victor Hugo étant, sous l'Empire, interdites à la scène, j'eus l'idée de demander à notre inépuisable poète Banville, de faire quelques vers *sur le grand comédien lui-même,* son dieu au théâtre.

Frédérick-Lemaître était dans les coulisses, avec ses plus illustres camarades (dont nous faisions également l'imitation). Tous, ainsi que lui, écoutaient notre scène, en attendant la cérémonie, dans laquelle ils allaient paraître tout à l'heure.

Nous apercevions Frédérick, accoudé à un portant, et attentif.

Vers le milieu de notre scène, Hippolyte avait à dire :

— J'ai promis Frédérick !

Et Anatole de répondre :

— Y penses-tu, méchant !
Dérober cet éclair ! parodier ce chant !...

Lors, me plantant sur l'avant-scène, et avec un accent plein de conviction et de chaleur, je

continuai, mettant dans mon interprétation l'enthousiasme du poète :

Frédérick! qu'il fut grand!!! Melpomène domptée,
Livrait sa torche auguste à ce grand Prométhée!...
Sur son front inspiré, sur son front jeune, hélas!
Palpitaient les terreurs d'Oreste et de Ruy Blas.
Son génie effaré, sans règle et sans limite,
Bondissait!... et tu veux, traître, que je l'imite,
Comme, voilé de noir devant son appareil,
Un photographe aveugle imite le soleil!!!...

On voit d'ici l'effet que purent produire ces vers. La salle croula sous les applaudissements. Je regardais Frédérick, dans la coulisse, à ma gauche. De grosses larmes coulaient de ses yeux. Quand nous sortîmes de scène, il vint à nous, et prenant mes mains :

— Cher enfant, me dit-il, jusques à ce jour, bien des acteurs ont cherché à m'imiter, me parodiant dans *Don César de Bazan*, et disant : « Je viens de jouer avec des manants ; ils m'ont volé comme de grands seigneurs ! » Et cela, en exagérant les défauts de ma voix, déjà un peu emphatique. Ils faisaient rire. Moi seul ne riais pas. Laissez-moi vous dire, devant tous mes camarades, combien je suis touché

de la façon respectueuse dont vous cherchez à reproduire et mes gestes et ma façon de dire, et veuillez surtout, ajouta-il d'un ton ému et pénétré, avec cet air de grand seigneur qui lui seyait si bien, et où perçait quand même une sincère bonté, veuillez surtout exprimer à M. de Banville ma profonde reconnaissance pour les vers, beaucoup trop élogieux, qu'il a daigné me consacrer !

Et moi, pleurant en dedans, je me disais tout bas, songeant à nos vieux parents qui, de loin, dans leur coin de province, suivaient les phases graduées de notre modeste carrière : « Pauvres chers bien-aimés, vous allez être heureux quand vous saurez ce nouveau petit succès de vos enfants ! »

Le 30 octobre 1874, nous recevions de Frédérick la lettre que voici :

Mes chers camarades et amis,

Depuis longtemps je me suis aperçu avec bonheur que je vous étais sympathique, et que s'il était en

votre pouvoir de m'être agréable *et utile*, vous n'en laisseriez pas échapper l'occasion.

Je n'ai éprouvé que de la reconnaissance, et pas la moindre surprise, lorsque mon fils Frédérick m'a raconté la bonne conversation qu'il avait eue avec vous.

Ainsi donc, mes chers amis, le jour où il vous sera loisible de nous voir, *soit chez vous, soit chez moi*, et que vous voudrez bien m'indiquer votre heure, *elle sera la mienne.*

Quand vous vous mêlez d'une chose, mes maîtres, *vous la faites grande et belle !*

Agréez, avec l'assurance de mon amitié, mes sincères compliments et remerciements.

FRÉDÉRICK-LEMAITRE.

15, rue de Bondy.

Nous avions, en effet, songé à nous faire les organisateurs d'une représentation de retraite en l'honneur de Frédérick. Nous mîmes notre projet à exécution lorsque le grand artiste tomba malade. Mme Carvalho et Faure, les plus parfaits interprètes de l'art du chant, furent les premiers à s'offrir à nous, tenant à honneur, nous disaient-ils, de prêter l'appui de leur talent à l'artiste qu'ils avaient en grande admiration. Halanzier consentit de

suite à accorder le roi des barytons, qui alors était son pensionnaire.

Nous allâmes trouver Rossi, l'éminent tragédien, qui, à cette époque, avait la direction du Théâtre-Italien. Il mit sa salle entièrement à notre disposition, tous les frais à sa charge, et nous offrit de jouer un acte de *Kean*.

Febvre, en son nom personnel, m'avait remis la lettre suivante pour Frédérick :

Cher et illustre maître,

Lionnet vient de nous faire part de la bonne nouvelle, c'est-à-dire que nous aurons l'honneur de jouer dans la représentation qui sera donnée en votre nom le dimanche 30 courant.

Il ne va y avoir qu'une difficulté, c'est de trouver des artistes pour jouer à la Comédie-Française ce soir-là, car tous voudront aller jouer aux Italiens.

Et j'espère être de ceux-là.

Recevez, en attendant le bonheur de vous revoir, l'expression de nos sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

FRÉDÉRIC FEBVRE.

Je m'étais, quelque temps auparavant, rendu chez notre grand ami, pour lui annoncer ce que nous préparions pour lui, et lui dire quels

étaient les témoignages empressés que nous avions reçus de toutes parts.

En entrant, il me sembla le revoir dans l'acte de la *Dame de Saint-Tropez*, où il était malade. Maigre, l'œil bistré, la barbe longue et grisonnante :

— Ah ! mon cher enfant ! s'écria-t-il en souriant. Comprenez-vous ceci ? Frédérick ne pouvant plus se nourrir que de bouillon et de panade !... Je ne peux plus avaler... je meurs de faim !

Puis, l'œil plein d'éclairs, redressant sa grande taille, et avec un rire ironique et terrible, levant ses bras au ciel :

— Et je me sens de force à jouer *Kean* encore !

Rien ne saurait rendre le geste sublime de Titan foudroyé qui accompagna cette phrase.

Les affiches de la représentation que nous avions organisée allaient être apposées le lendemain, lorsque Frédérick-Lemaître mourut dans la nuit du 26 janvier 1876.

A la demande de ses fils, j'eus la pieuse mission de retracer, sur son lit de mort, les

traits du grand artiste, qui ne sera jamais remplacé !

Au bas de mon dessin, que Diaz m'engagea à envoyer à l'Exposition, et qui y fut admis, on a pu lire ces vers du plus humble des admirateurs du grand comédien :

Ton nom, qui du Théâtre éblouira l'histoire,
Apprendra ton génie à la postérité.
Repose, plein de calme et de sérénité,
Dors en paix, Frédérick, dans ton linceul de gloire!

Faure qui, le jour des obsèques de Frédérick, jouait *Hamlet* à l'Opéra, se leva à huit heures du matin pour venir chanter à l'église des Marais-Saint-Martin.

Nous publions ici pour nos lecteurs le programme fort intéressant que nous avions pu composer, et qui n'a jamais paru.

THÉATRE-ITALIEN

DIMANCHE 30 JANVIER 1876, A HUIT HEURES DU SOIR

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

DONNÉE EN L'HONNEUR DE M.

FRÉDÉRICK-LEMAITRE

Avec le Concours de tous les Artistes des principaux théâtres

DE PARIS

(Le 3e acte.) **MITHRIDATE**

Tragédie de Racine

Jouée par MM. MAUBANT, DUPONT-VERNON et CHARPENTIER

CONCERT

Dans lequel on entendra :

Mmes MIOLAN-CARVALHO. — MM. FAURE, DELLE-SEDIE, SIVORI, RITTER et LIONNET frères.

POÉSIES dites par Mme ARNOULD-PLESSY, MM. FEBVRE et MOUNET-SULLY

HOMMAGE A FRÉDÉRICK-LEMAITRE

MARCEL

Drame en un acte de MM. J. Sandeau et Decourcelle

Joué par MM. LAROCHE, BARRÉ, PRUDHON. Mmes JOUASSAIN, LLOYD, MARTIN, la petite MARTEL.

(Le 4e acte.) **KEAN**

Drame de M. Alexandre Dumas, joué par M. ROSSI et sa Troupe.

CÉRÉMONIE

DANS LAQUELLE PARAITRONT

TOUS LES PRINCIPAUX ARTISTES DES THÉATRES DE PARIS

On commencera par

UN GRAND HOMME

Comédie inédite d'Édouard Plouvier

Jouée par MM. SAINT-GERMAIN, DORIA, Mlles BARTET et A. GIRARD.

On a souvent raconté bien des traits tour à tour spirituels ou touchants sur Alexandre Dumas père.

J'en veux dire un dont j'ai été témoin, et qui montre, une fois de plus, combien le cœur du célèbre écrivain fut à la hauteur de son talent.

C'était en 1859. Nous reçûmes un beau jour, mon frère et moi, un mot de lui, qui nous disait :

Mes chers enfants,

J'ai vingt mille francs à vous mettre dans la main. Venez donc causer avec

Votre vieil ami,

ALEXANDRE DUMAS.

Nous nous rendîmes à la Varenne-Saint-Hilaire, où habitait alors Dumas. Là, il nous apprit qu'il venait d'écrire, spécialement pour nous, une pièce en cinq actes, qu'il avait tirée de son roman : *le Vicomte de Bragelonne*, et dont le titre était : *le Prisonnier de la Bastille*. Il nous y destinait les deux principaux rôles : ceux de Louis XIV et de Marchiali, l'homme au masque de fer.

— Il n'y a que vous, mes enfants, nous dit-il, qui puissiez jouer ces deux rôles. Il me faut, de toute nécessité, deux jumeaux; car, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, il est une scène, dans mon drame, où je fais amener Marchiali à la Cour, pour le substituer à Louis XIV et, à un moment donné, les deux frères se trouvent en présence de leur mère, Anne d'Autriche, qui ne sait reconnaître le Roi du prisonnier de la Bastille, tant leurs traits sont identiques, tant leur ressemblance est parfaite. Il ressort de là une situation dramatique sur laquelle je compte beaucoup, et, pour cela, mes enfants, il me faut votre concours.

« Je sais, mieux que personne, que vous n'êtes pas seulement d'habiles chanteurs. Vous jouez en vrais comédiens les morceaux scéniques que vous interprétez. Vous serez charmants dans ces deux rôles, ajouta-t-il bienveillamment.

« Je vais proposer l'affaire à Raphaël Félix, et je vous ferai donner trois cents francs par soirée. Tout Paris voudra vous voir dans une pièce de moi, et dans un genre que vous n'a-

vez point encore abordé. Cela vous va-t-il? »

Nous acceptâmes, bien entendu, avec empressement et, dès le jour même, nous nous mettions à l'étude, aidés des précieux conseils du maître et de Samson, le doyen de la Comédie-Française.

Au bout d'une semaine, les rôles étaient sus, toutes les intentions de Dumas exécutées fidèlement et respectueusement par ses deux élèves. L'auteur se montrait satisfait; nous, encore bien plus, et les répétitions eussent dès lors commencé, si Raphaël Félix, qui était alors l'administrateur de Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, n'avait pas reculé devant la question d'appointements. Il n'osa point tenter l'affaire.

Dumas, ainsi que nous, le regretta vivement; mais comme il était large et généreux en tout, il fut le premier à nous conseiller de ne rien rabattre du chiffre qu'il avait demandé pour nous. Et cependant, une partie de son travail se trouvait perdue. Nous possédons toujours le précieux manuscrit du maître.

Deux ans après, lorsqu'il voulut faire jouer

en

ta-

ta-

se

et

vec

s,

ait

de

ont

pas

la.

et

as.

tes

fait

tin-

ris

dit :

ère

uils

d'orchestre. Nous irons donc tantôt à Paris, et demain, par le train du matin, nous reviendrons à la Varenne pour travailler. »

Le soir, j'étais à mon poste, tout heureux d'être du nombre des élus qui allaient acclamer l'œuvre du fils. Alexandre Dumas avait été se placer dans la loge du directeur Montigny, qui se trouve sur la scène.

On sait l'immense succès qu'obtint le nouveau chef-d'œuvre de celui qui marchait si glorieusement sur les traces de son illustre père. Mais ce qui m'émut personnellement, plus que je ne saurais le dire, c'est ceci :

J'étais placé à l'orchestre, côté droit du spectateur, et, de là, je ne perdais pas une seule des impressions reflétées sur le visage de Dumas, que j'apercevais derrière la grille, à moitié levée, de la loge de Montigny.

Rien ne saurait rendre l'expression de physionomie heureuse du cher grand homme, de cet excellent père, radieux de l'enthousiasme que soulevaient, dans l'auditoire, les finesses exquises, l'esprit, le talent, renfermés dans l'œuvre de son fils.

Je le vois encore, pleurant comme un enfant, applaudissant plus que personne — et ce n'est pas peu dire! — s'écriant à tout instant : « Bravo, Alexandre! » puis, se tourner vers Montigny, en disant, le visage tout attendri : « Ah! que c'est charmant!... A-t-il du talent, mon fils!... »

Le rideau se baissa sur des acclamations sans fin. J'attendais Dumas père sur le boulevard, devant le théâtre. Dès qu'il m'aperçut :

— Ah! me dit-il, la belle soirée!... Tu vas me faire un plaisir, n'est-ce pas, mon cher enfant? Tu viendras demain matin, à huit heures précises, me prendre avec une voiture. J'ai une course à faire; tu m'accompagneras, et nous repartirons pour la campagne. Sois exact.

Le lendemain, à huit heures, j'étais chez le maître, que je trouve tout prêt, avec un superbe bouquet à la main. Nous montons en voiture.

— Rue de Boulogne, 10, dit Dumas au cocher.

Nous arrivons. Dumas demande au valet de chambre :

— Alexandre est-il levé?

— Monsieur s'habille, Monsieur.

— Il n'est encore venu personne?...

— Non, Monsieur...

— Ah! tant mieux!

Nous montons dans la chambre d'Alexandre. Dumas se jette dans les bras de son fils, l'embrasse tendrement à plusieurs reprises et lui dit, en lui offrant ses belles fleurs :

— Mon cher enfant, ton père a voulu être le premier à te féliciter. Ton œuvre est remarquable, et le triomphe que tu as remporté hier soir m'a rendu bien fier et bien heureux!

N'est-ce pas chose délicate et touchante que l'attention de ce père, voulant être le premier à venir rendre hommage au beau talent de son fils?

Pauvre cher maître! sa bonté n'avait d'égale que son génie!

Je n'en dirai pas davantage.

Alexandre Dumas fils, qui adorait son père, doit certainement se rappeler souvent, et avec une douce émotion, cet incident de sa glorieuse carrière.

Quant à moi, tout attendri, j'avais, je l'avoue, les yeux mouillés de larmes.

Un bon ami à nous, et l'un des meilleurs comédiens français, Adolphe Dupuis, était depuis un an au théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg, où son talent était fort apprécié. En 1862, il nous écrivit pour nous engager à venir en Russie.

« Je connais, nous disait-il, le goût fin et éclairé des Russes pour toutes les choses d'art. Croyez-moi, mes chers amis, venez; je suis, à l'avance, convaincu du succès qu'obtiendra le genre que vous interprétez. Seulement, tout établie que soit déjà ici votre réputation, faites en sorte d'obtenir, par vos relations en haut lieu, le plus de lettres de recommandation que vous pourrez. »

Encouragés par la riante perspective que nous faisait entrevoir notre ami, nous allâmes solliciter, par l'intermédiaire d'Ernest L'Épine, la bienveillance de M. le duc de Morny, du

— Monsieur s'habille, Monsieur.

— Il n'est encore venu personne?...

— Non, Monsieur...

— Ah! tant mieux!

Nous montons dans la chambre d'Alexandre. Dumas se jette dans les bras de son fils, l'embrasse tendrement à plusieurs reprises et lui dit, en lui offrant ses belles fleurs :

— Mon cher enfant, ton père a voulu être le premier à te féliciter. Ton œuvre est remarquable, et le triomphe que tu as remporté hier soir m'a rendu bien fier et bien heureux!

N'est-ce pas chose délicate et touchante que l'attention de ce père, voulant être le premier à venir rendre hommage au beau talent de son fils?

Pauvre cher maître! sa bonté n'avait d'égale que son génie!

Je n'en dirai pas davantage.

Alexandre Dumas fils, qui adorait son père, doit certainement se rappeler souvent, et avec une douce émotion, cet incident de sa glorieuse carrière.

Quant à moi, tout attendri, j'avais, je l'avoue, les yeux mouillés de larmes.

Un bon ami à nous, et l'un des meilleurs comédiens français, Adolphe Dupuis, était depuis un an au théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg, où son talent était fort apprécié. En 1862, il nous écrivit pour nous engager à venir en Russie.

« Je connais, nous disait-il, le goût fin et éclairé des Russes pour toutes les choses d'art. Croyez-moi, mes chers amis, venez; je suis, à l'avance, convaincu du succès qu'obtiendra le genre que vous interprétez. Seulement, tout établie que soit déjà ici votre réputation, faites en sorte d'obtenir, par vos relations en haut lieu, le plus de lettres de recommandation que vous pourrez. »

Encouragés par la riante perspective que nous faisait entrevoir notre ami, nous allâmes solliciter, par l'intermédiaire d'Ernest L'Épine, la bienveillance de M. le duc de Morny, du

[illegible]

[illegible] s donner
[illegible] plusieurs
[illegible] ie. Notre
[illegible] 'honneur
[illegible] le l'Impé

[illegible] ympathie
[illegible] i deman-
[illegible] sous sa
[illegible] s combla
[illegible] ci-jointe
[illegible] nd écuyer

[illegible]

[illegible] met, se ren-

[illegible] stance pour
[illegible] les traits de
[illegible] amitié pour
[illegible] votre puis-
[illegible] vent de vos

[illegible] OSSINI.

[illegible] nous nous
[illegible] s, comme

[illegible] donner [illegible] plusieurs [illegible]sie. Notre [illegible] l'honneur [illegible] l'Impé[illegible]

[illegible] sympathie [illegible] demandé sous sa [illegible]s comblа [illegible] ci-jointe [illegible]nd écuyer [illegible]

[illegible]net, se ren-[illegible]

[illegible]stance pour [illegible] traits de [illegible] amitié pour [illegible] votre puis-[illegible]vent de vos [illegible]

[illegible] ROSSINI.

[illegible] nous nous [illegible]s, comme

amitié pour nous, être le premier à apprendre comment les choses se seraient passées.

Leurs Majestés, devant lesquelles, en entrant, nous nous inclinâmes, étaient entourées de Leurs Altesses la grande-duchesse Marie, la grande-duchesse Hélène, et de toute la Cour.

La lettre de Rossini avait fait merveille et les deux petits rossignolets parisiens étaient attendus avec un sentiment d'intérêt et de curiosité.

Nous choisîmes tout naturellement les morceaux les plus intéressants de notre répertoire, et ce genre d'œuvres légères, mais ciselées par nos auteurs favoris, plut tellement à Leurs Majestés que nous dûmes chanter une dizaine de duos et de mélodies, et réciter sept ou huit poésies. Nulle part nous n'eûmes plus de succès que devant ce brillant auditoire.

Le grand écuyer, sur un signe de Leurs Majestés, nous prit par la main et nous présenta à l'Empereur et à l'Impératrice, qui nous adressèrent leurs chaleureuses félicitations. Puis, avec une bienveillance dont nous fûmes profondément touchés, Leurs Majestés, dans

une causerie d'un quart d'heure, daignèrent nous questionner sur notre origine, nous demander quels avaient été nos maîtres.

Le Czar, à qui l'on avait parlé de nos imitations, et qui, nous dit-il, connaissait nos artistes dramatiques les plus célèbres, nous exprima lui-même le désir de nous entendre dans cette scène, qui termina gaîment la soirée, et divertit fort nos augustes auditeurs.

Quant à nous, c'est le cœur pénétré de joie et de reconnaissance, que nous allâmes retrouver Dupuis, à qui nous racontâmes l'accueil bienveillant de Leurs Majestés.

— Hein? c'est la *maman* qui va être contente! nous dit-il affectueusement.

Ainsi que l'avait présumé le créateur d'*Olivier de Jalin* et du *Nabab*, nous fûmes demandés dans les salons et les cercles les plus aristocratiques de Pétersbourg. Puis, nous donnâmes cinq soirées au Théâtre-Français. Le public russe ne se montra pas moins bienveillant pour nous que Leurs Majestés. Toutes les nuances de nos scènes récitées ou chantées obtinrent un succès tel, que nos obligeants

amitié pour nous, être le premier à apprendre comment les choses se seraient passées.

Leurs Majestés, devant lesquelles, en entrant, nous nous inclinâmes, étaient entourées de Leurs Altesses la grande-duchesse Marie, la grande-duchesse Hélène, et de toute la Cour.

La lettre de Rossini avait fait merveille et les deux petits rossignolets parisiens étaient attendus avec un sentiment d'intérêt et de curiosité.

Nous choisîmes tout naturellement les morceaux les plus intéressants de notre répertoire, et ce genre d'œuvres légères, mais ciselées par nos auteurs favoris, plut tellement à Leurs Majestés que nous dûmes chanter une dizaine de duos et de mélodies, et réciter sept ou huit poésies. Nulle part nous n'eûmes plus de succès que devant ce brillant auditoire.

Le grand écuyer, sur un signe de Leurs Majestés, nous prit par la main et nous présenta à l'Empereur et à l'Impératrice, qui nous adressèrent leurs chaleureuses félicitations. Puis, avec une bienveillance dont nous fûmes profondément touchés, Leurs Majestés, dans

une causerie d'un quart d'heure, daignèrent nous questionner sur notre origine, nous demander quels avaient été nos maîtres.

Le Czar, à qui l'on avait parlé de nos imitations, et qui, nous dit-il, connaissait nos artistes dramatiques les plus célèbres, nous exprima lui-même le désir de nous entendre dans cette scène, qui termina gaîment la soirée, et divertit fort nos augustes auditeurs.

Quant à nous, c'est le cœur pénétré de joie et de reconnaissance, que nous allâmes retrouver Dupuis, à qui nous racontâmes l'accueil bienveillant de Leurs Majestés.

— Hein? c'est la *maman* qui va être contente! nous dit-il affectueusement.

Ainsi que l'avait présumé le créateur d'*Olivier de Jalin* et du *Nabab*, nous fûmes demandés dans les salons et les cercles les plus aristocratiques de Pétersbourg. Puis, nous donnâmes cinq soirées au Théâtre-Français. Le public russe ne se montra pas moins bienveillant pour nous que Leurs Majestés. Toutes les nuances de nos scènes récitées ou chantées obtinrent un succès tel, que nos obligeants

camarades du théâtre, parmi lesquels se trouvaient des artistes de grande valeur, entre autres la célèbre Mme Volnys, nous firent la gracieuseté de payer de leur personne, en représentant, en *tableaux vivants,* le sujet des principaux morceaux que nous interprétâmes. C'est à ce moment que brillait, dans tout l'éclat de ses vingt ans, la belle et gracieuse artiste Devéria, qui, pour la première fois, chanta avec nous. Nous fîmes entendre, *en langue russe,* un fort beau duo de Glinka, que nous avions appris en quelques jours. La prononciation du texte, assez difficile pour des Français, nous fut complaisamment indiquée par le comte Sollohub; les Russes nous surent gré de ce petit tour de force, entrepris à leur intention.

De Pétersbourg, nous nous rendîmes à Moscou, où nous fûmes demandés au Cercle de la Noblesse. Là, même accueil plein d'aménité.

Nous revînmes fort satisfaits de notre moisson de roubles, mais surtout enchantés de l'amabilité des Russes pour les deux chanteurs.

Le souvenir de cette excursion dans le pays des neiges me fait penser à trois proverbes russes inédits, qui nous furent donnés, et dont le dernier, particulièrement, est fort intéressant. Les voici tous trois :

Si tu vas en mer, fais une prière. Si tu vas en guerre, fais-en deux. Si tu te maries, fais-en trois.

L'épi vide lève la tête. »

On n'est pas aimé à proportion qu'on est beau. On est beau à proportion qu'on est aimé.

N'est-ce pas, ami lecteur, qu'il est joli, ce dernier proverbe? Et puis, comme il est consolant pour les personnes qui sont laides!

C'était en 1862. Nous revenions de notre voyage en Russie. En arrivant à Paris, nous apprîmes qu'un de nos bons amis, nommé Ballue, peintre de talent, venait d'être atteint d'aliénation mentale. Le pauvre garçon était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Il laissait dans le plus profond dénuement sa femme et sa vieille mère aveugle!

Ballue, je viens de le dire, comptait nombre de sympathies dans le monde littéraire et artistique.

Navrés de sa triste situation, nous eûmes l'idée d'organiser une soirée pour améliorer le sort de ces trois infortunés.

Étant un matin chez Carjat, avec qui nous causions de notre ami commun, survinrent Banville et Plouvier auxquels nous soumîmes notre projet. Nous voulions faire quelque chose qui fût digne de celui que le malheur venait de frapper si cruellement. Déjà nous avions obtenu, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, le concours des artistes les plus renommés, et nous avions loué la petite salle du théâtre de l'École lyrique, démolie maintenant, et qui était située rue de la Tour-d'Auvergne.

Nous cherchions un « clou » exceptionnel pour cette soirée, lorsque, en causant, mon frère dit tout à coup à Théodore de Banville :

— Il me vient une idée... Consentiriez-vous, cher ami, devant une telle infortune, et en raison de l'estime et de l'amitié que, comme

nous, vous aviez pour le pauvre Ballue, à payer de votre personne dans cette soirée? en un mot, à paraître sur la scène?

— Pourquoi pas? répondit aussitôt Banville; mais ce n'est point, je pense, pour me demander de jouer ou de chanter, que vous me faites cette proposition? ajouta-t-il en riant.

— Non, mon cher Banville, dit mon frère, mais en vous voyant entrer, Plouvier et vous, tout à l'heure, voici l'idée qui m'est venue : c'est que si tous deux vous paraissez comme *auditeurs,* simplement, ayant vos deux noms, je me fais fort d'obtenir ceux de certains peintres, poètes, statuaires, qui, tous, aimaient Ballue, et voudront lui rendre le même hommage. Quand ces messieurs entoureront sur la scène des artistes tels que Mario, Déjazet, Mme Viardot, Henri Herz, ils ne se trouveront pas compromis, je suppose?...

— Je crois bien! fit Plouvier, et, pour ma part, j'en suis! C'est là une excellente idée, mon cher Lionnet, et il sera intéressant et original pour le public, de nous voir tous, pour cette fois, sur un théâtre.

— Merci, chers amis! dit mon frère; mais maintenant, comme, pour le ministère, il nous faut votre signature, ayez tous deux l'obligeance d'apposer vos noms au bas de ces lignes.

Et mon frère prit une feuille de papier en tête de laquelle il écrivit : « Je m'engage à paraître, comme auditeur, sur la scène, dans la représentation organisée par MM. Lionnet, au bénéfice du peintre Ballue. »

Les deux poètes signèrent; et voilà comme quoi, on a vu, grâce à la généreuse initiative de nos deux amis, un spectacle qui est resté *absolument unique dans les annales du théâtre :* c'est-à-dire, la présence sur une scène d'humble acception, de personnalités et d'illustrations de toutes sortes.

Voici quelle fut la composition de l'intéressant programme qu'après bien des démarches, nous parvînmes à offrir à nos auditeurs. Jamais l'École lyrique ne s'était trouvée à pareille fête. Qu'on en juge!

THÉATRE DES JEUNES ARTISTES

16, Rue de la Tour-d'Auvergne, 16

LE LUNDI SOIR 29 DÉCEMBRE 1862

SOLENNITÉ ARTISTIQUE

DONNÉE AU PROFIT D'UNE GRANDE INFORTUNE

Mmes Pauline Viardot, Virginie Déjazet. MM. **Mario, Henri Herz, Fr. Berton**
Mmes Fromentin, Céline Montaland. MM. **Tisserant, Boudeville.**
Mlle Rousseil. MM. **Berthelier** et **Maton.**

UNE SOIRÉE CHEZ LES FRÈRES LIONNET

A laquelle assisteront sur la scène, comme auditeurs, MM.

THÉODORE DE BANVILLE, ARMAND BARTHET, MARC BAYEUX, ROGER DE BEAUVOIR
LÉON BEAUVALLET, BERCHÈRE, DE BÉRIOT, ÉTIENNE CARJAT
DEBILLEMONT, FRANÇOIS DELSARTE, GUSTAVE DORÉ, LUDOVIC DURAND
ARISTIDE HIGNARD, ÉMILE LASSALLE, ALPH. DE LAUNAY
GUSTAVE MATHIEU, EDMOND MEMBRÉE, AIMÉ MILLET, CHARLES MONSELET
HIPPOLYTE PHILIBERT, ÉDOUARD PLOUVIER
ÉMILE PRUDENT, ARNOLD SCHEFFER, SÉLIGMANN, VOILLEMOT

PROGRAMME DU CONCERT

Mme Pauline Viardot chantera *Le Roi des Aulnes*, de Schubert, et une chanson espagnole.

M. Mario chantera la cavatine d'*Il Barbiere* (Rossini) et la chanson de *Rigoletto* (la Dona e mobile).

MM. Lionnet frères chanteront *La Sérénade*, duo inédit (1re fois).

Mlle Virginie Déjazet chantera *La Belle Bourbonnaise* (des Prés Saint-Gervais).

M. Henri Herz exécutera l'andante du 5e concerto, suivi d'une Tarentelle de sa composition.

M. Berthelier chantera *La Cinquantaine* (1re f.) de Bourget et Lhuillier.

M. Anatole Lionnet chantera, pour la première fois, *La Sainte Bohème*, poésie de Théodore de Banville, musique de Darcier.

Le piano (de la maison Herz) sera tenu par M. Ad. Maton.

LE PIANO DE BERTHE

Comédie en un acte de MM. THÉODORE BARRIÈRE et JULES LORIN

M. Fr. Berton jouera le rôle de Frantz. — **Mme Fromentin**, celui de Berthe
Mlle Céline Montaland, celui de Julie.

LA DERNIÈRE IDOLE

Drame en un acte, de MM. ERNEST L'ÉPINE et ALPH. DAUDET

M. Tisserant jouera le rôle d'Ambroix. — **Mlle Rousseil**, celui de Gertrude.
M. Boudeville, celui du facteur.

POUR TERMINER LA SOIRÉE

LES PROFILS DRAMATIQUES

Scène bouffe dans laquelle MM. **Lionnet** imiteront MM.

Fréd. Lemaitre dans *Ruy Blas.*	**Bressant** dans *Le Barbier*	**Levassor** dans *Une Poésie.*	**Lesueur** *Les Ganaches.*
Laferrière *L'Honneur et l'Argent*	**Régnier** *La Seiglière.*	**Gil-Pérès** *Une Corneille.*	**Laurent** *Le Bossu.*
Félix *Nos Intimes.*	**Samson** *La Camaraderie.*	**Paulin Ménier** *Le Courrier.*	**Surville** *Paillasse.*

Quand le rideau se leva pour l'intermède musical, et qu'on vit, rangées, assises de chaque côté de la scène, toutes ces sommités de l'art et des lettres, je laisse à penser de quelles acclamations chaleureuses et enthousiastes fut salué ce glorieux aréopage.

La salle, qui était elle-même composée d'un public *di primo cartello*, comme on n'en voyait guère d'habitude dans ce modeste théâtre, croula littéralement sous les bravos.

Toute la presse s'était intéressée à cette brillante représentation. Jules Janin, Théophile Gautier, Villemessant, Émile de Girardin, Vitu, Fiorentino, étaient là. On se montrait Auber, la Grisi, Bressant, le comte Olympe Aguado, Mélingue, le comte de Nieuwerkerke, Charles Gounod, Madeleine Brohan, Delphine Marquet, Diaz, Couture, le docteur Cabarrus, M. et Mme H. de Pène, Roger, Mario Uchard, Aurélien Scholl, Mme Orfila, Henri d'Ideville, Samson, Ponchard, marquis de Saint-Georges, etc.

Dans les loges, les dames étaient en toilette de soirée, comme aux Italiens ou à l'Opéra. Les diamants scintillaient sur leurs blanches

épaules décolletées. Même à la seconde galerie, dont, d'ordinaire, les places étaient à cinq sous, on ne voyait qu'élégants en habit noir, gardénia à la boutonnière. Ce soir-là, les places de loges étaient à vingt francs; le parterre et la seconde galerie à dix francs.

Tous les grands artistes annoncés se trouvaient à leur poste, dans les coulisses; et je me rappelle que Mme Viardot me dit :

— On devrait inscrire en lettres d'or, sur ce théâtre, que mon camarade Mario qui, lorsqu'il chante aux Italiens, à deux mille francs par soirée, se fait toujours attendre, est arrivé ici, ce soir, une heure et demie à l'avance.

L'illustre créatrice de la *Sapho*, de Gounod, devait commencer l'intermède.

Desrieux, le second mari de Mme Marie Laurent, s'était obligeamment offert à nous, nous demandant, comme un honneur pour lui, disait-il, de figurer dans ce programme :

— Je ferai ce que vous voudrez... j'apporterai une lettre...

— Veux-tu faire l'office de régisseur? lui dîmes-nous; veux-tu annoncer les artistes?

— Avec enthousiasme!

Il était donc là, en habit noir et cravate blanche, s'apprêtant à conduire en scène Mme Viardot, que le public attendait pour l'acclamer.

La porte du fond s'ouvre. Je parais, et, m'avançant en saluant, je commence :

Mesdames et Messieurs...

Je vois toutes les têtes se tourner les unes vers les autres. Je pensais en moi-même : Chacun se dit évidemment : « Bon! Lionnet vient nous annoncer qu'il manque quelqu'un au programme! »

Pas du tout. J'ai dit que tout notre monde était là. Ces trois mots, que je venais de dire, et qui avaient fait faire une grimace de désappointement au public, étaient tout simplement le début d'une pièce de vers que j'avais eu l'idée de demander à Théodore de Banville, et que le poète avait bien voulu composer pour la circonstance. Je continuai donc, et je vis aussitôt se rasséréner le visage de mes auditeurs :

Mesdames et Messieurs,... foule heureuse et bénie!
Beaux fronts où resplendit l'éclair du diamant,
Fronts sévères marqués par l'aile du génie,
O vous, Paris artiste!.. ô vous, Paris charmant!

— Avec enthousiasme!

Il était donc là, en habit noir et cravate blanche, s'apprêtant à conduire en scène Mme Viardot, que le public attendait pour l'acclamer.

La porte du fond s'ouvre. Je parais, et, m'avançant en saluant, je commence :

Mesdames et Messieurs...

Je vois toutes les têtes se tourner les unes vers les autres. Je pensais en moi-même : Chacun se dit évidemment : « Bon! Lionnet vient nous annoncer qu'il manque quelqu'un au programme! »

Pas du tout. J'ai dit que tout notre monde était là. Ces trois mots, que je venais de dire, et qui avaient fait faire une grimace de désappointement au public, étaient tout simplement le début d'une pièce de vers que j'avais eu l'idée de demander à Théodore de Banville, et que le poète avait bien voulu composer pour la circonstance. Je continuai donc, et je vis aussitôt se rasséréner le visage de mes auditeurs :

Mesdames et Messieurs,... foule heureuse et bénie!
Beaux fronts où resplendit l'éclair du diamant,
Fronts sévères marqués par l'aile du génie,
O vous, Paris artiste!.. ô vous, Paris charmant!

Puisque la Pitié sainte et songeuse vous touche,
J'arrête les chansons dont le souffle adouci,
Comme un essaim d'oiseaux, voltige sur ma bouche,
Car, d'abord, j'ai besoin de vous dire : Merci !

Oui, merci ! L'un de nous, dans la lutte insensée,
Est tombé, lorsque tous l'aimaient et l'admiraient;
Près du lit où déjà sommeille sa pensée,
La maison était veuve et deux femmes pleuraient !

Et vous êtes venus, sachant quelle morsure
Nous déchire au milieu du labeur éternel,
D'un rameau de laurier parfumer sa blessure,
Et parer sa maison d'un salut fraternel.

Vous êtes venus tous ! Rien de ce qu'on admire
Ne manque à ce concert où la Muse sourit,
Ni la beauté, ni la grandeur, ni le martyre,
Pour en faire une fête auguste de l'esprit !

Ils sont là, l'inspiré du chant, et cette fée,
Dont le grand art s'est fait l'amour et le tyran,
Celle par qui renaît la sainte voix d'Orphée,
Et que la lyre aussi fait sœur de Malibran !

Et celle-là, voix d'or, chère à toute souffrance,
Chérubin rose, ou nymphe au cotillon léger,
Qui fut, dès son matin, le rire de la France,
Et du nom de Lisette enivra Béranger.

Voyez !... Ils sont venus, les chercheurs de folies
Que le rêve promène en son doux nonchaloir;

Ils foulent près de moi ces planches ennoblies,
Et plus d'un parmi vous s'étonne de les voir...

On dit : « Que font-ils là, contre tous les usages,
Ces chanteurs, ces rimeurs, amants des lauriers verts ? »
Car, ailleurs, le public, ignorant leurs visages,
Applaudit seulement leur musique et leurs vers !

Ah ! c'est que, pour le but sacré qui nous excite,
Ils ont osé sortir des vulgaires sentiers :
Lorsque la Charité fière nous sollicite,
Elle est impérieuse et nous veut tout entiers.

Et ce n'est pas assez, quand cet Ange nous prie,
Pour fêter l'Art, tantôt mourant, tantôt vainqueur,
De donner sa pitié, son obole attendrie
Et le chant de sa lyre... On apporte son cœur !

Dès que j'eus achevé de dire ces strophes émues, qui étaient une surprise ménagée au public, les cris de : « L'auteur !... l'auteur !... » retentirent de tous côtés.

Théodore de Banville s'était modestement assis derrière ses illustres collègues, au fond de la scène. Nous allâmes le prendre par la main et l'amenâmes devant la rampe. Là, le cher poète reçut une ovation bien méritée, dont il doit se souvenir !

Puis enfin, parurent tour à tour, et sans qu'il en manquât un au programme, tous les grands artistes ci-dessus énoncés.

Ce fut là une des belles et bonnes soirées que nous ayons eues dans notre carrière artistique, et qui nous mit d'autant plus le cœur en joie, qu'elle produisit un résultat inespéré pour l'infortuné bénéficiaire.

Un an après, je me rendais un soir à Belleville, pour voir le pauvre Ballue, qui habitait là, avec sa femme et sa mère.

J'arrive à sa demeure, rue de Paris. Il était neuf heures environ. Je sonne : pas de réponse ; je sonne de nouveau, deux fois, trois fois... Enfin, au bout de quelques minutes, j'entends comme un bruit de savates, de pas traînants sur le plancher. La porte s'ouvre. Je vois la mère du pauvre Ballue ; je lui prends la main, et, avant que j'eusse prononcé une parole, — on sait qu'elle était aveugle, — elle me dit, me reconnaissant au toucher :

— C'est vous, cher monsieur Lionnet!... Ah! que je suis contente que vous arriviez!...

— Mais, ma pauvre maman, lui dis-je, com-

ment se fait-il que j'aie dû sonner si longtemps?

— Entrez, me dit-elle, et je vais vous expliquer...Mais, d'abord, avez-vous des allumettes?

— Oui.

— Eh bien! veuillez en allumer une... Tenez, la bougie est là...

— Ah çà, vous étiez donc sans lumière?

— Mais oui, Monsieur, me répondit-elle.

— Célina n'est donc pas là? (C'était le nom de la femme de mon ami.)

— Non, ajouta la bonne vieille; voici comment.

Au même instant, mon attention fut attirée par une espèce de chant enfantin sortant de la pièce voisine, qui s'éclaira par la bougie que je tenais, et où j'aperçus le fou qui, continuant un refrain mélancolique et monotone, s'interrompit pour dire :

— Eh bien, Mélingue, viens-tu?

— Figurez-vous, cher monsieur Lionnet, reprit la mère aveugle, que ma belle-fille a trouvé un petit engagement dans un café chantant, près de chez nous. On lui a offert cinq francs par soirée pour jouer dans quelques petites

pièces, et, ma foi, elle a accepté cette proposition, une bonne aubaine pour nous, qui sommes obligés de vivre avec tant d'économie! Aussi, nous quitte-t-elle chaque soir pour aller gagner son cachet. Je reste seule avec mon fils, qui, d'ordinaire, est assez tranquille. Mais ne voilà-t-il pas que ce soir, au moment où j'allais allumer notre bougie, le pauvre enfant, qui n'a plus sa raison, m'a prise par les mains, en me disant : « Mélingue, dansons!... » Car, me dit la pauvre mère, avec un ton navré, il ne me reconnaît pas!... Il ne pense qu'à Mélingue et me prend pour lui. De sorte que je suis là, dans l'obscurité, ajouta-t-elle en sanglotant, dansant en rond avec mon enfant, et ayant à tout instant la crainte de me heurter aux meubles, puisque, hélas! je n'y vois pas...

Misère de Dieu!.. Peut-on rêver spectacle plus lamentable, plus navrant, que celui de cette pauvre mère aveugle et de ce fils fou, dansant tous deux dans les ténèbres!!!

En 1866, notre ami William Busnach nous parla d'un jeune compositeur pour lequel il avait arrangé en opéra-comique les *Jumeaux de Bergame,* de Florian.

— La partition est charmante, nous dit-il, car mon musicien est rempli de talent. Mais il n'a pu, jusqu'à présent, se faire jouer qu'aux Folies-Marigny. Il a eu, en 1857, le prix Rossini en partage avec Georges Bizet. Il vit avec sa mère, dont il est le seul soutien, et, comme les leçons sont rares, il a grand'peine à joindre les deux bouts.

— Comment le nommez-vous?

— Charles Lecocq.

— Amenez-le-nous. Nous serons charmés de faire sa connaissance et d'entendre sa partition.

Nous ne savions pas si bien dire. L'audition de cette œuvre nous ravit. C'était clair et mélodique comme du meilleur Adolphe Adam ou du Grisar. En outre, son auteur, avec lequel nous nous liâmes fort vite, était un jeune homme plein d'esprit et de modestie.

— Ah! me dit un jour Lecocq, qu'on a de

mal à percer! Si tu pouvais me dénicher de jolies paroles, que je mettrais en musique pour vous deux, cela me ferait vite connaître et me dédommagerait d'être obligé de courir le cachet toute la journée.

Je cherchai dans mes poètes favoris, et en relisant les *Émaux et Camées,* de Théophile Gautier, je tombai sur cette perle :

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaîment!
Jésus est né! la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus!
Pour le réchauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : Noël! Noël!

J'apportai ma trouvaille à Lecocq.

— Eh bien! qu'en dis-tu? Il me semble qu'il y a, dans ces vers exquis, matière à composer une jolie musique, hein?

Lecocq, qui est un fin lettré, était enchanté.

Quelques jours après, je reçus une lettre de lui. « Viens, me disait-il; le Noël est fait. Je crois que c'est réussi. Si vous pouviez me chanter cela quelque part, il me semble que je serais sauvé. Ma pauvre vieille maman en a pleuré hier. Viens vite; je t'attends. »

Je me rendis chez Lecocq, que je trouvai dans son modeste cabinet de travail.

— Voyons ton Noël, lui dis-je.

— Il est à deux voix.

— Bon! tant mieux.

— Tu feras la partie de baryton.

— Entendu!

Nous nous mîmes à déchiffrer. Sa musique était d'un sentiment religieux adorable, et harmonisée de main de maître.

— Tu sais que ton Noël aura un succès énorme!

— Tu crois?...

— J'en suis sûr.

— Ah! tu me fais bien plaisir en me disant cela!

Comme je sortais de son cabinet avec lui, j'aperçus, dans la pièce voisine, au moment où il me reconduisait, sa vieille mère, agenouillée dans un coin, et pleurant.

— Qu'avez-vous donc, ma bonne madame Lecocq? lui dis-je.

— Ah! me répondit la pauvre mère, n'est-ce pas qu'il a du talent? N'est-ce pas que son Noël est bien touchant? Je priais le bon Dieu, mon cher Anatole, pour que vous trouviez sa musique réussie, car si vous la chantiez avec votre frère, cela ferait connaître mon Charlot, qui travaille tant et qui n'a pas la réputation qu'il mérite.

— Soyez tranquille, bonne et chère Madame, répondis-je à la mère de notre ami. Lecocq a fait là un petit chef-d'œuvre, et nous lui devrons un grand succès, je le sens, j'en ai la conviction.

— Ah! que vous me rendez heureuse! me dit-elle en m'embrassant.

Hippolyte sut en un quart d'heure sa partie. Ainsi que moi, il était très enthousiaste du nouveau bijou musical dont allait s'enrichir notre répertoire.

Nous courûmes chez Villemessant.

— Cher ami, lui dis-je, voulez-vous nous prêter le *Figaro* pour une bonne action?

— De quoi s'agit-il, mes enfants?

— Vous publiez, chaque semaine, de la musique à la quatrième page?

— Oui.

— Eh bien! écoutez celle-ci.

Et nous lui chantâmes notre Noël.

Villemessant, sous son écorce, rugueuse parfois, était bon et sensible. Il pleura comme un enfant, et encore bien plus, quand je lui racontai l'incident touchant, relatif à la mère de notre ami.

— Apportez-moi ça demain.

Je ne fis qu'un bond chez Lecocq.

— Victoire, mon ami!... Le *Figaro* va publier ton Noël!

— Bien vrai? me dit Lecocq, tout ému. Mais

alors, c'est la réputation pour moi! Ah! je te devrai une fière chandelle!...

Le lendemain, je reçus ce mot de Villemessant:

Très joli, le Noël de votre ami. Vous êtes des charmeurs et vous m'avez empaumé. Mais j'ai réfléchi. Ce morceau n'est pas actuel. Pour cinq cents abonnés à qui il fera plaisir, j'en ennuierais cinq mille. Trouvez autre chose. Il me faut de l'actualité pour le *Figaro*, et ce, sous peine de mort.

Je restai anéanti... Tudieu! quelle tuile!... J'étais vexé et navré tout à la fois. Que faire! Je ne pouvais me résoudre à aller annoncer cette cruelle déception à notre pauvre ami.

Assis devant ma table de travail, je tenais la fâcheuse lettre, que je relisais, lorsque, machinalement, mes yeux tombèrent sur l'almanach de 1866 qui était là, sur ma table. Nous étions dans la première quinzaine de décembre. Tout à coup, je me frappai le front en poussant un cri de joie.

Endossant en hâte mon pardessus, je ne courus pas, je volai au *Figaro*. Il faut croire que mon émotion était grande, car en m'apercevant, Villemessant me dit :

— Qu'est-ce que vous avez, mon petit?... Vous êtes tout blême. Est-ce que vous venez me provoquer en duel pour le mot que je vous ai envoyé au sujet de votre ami?

— Écoutez, lui répliquai-je, tout haletant. Oui, je suis fort ému, car je songe au chagrin qu'éprouverait ce brave Lecocq, après avoir appris par moi que vous aviez tout d'abord accepté de publier son Noël. Mais il m'est venu une idée tout à l'heure, et je viens bien vite vous en faire part. Voyons, je vous sais bon et obligeant. Mon Dieu, je comprends et saisis bien la raison qui vous a fait m'écrire que vous avez besoin, avant tout, d'actualités pour le *Figaro*. Eh bien, mon cher Villemessant, s'il en est réellement ainsi, voilà ce à quoi j'ai pensé. Nous sommes au 14 décembre. La Noël tombe le 25 de ce mois. Ne vous semble-t-il pas qu'avec le Noël de Lecocq et Théophile Gautier, vous offririez, ce jour-là, à vos nombreux abonnés, une œuvre charmante et, dès lors, toute d'actualité?

— Gamin! me fit-il, devant ses rédacteurs qui étaient présents, et en me tapant sur la

joue, d'un air tout attendri, vous aimez donc bien votre ami? Vous êtes intelligent et vous avez du cœur; oui, c'est une bonne et excellente idée que vous avez eue là. Chose entendue. Je publierai, dans le numéro du 24 de ce mois, le Noël en question, de façon que mes abonnés de la province l'aient le 25.

Et voilà comment l'œuvre de notre ami, fort louangée par Jouvin, parut, en effet, dans le *Figaro*. Mais avant, j'écrivis à Théophile Gautier, pour le prier de nous accorder une entrevue, afin de lui faire connaître la mélodie que ses vers avaient inspirée à Lecocq. Le grand poète, que Baudelaire a surnommé « l'impeccable » avait, soi-disant, tout comme Victor Hugo, la musique en sainte horreur. Il fut ravi de la mélodie simple et touchante du compositeur qui, plus tard, devait devenir si populaire et si célèbre par ses opérettes, et il adressa force compliments à Lecocq, qui était venu avec nous chez lui pour nous accompagner.

Et je me souviens, par parenthèse, que Gautier nous dit, avec un fin sourire qui s'harmonisait si bien à sa belle tête de Jupiter olympien :

— J'adore les Noëls rustiques; il en est un bien naïf que, dans ma jeunesse, j'ai entendu souvent, et qui faisait mon bonheur; le refrain disait :

Tous les homm's, ca pue
Comm' de la charogne,
Gniaqu' mon doux Jésus
Qui aye l'odeur bonne!

Cette anecdote ne finit pas là. Nous écrivîmes à S. M. l'Impératrice la lettre que voici :

Madame,

Nous venons humblement prier Votre Majesté de daigner accepter la dédicace d'une œuvre qui nous semble digne de lui être offerte, non seulement parce que l'inspiration en est élevée et pure, mais parce qu'elle exprime éloquemment des sentiments pieux si bien d'accord avec ceux de Votre Majesté.

Sur des paroles du grand poète Théophile Gautier, un jeune compositeur, intéressant à bien des titres, M. Charles Lecocq, a écrit pour nous ce Noël qui, avant d'avoir été définitivement publié, est déjà devenu populaire.

En daignant agréer l'hommage de ce chant si ému et vraiment chrétien, Votre Majesté accorderait au compositeur très méritant dont nous nous sommes faits les interprètes, la plus haute récompense qu'il puisse ambitionner, et, en même temps, Elle donnerait

la plus noble des consécrations aux modestes efforts que nous avons tentés pour mettre en lumière une œuvre qui emprunte tout son éclat à une pensée religieuse.

Nous avons l'honneur d'être, avec le dévouement le plus absolu et avec le plus profond respect, etc.

La réponse suivante nous fut envoyée :

Paris le 16 janvier 1867.

Messieurs,

Vous avez adressé à l'Impératrice une requête par laquelle vous exprimez le désir de *dédier* à Sa Majesté un Noël composé pour vous par M. Charles Lecocq.

Bien que l'Impératrice se soit imposé la loi de n'accepter aucune dédicace, Elle a agréé ce morceau de chant à titre d'hommage, et Elle a daigné me donner l'ordre, Messieurs, de vous transmettre ses remerciements.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le secrétaire des commandements,

DAMAS-HINARD.

Charles Lecocq eut, comme on le voit, un succès encore plus complet qu'il n'eût osé espérer, et, chose rare, il s'est toujours montré reconnaissant vis-à-vis des deux amis qui le lui avaient procuré.

Depuis, quand je le vois et que je lui parle de la *Fille de Madame Angot :*

— Oui... ce n'est pas mal, me répond-il, puisque ça plaît au public... Mais, tu sais..., entre nous..., j'aime encore mieux mon Noël... et toi aussi ! ajoute-t-il en souriant.

A la suite d'un concert où nous avions été demandés par la Société philharmonique de Limoges, nous reçûmes une invitation pour une soirée à l'Évêché.

Nous venions de chanter plusieurs morceaux. L'Évêque, après nous avoir félicités, nous manifesta le désir d'entendre quelques imitations de comédiens célèbres qu'il avait, dans sa jeunesse, nous dit-il, entendus à Paris.

Nous nous exécutâmes. Ce genre d'intermède amusa et intéressa vivement le prélat.

— Messieurs, nous dit Mgr***, vous me voyez stupéfait de la faculté d'assimilation dont vous êtes doués... A en juger par la variété des personnalités théâtrales, des différents types si fidèlement rendus par vous, je suis convaincu que vous devez pouvoir imiter qui vous voulez...

— Oh! pas toujours, Monseigneur! dit respectueusement Hippolyte.

— Ah! vraiment?... j'aurais cru...

— Oh! non, Monseigneur, continua mon frère. Ainsi, il est une imitation que nous eussions été heureux de faire...

— Laquelle? demanda le prélat.

— L'*Imitation de Jésus-Christ*, Monseigneur.

Nous eûmes l'honneur, dans les premières années de notre carrière, d'être en rapports d'amitié avec la grande et incomparable tragédienne Rachel. Lors du succès que j'obtins avec le *Voyage aérien*, elle nous demanda de chanter aux deux bénéfices qu'elle donna, avant son départ pour l'Amérique, au Théâtre-Italien, pour ses deux sœurs Sarah et Lia Félix.

Rachel, qui admirait le talent de François Delsarte, avait été demander, sans que son professeur Samson le sût, quelques conseils à ce maître, au sujet du rôle d'Hermione.

Comme je sortais de scène, après avoir interprété le morceau de notre ami Nadaud, je trouvai, dans la coulisse, Rachel et Delsarte qui étaient venus écouter la nouvelle œuvre du chansonnier en vogue. Heureux des bienveillantes félicitations que m'adressaient les deux grands artistes, je m'oubliais à causer avec eux, à les remercier, lorsque mon frère me dit :

— Ah ! çà mais tu n'entends donc pas? le public applaudit ! on te rappelle... mais va donc vite, voyons !... Et il me poussait par les épaules.

— Ah ! bah ! laisse-moi tranquille ! Je suis trop content, lui dis-je tout bas, des éloges encourageants de Delsarte, c'est une trop bonne fortune pour moi, et je t'avoue que je bois du lait !...

— Voyons... Une fois, deux fois, trois fois, tu ne veux pas venir ?

— Non ! répliquai-je impatienté.

— C'est bon !

Et il disparaît. Je me retourne vers nos deux illustres amis, lorsque nous entendons un tonnerre d'applaudissements.

Hippolyte était entré en scène à ma place et

recevait, gravement, en s'inclinant à plusieurs reprises, les bravos que les spectateurs étaient convaincus d'adresser à son frérot. Delsarte et moi, nous nous tordions de rire.

Rachel dit à Hippolyte :

— Eh bien ! j'espère que vous en avez eu un de succès !...

Nous connûmes d'une façon originale et charmante à la fois, l'illustre danseuse Taglioni.

C'était avant 1870, dans une soirée intime donnée par Mlle Mosneron de Saint-Preux, la plus fidèle amie de Mme Orfila.

Lorsque nous entrâmes dans le salon, on jouait une charade. Mme Taglioni, jolie encore et d'une distinction exquise, était coiffée d'un bonnet de police en papier, comme Bouffé dans *le Gamin de Paris* et, ainsi qu'un soldat au port d'armes, tenait gravement un balai serré entre son bras gauche et sa poitrine.

La maîtresse de la maison nous prend par la main et nous présente, en nous nommant.

— Il y a longtemps, Madame, que nous

étions fort désireux d'avoir l'honneur de vous être présentés...

Lors, Mme Taglioni nous tend ses deux mains et, sans plus de façon :

— Vous n'êtes que deux bébêtes! Quand on s'appelle les frères Lionnet, et qu'on va voir son ami Beauvallet, 6, rue Clauzel, on sonne à l'étage au-dessous; Mme Taglioni vous dit: Mes enfants, soyez les bienvenus, et elle vous embrasse.

Et c'est ce que fit la charmante femme.

Une boutade originale et inédite de notre ami Nadaud :

L'hymen a ses douceurs : avoir une compagne,
Vivre deux, par l'amour voir ce nombre augmenté,
C'est charmant; mais il a quelque chose du bagne,
C'est ce mot : perpétuité!

C'était en 1861. Un matin, nous déjeunions, mon frère et moi, chez Darcier, qui était notre voisin, rue de Trévise.

Nous devisions amicalement de choses et d'autres, lorsque, dans la conversation, je dis tout à coup à Darcier :

— A propos... Nous avons reçu, ce matin, une lettre de Duprez, nous apprenant qu'il viendra demain, à trois heures, chez nous, avec son fils Léon, pour nous faire entendre un duo qu'il a composé à notre intention...

— Y aurait-il indiscrétion à ce que je fusse là? me demanda Darcier.

— Comment donc!... mais pas le moins du monde, cher ami! Tu désires entendre le duo qu'a fait Duprez?

— D'abord... oui, cela m'intéressera... mais ce n'est pas dans ce but que je vous fais cette demande, mes enfants. C'est parce que je ne connais pas du tout Duprez à la ville, et j'ai vu cet homme si beau, si prodigieux à la scène, que je serais très flatté d'entrer en rapports avec lui...

Le lendemain, en effet, Darcier vient chez nous, quelques instants après l'arrivée du grand chanteur et de son fils.

— Cher maître, dis-je à Duprez, permettez-

moi de vous présenter notre ami Darcier...

Je croyais, tout naturellement, que Duprez avait déjà entendu le chanteur populaire (dont nous nous honorons d'être les plus fervents adeptes), lorsque, à mon grand étonnement, le roi des ténors répondit, en saluant Darcier, et d'un air un peu protecteur; en un mot, comme l'eût fait un maître parlant d'un élève intelligent, — mais, du reste, sur un ton bienveillant et plein d'aménité :

— Ah! oui... j'ai su le succès de monsieur. Je sais *qu'il va très bien...*

Je regardai Darcier. Blême, un éclair dans l'œil, il tortillait silencieusement sa moustache.

— Mon ami, lui dis-je, veux-tu être assez aimable pour chanter à M. Duprez quelques-unes de tes compositions?

— Mon petit, répondit-il, tu ne me l'aurais pas demandé, que j'eusse prié monsieur de m'entendre, car, ajouta-t-il en souriant ironiquement et douloureusement à la fois, je vois que monsieur ne me connaît pas.

— Mais j'en serai charmé, monsieur Darcier! dit Duprez.

Après cet échange de politesses, mon Darcier se met au piano et entonne le *Pain*, ce chant énergique et terrible, cette *Marseillaise de la faim!* dont il avait fait la musique, et dans l'interprétation duquel il était effrayant de puissance dramatique.

Je ne quittais pas Duprez des yeux. La tête de lion du grand artiste se redressait effarée, en admirant la mâle physionomie de Darcier.

Le chanteur-compositeur, sur la demande du maître, lui fit entendre peut-être une douzaine de mélodies de divers caractères. Duprez était ému plus que je ne saurais le dire.

— Eh quoi! monsieur Darcier, s'écria-t-il, est-il possible que je n'aie pas connu, jusqu'à ce jour, un artiste de votre valeur!... Vous me voyez littéralement ébaubi de vos compositions et de votre merveilleuse interprétation. Quelle façon de phraser! quelle ampleur de style! quelle expression!... On dit que moi-même j'eus jadis quelque énergie, quelque tempérament, mais...

— Vous, monsieur Duprez!... s'exclama Darcier, ah! nom de D...! Vous étiez épatant!

surtout dans *Guido et Ginevra!...* Il n'est qu'un homme au monde, m'ayant fait passer les mêmes frissons que vous, en chantant : c'est mon maître!... c'est Delsarte !!!

Et, en disant ces mots, Darcier, tout attendri par ses souvenirs et par son culte pour son maître, avait des larmes plein les yeux.

— Eh bien! je crois que nous aurons été trois ! répondit Duprez.

Et, après avoir embrassé Darcier, il partit enthousiasmé!

Plus tard, je fis un « portrait-étude » de Darcier. J'allai lui lire ce que j'avais écrit sur lui. Notre pauvre ami, alors devenu vieux et malade, en pleura de joie.

Je me faisais une fête de dire ces vers à la représentation de retraite qu'organisèrent pour lui, et avec tant de dévouement, nos amis Faure, Coquelin et Armand Gouzien, lorsque la veille de cette représentation, je lus dans le *Gil Blas* une *Ode à la Chanson* que Théodore de Banville avait écrite en l'honneur du grand

chanteur populaire, et que Coquelin aîné déclama.

Malgré les sollicitations des amis qui étaient dans les coulisses, et qui tous m'engageaient quand même à entrer en scène pour dire mon étude, je dus m'abstenir, — avec chagrin, je l'avoue, — devant les vers éblouissants du poète.

J'eus, du moins, la consolation de recevoir cette lettre tout aimable de Th. de Banville :

Mon cher ami,

Vos vers sont très bien, expriment parfaitement la physionomie de Darcier, la variété et la force de son talent; et, en toute conscience, après les avoir lus plusieurs fois, je ne vois rien à y changer.

Il faut d'autant plus les conserver tels qu'ils sont venus, qu'ils ont le grand mérite d'être, dans leurs moindres détails, vrais et sincères.

Je suis désolé, mon cher ami, d'avoir été, — si involontairement! — un obstacle à votre désir, mais vous savez comment la chose s'est faite.

Tous mes compliments bien vrais pour cette poésie réellement touchante, et croyez-moi bien

Votre dévoué,

THÉODORE DE BANVILLE.

Hélas! je ne devais dire mes vers que sur

la tombe de Darcier. Voici les quelques mots dont je les fis précéder :

Messieurs,

Si, pour la première fois de ma vie, je prends la parole sur une tombe, c'est que je considère pour moi comme un devoir d'apporter ici, à la mémoire de Darcier, mon humble tribut d'affection et de reconnaissance.

Nous eûmes, mon frère et moi, l'honneur d'être ses élèves, et aussi ses amis les plus intimes. Nul, plus que nous, n'admira le talent, le tempérament merveilleux du grand chanteur populaire que nous pleurons aujourd'hui, et dont le souvenir restera vivace et impérissable dans la mémoire de tous ceux dont le cœur a tant de fois battu aux accents émouvants de cette grande âme d'artiste!

Et si ma voix s'élève aujourd'hui, c'est pour vous dire une étude que j'ai faite du maître. Cette étude est, sinon éloquente, du moins sincère et vraie. Pour l'écrire, je n'ai eu qu'à faire passer mon cœur dans mon cerveau. Ce sera mon dernier adieu à notre ami, la modeste fleur que je jetterai sur sa tombe.

DARCIER

Un visage bronzé, d'un mâle caractère;
Le sourcil relevé, la bouche fine et fière;
Un torse vigoureux et des muscles d'acier :
Tel est physiquement le portrait de Darcier.
Son front large, inspiré, son œil noir plein de flamme,
Révèlent un penseur, une noble et grande âme!

Compositeur profond au fier tempérament,
Ce qu'il crée est toujours exquis de sentiment.
Comme il traduit l'amour, la joie et la souffrance!
Avec quel souffle ardent il a chanté la France!...
Dans cet hymne terrible intitulé : *Le Pain*,
Il était effrayant quand il disait : « J'ai faim! »
Qui peindra comme lui l'ivresse et sa folie?
Nul n'a plus de finesse ou de mélancolie.
Madeleine, Chauvin, Les Gabiers, Le Fileur,
Mai, La Vieille Chanson et *La Première Fleur;*
Le Fou de la Bruyère et *La Sainte Boheme,*
Les Cloches, Jean-Raisin, Le printemps veut qu'on aime,
L'ami Soleil, La Mer et *Le Beau Nicolas,*
Tableaux sombres ou gais dont on n'est jamais las,
Ces morceaux si divers, et tous remplis de charmes,
Nous montrent de ce cœur le sourire ou les larmes!
Par son style puissant il rappelle Schubert;
Il nota plus d'un chant qu'eût signé Meyerbeer.
Gounod, qu'émerveillait sa tendresse infinie,
Un jour s'est écrié : « Darcier a du génie! »
Ce grand comédien trouble les connaisseurs;
Sa voix a par moments d'ineffables douceurs!
Ses inspirations souvent sont admirables.
Nul ne trouva jamais d'accents plus formidables,
Plus de mâle énergie et de noble fierté
Pour chanter ton amour, ô sainte Liberté!
Delsarte, ce Titan, le proclamait un maître;
Il fut de la Chanson le Frédérick-Lemaître!

Il me souvient d'une anecdote que nous racontait un jour, dans un dîner d'artistes, Levassor, du théâtre du Palais-Royal. Mais il eût fallu, comme moi, voir la physionomie, entendre l'accent, les inflexions de voix du spirituel comique, qui imitait en perfection certains types anglais, pour se rendre compte de la drôlerie de ce récit :

« Un jeune Anglais, sir Arthur W***, débarque un jour à Paris.

« Froid, grave, méthodique et compassé, comme maint fils d'Albion, notre gentleman, après avoir visité la capitale, est pris d'un spleen à se décrocher la mâchoire. Il rencontre un jeune négociant français, bon garçon, au caractère franc et ouvert, avec lequel il s'était lié à Londres.

« — Vous, ici, cher ami!... s'écrie joyeusement notre compatriote... Mais devant l'air morose répandu sur la physionomie de l'Anglais, il ajoute : — Qu'avez-vous donc?

« — Aoh! je m'ennouyais beaucoup, my dear! Je vôlai retourner moâ en Angleterre...

« — Mais non, mais non! reprend le bon

vivant. Voyons, saperlipopette! il faut secouer ça!... Je ne vous quitte pas; vous allez venir dîner avec moi. Je vous emmène dans un endroit où il y a des petites femmes charmantes... vous verrez; allons! Et, le prenant par le bras, il l'entraîne bon gré, mal gré. Tous deux se dirigent vers le quartier Bréda.

« Le lendemain, l'Anglais va faire visite à un autre ami à lui, le jeune duc de S***. Notre insulaire paraît aussi joyeux qu'il avait l'air triste, la veille. Après un serrement de mains :

« — Vous semblez bien gai, mon cher Arthur, dit le gentilhomme français; vous vous plaisez à Paris, n'est-ce pas?

« — Aoh! yes! répond l'Anglais, découvrant ses longues dents en un sourire épanoui; je souis dans le très grande satisfaction... Figuiourez-vous, my dear, qu'hier soir, un de mes amis m'a emmené avec lui, rue des Martyrs, dans oune... Comment appelez-vous cela?... un endroit où chacun paye tant par sa tête?...

« — Une table d'hôte?

« — Yes, tèble d'hôte... Il y avait là une daouzaine de petites dèmes châmantes. Je me suis biaucoup amiousé, indeed!... Après le dîner, on a enlevé le nappe, et on a apporté des câartons, et puis des petits môôrceaux de verre... avec des pétites boules en bois. Une personne nommait des niouméros... Comment vous appelez ce jeu?

« — Un loto?

« — Yes! un loto. A chaque numéro, ces petites dèmes faisaient des plaisanteries... 22! les deux cocottes! 69! baöu-ci, baöu-là! C'était très drôôle?.. Oune seule chose que je n'ai pas très bien comprise... c'est que, à la fin de la pâartie, une de ces petites dèmes disait tout haut le titre de ma gracieuse souveraine: Kouine! Je me levais chaque fois, et je salouais très respectueusement; mais aussitôt, et dès qu'elles entendaient: kouine! les autres pétites dèmes disaient toutes ensemble, en frappant du poing sur le tèble :

« Oh! m... alors!... »

Nous visitions, un jour, l'hôpital de Saint-Jean-de-Luz.

Nous fûmes témoins d'un spectacle qui n'offrait rien de bien poétique, mais qui nous émut et nous toucha profondément.

Un pauvre vieux marin, presque entièrement paralysé, assis sur un des bancs du jardin de l'hospice, se réchauffait aux rayons du soleil. Le visage tanné et sillonné de rides, il était là, le chef branlant, l'air hébété, et tenant entre les gencives de sa bouche édentée, des deux côtés de laquelle coulait un jet de salive noirâtre, une pipe, veuve de tabac, qu'il aspirait machinalement.

La bonne sœur, qui nous faisait visiter l'établissement, s'approcha de lui et, d'un ton maternel, en souriant :

— Eh bien! père Baptista! nous voudrions bien fumer une petite pipette, n'est-ce pas?

Lors, simplement, elle prit, dans la poche du vieux marin, sa blague, lui retira sa pipe de la bouche, la bourra, l'alluma, et la remit entre les lèvres du pauvre infirme, dont la

physionomie s'anima d'un sentiment de bien-être et de béatitude.

C'était là, — qu'en dites-vous? — une rude pénitence que s'imposait la sainte fille, et qui, certes, dut compter aux yeux du Seigneur!

Notre ami Charles Jacque me racontait ainsi la façon dont Courbet fit la connaissance de Dumas père.

« Le peintre d'Ornans se présente un jour chez le grand écrivain, avec lequel il ne s'était jamais rencontré, et qu'il voulait remercier au sujet d'une étude fort louangeuse que le maître avait écrite sur lui. Il arrive rue d'Amsterdam et dit au domestique :

« — M. Dumas est-il chez lui?

« — Oui, Monsieur; mais M. Dumas est en train de prendre un bain.

« — Veuillez lui faire passer ma carte.

« Le domestique revient, et, s'adressant au visiteur :

« — Monsieur vous attend, Monsieur.

« Courbet entre dans la chambre à coucher de Dumas, qu'il trouve, en effet, dans un bain.

« Dès qu'il paraît, Dumas, avec sa bonne figure sympathique et réjouie, lui dit en souriant et sans plus de façons :

« — Bonjour, mon garçon ! Fais comme moi : déshabille-toi et viens là ; nous causerons tout à notre aise. »

Un mot navrant que j'ai entendu de la bouche d'un enfant.

L'an dernier, j'étais allé voir un de mes amis, qui avait épousé une veuve, ayant eu, de son premier lit, un adorable petit garçon.

Cet enfant, âgé de sept ans, d'une nature douce et aimante, était fort intelligent et avait dans le regard une expression de tristesse résignée, qui le rendait doublement sympathique.

La femme de mon ami était devenue, en secondes noces, mère d'une petite fille qui, lors de ma visite, avait environ cinq ans. Cette

enfant était l'unique amour de sa mère, qui avait rejeté sur elle toute son affection, au détriment du pauvre petit garçon, qu'elle rudoyait sans cesse, et dont elle ne parlait jamais qu'en disant de lui avec dédain : — Ah! oui... l'autre!

Comme j'étais en train de causer avec la mère, nous entendîmes, venant de la chambre voisine du salon où nous étions, un léger bruit de petits pas se dirigeant vers nous. La femme de mon ami s'écria d'une voix tendre :

— C'est toi, ma fille?

Lors, nous vîmes apparaître le petit garçon, et le pauvret, tout timide et tremblant, de répondre d'une voix craintive :

— Non, maman,... c'est l'autre.

Dans un dîner où nous avions réuni François Delsarte, Armand Gouzien, Victor Massé, Charles Delioux, Adolphe Nibelle et, avec eux, Théodore de Banville et le compositeur X***, une discussion s'engagea entre le poète et le

[illegible] de

[illegible] qui

[illegible] à

[illegible] ver

[illegible] que

[illegible] les

[illegible] ous

[illegible] ous

[illegible] a

[illegible], à

[illegible] mes-

[illegible] dus

[illegible] ar-

[illegible] mes

[illegible]

[illegible] go,

[illegible] ser-

[illegible]

[illegible] eux!

Un de nos amis, notaire à Ervy, nous racontait un mot naïf et plaisant d'un bon campagnard.

Il voit un matin entrer chez lui le paysan en question qui venait pour affaires. Lors, notre tabellion :

— Mais je vous avais dit que, pour rédiger cet acte, j'avais besoin de la signature de votre femme comme de la vôtre ; et vous venez seul...

Et le paysan de répondre, en tournant gauchement son chapeau entre ses mains :

— Ah ! fait'excuse, monsieu le notare... Mais ma femme sont dans l'impossibilité. Figurez-vous qu'hier, alle étiont montée sur nout'pommier, et, en tombant, all' s'a fait du mal à son p'tit divertissoir.

UN ADMIRABLE SONNET

GRAVÉ SUR LA PORTE DU CIMETIÈRE DE LA TRINITÉ A CHERBOURG, ET ATTRIBUÉ AU COMTE DE MODÈNE.

Lorsque Jésus souffrait pour tout le genre humain,
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,
Parut tout interdite, et retira sa main,
N'osant pas sur son maître exercer son office.

Mais Jésus, en baissant la tête sur son sein,
Fit signe à la terrible et sourde Exécutrice
Que, sans avoir égard aux droits du Souverain,
Elle achevât sans peur le sanglant sacrifice.

L'Implacable obéit, et ce coup sans pareil
Fit frémir la nature et pâlir le soleil,
Comme si de sa fin le monde eût été proche.

Tout s'émut : tout trembla sur la terre et dans l'air;
Et le pécheur fut seul qui prit un cœur de roche,
Quand les rochers semblaient en avoir un de chair!

Le directeur d'une de nos principales scènes de genre était, au su de tout le personnel de son théâtre, fort épris d'une de ses jeunes et jolies pensionnaires, à laquelle il faisait une cour assidue.

Un matin que l'on répétait sous les yeux du directeur, la jeune actrice en question grignotait des pastilles qu'elle puisait dans une mignonne boîte en or ciselé.

Notre Céladon s'approche de l'objet de sa flamme et lui dit en coquetant :

— Eh quoi? gourmande! vous ne m'en offrez pas?

— Prenez,... dit gracieusement la jeune première, en présentant la boîte ouverte à son directeur.

— Oh! pas comme cela,... fait celui-ci avec un regard langoureux : prenez-la vous-même et me l'offrez...

L'actrice puise dans la boîte, en tire une pastille qu'elle tend au directeur, qui, roulant des yeux pleins de tendres effluves, entr'ouvre ses lèvres.

La jeune artiste s'approche en riant, et deux de ses doigts nacrés introduisent dans la bouche du vieux galantin charmé le bonbon convoité.

Un des pensionnaires dudit théâtre, qui ne manquait pas d'esprit; et qui avait aperçu le manège amoureux de son directeur, dit finement à un de ses camarades :

— C'est « la prise de la pastille ».

On a essayé et fait bien des pastiches du style de Victor Hugo. Je n'en sache pas de plus fin et de plus amusant que celui-ci d'un écrivain

anonyme, qui, admirant le grand poète, le connaissait sans doute à fond. Nous l'offrons comme échantillon, sinon primeur.

LETTRE DE VICTOR HUGO A M. STANLEY

Merci, Monsieur, j'ai vu, je me souviens, et j'admire.

Je vous tends la main à travers un océan et deux mondes.

Nous sommes deux ouvriers de la même œuvre. Je retrouve, et vous trouvez. Même tâche, même gloire.

Que faisait cette femme? Les siècles passaient, géants silencieux. Les empires s'écroulaient, grains de sable que le vent disperse.

Les tyrans succédaient aux tyrans, lèpre que l'humanité est lente à guérir. Elle attendait. Qui? Vous. Pourquoi? Pour être révélée à moi, par vous. C'est simple et grand.

Je la connais. Elle s'appelle l'humanité, chose fugitive, et la beauté, chose éternelle. Beauté, bonté!

Voyez. Elle rit. Son œil rit. Ses lèvres rient. J'ai écrit l'*Homme qui rit*. Vous avez trouvé la femme qui rit. Nos âmes sont deux reflets du même rayon.

Continuez! ma pensée sera avec vous, comme elle est avec Garibaldi, comme elle est avec Castelar, comme elle est avec tout ce qui est pur, noble et vaillant.

Vous êtes jeune. Je suis vieux. Vous montez. Je descends. Vous regardez dans la lumière. Je regarde dans l'ombre. Que voyons-nous tous deux? Rien.

Qu'importe! Regardez cette femme. Elle pose une question. Laquelle? Vous n'en savez rien. Moi non plus.

Vous l'avez trouvée, mais vous ignorez qui elle est. Nul ne dira son nom. Nul ne connaîtra sa vie. Pourquoi? Parce que le poète ne l'a pas chantée.

Le poète l'eût faite immortelle! Mais elle vient trop tard. Je suis vieux.

Adieu, monsieur. Retournez à votre Afrique qui est un monde. Je retourne à ma pensée qui est un Océan.

VICTOR HUGO.

Janvier-Février.

Mlle X..., de la Comédie-Française, était douée des plus jolis petits pieds du monde, mais, en revanche, elle était affligée de la plus noire et de la plus triste dentition qu'on puisse imaginer.

Un certain soir d'hiver, se chauffant à la cheminée du foyer, elle vit entrer sa camarade Mlle Z..., qui, au su de tout le monde, était ornée de pieds d'une dimension exagérée, et avec laquelle elle était à couteaux tirés.

Aussitôt, et de manière à être vue des personnes qui se trouvaient là, elle retrousse

coquettement et perfidement sa robe, en montrant ses pieds mignons à Mlle Z...

Celle-ci, qui était spirituelle autant que jolie, et prompte à la riposte, se contente de lui adresser malicieusement son plus gracieux sourire en découvrant les perles éblouissantes de sa bouche rose.

INVITATION

A Mme MANOËL DE GRANFORT

Voici le mois charmant où fleurissent les roses;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
Mon cœur pour vous, Madame, est plein de douces choses;
Et si, prenant mon bras, vous vous y promeniez,
Il ferait beau, ce soir, sous les grands marronniers!

Les déesses du parc ainsi que vous sont blanches;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
L'étoile du berger brille à travers les branches;
La brise est tiède et douce en ces jours printaniers;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers!

La lune a la pâleur bleuâtre des agates;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
J'aime les fins contours de vos mains délicates;
Si dans mes doigts tremblants vous les abandonniez,
Il ferait beau, ce soir, sous les grands marronniers!

Lorsque nous parcourrons leurs vertes colonnades,
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
La nuit est favorable aux longues promenades,
Et nous évoquerons l'amour que vous niez...
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers!

ANATOLE LIONNET.

Une vraie trouvaille amusante que nous avons faite :

RAPPORT

DE MONSIEUR LE MAIRE D'HARPONVILLE A MONSIEUR LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU CALVADOS [1].

Monsieur le préfet,

Un voile de pudeur nous interdisait, avec les mœurs trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont les détails oppriment l'âme bien née d'un honnête homme appelant le bras de la justice, d'accord avec les lois. Mais, monsieur le préfet, le crime est par trop manifeste, et ses liaisons avec les passions les plus déréglées me forcent de recourir à votre munificence.

Le nommé Durand, de ma commune, homme assez nul, du moins sous le rapport des qualités intellec-

1. Authentique.

tuelles et distinguées de l'âme; mais fourbe dans le fond, audacieux en paroles, et reconnu pour ses gestes continus envers le sexe timide; le vingt-cinq du mois dernier, entraîné par les passions les plus effrénées, a tenté à la virginité d'une jeune fille qui rejeta bien loin ses manifestations.

Il choisit le moment où la victime gardait son troupeau (car elle était bergère) et se tapit sous une charrette placée au travers d'un chemin tortueux, mais émaillé de fleurs et autres plantes odoriférantes qui, à mon avis, dûrent contribuer à activer le délire de ses sensations.

Placé sur le derrière de la charrette, il s'élance de son antre comme d'une tanière à bête fauve et, sautant sur sa proie, il lui dit :

« Ah! mignonne! mignonne! tu ne sais pas ce qu'il en est de l'amour!... Je m'en vas te le montrer! Je m'en vas te le montrer! »

A ces mots, il lui commit des voies interpellées devant les tribunaux par la qualité de viol.

De simples paysans, qui passaient avec leurs faux, pour faucher leurs prés, avaient pu de loin observer le crime. Puis, étant accourus et ayant arrêté ce sauvage, il leur répondit « qu'il était venu au secours d'une jeune fille qu'on assassinait... ». Mais les témoins clairvoyants de l'individu n'eurent pas de peine à distinguer le verbifuge du coupable.

Quant à la victime, la figure de l'innocence était peinte sur ses traits dont le nez, le mouchoir et le visage sens dessus dessous, attestaient des manifestations insipides.

Le lendemain, assisté de notre adjoint, nous avons visité les dégâts, invisibles à l'œil nu, mais que nous avons constatés, revêtu de notre caractère légal. La commune et la victime par ma bouche espèrent que la Justice saura dompter l'action venimeuse du ravisseur qui, comme je l'ai expliqué au présent rapport, se nomme Durand.

Tel est, monsieur le préfet, mon rapport préliminaire basé sur mon exactitude.

Vous recevrez les détails par le plus prochain courrier, et, en attendant, j'ai l'honneur d'être, monsieur le préfet, de votre munificence,

FROMENT,
maire d'Harponville.

Ce fut par Mme Anna de Lagrange, la célèbre cantatrice, que nous eûmes l'honneur d'être présentés à Sa Majesté Isabelle II, en son palais de Castille. Nous n'avions jamais chanté devant la reine d'Espagne, et Sa Majesté avait manifesté le désir de nous entendre. Nous eûmes le bonheur de voir notre genre apprécié de la façon la plus flatteuse par la souveraine. Sa Majesté Isabelle, dilettante passionnée, et fort bonne musicienne elle-même, dans une longue causerie avec nous, nous parla avec

enthousiasme de Gounod, pour lequel elle professe un vrai culte admiratif. Son opéra de prédilection est *Faust*.

Comme la Reine venait de nous apprendre qu'elle jouait de la harpe, dont elle avait pris des leçons avec notre ami Félix Godefroid, Sa Majesté me dit :

— Il est une mélodie que j'aime beaucoup. Elle m'a été chantée à Madrid, par le baron Daniel de Ezpeleta. Peut-être la connaissez-vous...

— Quel en est le titre, Madame? demandai-je à Sa Majesté.

— *A une volage,* me répondit la Reine.

— Je suis très heureux et très flatté, Madame, de l'appréciation de Votre Majesté. La mélodie est de votre humble serviteur.

Et, accompagné par notre ami Francis Thomé, le pianiste favori de la Reine, je chantai à Sa Majesté Isabelle la mélodie demandée, que j'avais composée sur les vers charmants que voici, vers restés inédits, et que le poète Albert Glatigny avait faits pour moi.

A UNE VOLAGE

A THÉODORE DE BANVILLE

Allez-vous-en, la plus chérie
De ces folles dont on s'éprend
Un matin, par étourderie,
Et que l'on voit fuir en pleurant!

Fille au beau front, Ève enfantine,
Blanche et si blonde, je vous perds!
J'ignore à qui l'amour destine
Les regards de vos grands yeux pers,

Mais je sais bien que je vous aime
Comme on ne saura vous aimer,
Et me sens devenir tout blême
Dès que je vous entends nommer!

N'êtes-vous pas de la famille
De ces gais oiseaux vagabonds
Qui vont de charmille en charmille,
Et pour qui tous les nids sont bons?

Quand vous vous êtes reposée
Dans le mien, peut-être ai-je cru
Vous y tenir apprivoisée...
Encore un rêve disparu!

Vous avez, — je l'entends encore, —
Ainsi qu'un printemps amoureux,
Jeté votre chanson sonore
A tous les échos bienheureux!

Et pendant quatre ou cinq nuitées
Que dans la rue il faisait froid,
Nos têtes se sont abritées,
Confiantes, sous un seul toit.

Sans craindre que je vous oublie,
Allez, et si plus tard, un soir,
Vous sentez la mélancolie
Vous gagner, revenez me voir.

Sous mes baisers, toujours les mêmes,
Ardents à chercher votre front,
Chère coureuse de bohèmes,
Les baisers d'hier renaîtront!

Cette anecdote hollandaise nous fut racontée par d'Hervilly.

Donc, un soldat hollandais, partant pour Sumatra, soupirait à sa calme fiancée :

— Oh! Keetjeon! me seras-tu fidèle?

— Oui! van Coppernoock! Tu me retrou-

veras dans trois ans, avec de la fleur d'oranger.

— Bien, Keetjeon! mais si je reste absent cinq ans?

— Alors, van Coppernoock, tu trouveras des oranges.

— Bien, Keetjeon! mais si je reste dix ans?

— Alors, van Coppernoock, je ne pourrai plus t'offrir que du curaçao.

Il y avait, sous le règne du roi Louis-Philippe, et situé à côté du restaurant Bignon, sur le boulevard des Italiens, un élégant magasin dont la devanture offrait aux regards des passants les plus superbes fruits, les plus merveilleuses primeurs. Son propriétaire se nommait Couturier. Il était le fournisseur attitré de la Cour.

Lorsque vint la Révolution, et que la famille royale se réfugia au palais de Twickenham, Couturier, par un sentiment de reconnais-

sance, eut, chaque année, la délicate attention de faire le voyage de France en Angleterre, afin d'apporter lui-même, à ses augustes clients exilés, un panier des plus splendides fruits qu'il avait pu se procurer. Le fournisseur était chaque fois reçu avec bienveillance, l'offre acceptée avec force remerciements, et le digne homme repartait heureux et content.

Après la mort du Roi, une certaine année, Couturier, malade, ne pouvait faire, à l'époque habituelle, ce qu'il appelait son « pèlerinage ».

Il mande près de lui son fils et lui dit :

— Tu vas, à ma place, te rendre en Angleterre. Arrivé à Londres, tu adresseras une lettre respectueuse à la reine Marie-Amélie pour lui demander une audience et, tout comme moi jusqu'à présent, tu devras recevoir une lettre du secrétaire du Palais, qui te répondra, au nom de la Reine, et te fixera le jour où tu auras l'honneur d'être admis devant Sa Majesté. Lors tu expliqueras à la Reine le motif pour lequel tu me remplaces, et tu prieras Sa

Majesté de vouloir bien, comme d'habitude, me faire l'honneur d'accepter, avec mon humble souvenir de gratitude, l'hommage de mon profond respect.

Le jeune homme part, emportant soigneusement avec lui les plus admirables fruits qu'on pût rêver. Il agit ainsi que le lui avait recommandé son père : il écrit, et, le lendemain, il reçoit une lettre du secrétaire du Palais, lui apprenant qu'il sera reçu par la Reine.

Au jour dit, le fils Couturier arrive à Twickenham, présente sa lettre d'audience, et est introduit dans un salon où, le cœur tout ému, il attend la venue de la Reine. Le jeune homme, presque un enfant encore, n'avait jamais vu la reine Marie-Amélie, et, à l'idée de se trouver devant une majesté, il était anxieux et tremblant, se figurant, dans sa jeune imagination, la Reine imposante et vêtue de soie et d'or. Un peu plus, il se la persuadait, lui apparaissant avec le diadème sur la tête.

Il était donc là, son petit panier sur les genoux, et livré à ses troublantes réflexions,

lorsqu'au bout d'un moment, il voit une draperie se soulever, et il se trouve en présence d'une vieille dame, à l'air doux et bienveillant, vêtue de noir, avec une pèlerine sur sa robe et ayant sur la tête un bonnet blanc de dentelles fort simple.

La dame, l'air triste, le visage pâle sous ses cheveux tout blancs, s'avance à pas lents, les bras étendus en avant, et, fixant dans le vague des yeux presque éteints :

— Monsieur Couturier... je crois?

— Oui, Madame, dit le jeune homme.

Un silence se fait.

— J'attends la Reine... reprend-il timidement.

Alors la dame, d'une voix dont rien ne saurait peindre l'accent doux et triste à la fois, dit simplement :

— C'est moi qui suis la Reine, Monsieur.

Le jeune homme, remué jusqu'au fond de l'âme, éclate en sanglots et, tombant à genoux, ne peut que balbutier :

— Madame... excusez-moi... voici ce que

papa vous supplie de vouloir bien accepter...

Et la Reine de joindre ses pleurs à ceux du jeune homme, en le relevant et en prenant ses mains dans les siennes.

Je ne sache rien de plus émouvant, dans sa simplicité, que cette anecdote qui m'a été racontée par le fils Couturier lui-même.

Il y aurait là matière à tenter une plume moins inhabile que la mienne.

Pauvre Reine! Que de noblesse et de résignation!

Une scène typique, que Villemessant se plaisait à raconter, et qu'il avait prise sur nature au petit théâtre Lazari, situé jadis à l'ancien boulevard du Temple.

L'auditoire s'y composait généralement d'ouvriers, de bonnes du quartier, de soldats; en un mot, de gens du peuple.

Parfois des dialogues s'établissaient entre le public et les acteurs, qui étaient interpellés par quelque habitué de l'endroit. Une douce

familiarité, un sans-gêne bon enfant admis entre eux, donnaient lieu alors à des scènes assez amusantes et originales dans leur trivialité.

Un certain soir, on y jouait je ne sais plus quel drame en un acte dont l'action se passait à Venise. Seigneurs et patriciens étaient en scène. Et quels seigneurs! quels costumes! Mais cela n'empêchait pas l'auditoire captivé d'être haletant et tout oreilles.

A un moment donné, l'un des acteurs, chargé du rôle d'un noble personnage, avait à dire cette phrase :

— Sur mon âme, Messeigneurs! pour me venger de cet homme, rien ne me coûtera; j'emploierai, s'il le faut, le poison ou le poignard!

Le pauvre diable se trompe, et, sans s'en apercevoir, dit le plus sérieusement du monde :

—... J'emploierai, s'il le faut, le poignon ou le poisard!!

Un titi, placé au paradis, s'écrie avec cet accent caractéristique du gamin de Paris :

— Oh! la la! elle est rien forte, celle-là!... le poignon ou le poisard!!...

Puis, mettant ses deux mains, en guise d'entonnoir, de chaque côté de sa bouche, et regardant l'acteur, il ajoute à haute voix :

— Va donc, eh! muffe!...

L'acteur, confus et vexé, lève les yeux vers le titi et lui réplique :

— Eh bien, quoi? est-ce que la langue peut pas vous fourcher?... Attends, toi!... à la sortie, j'vas rien te secouer le panier à crottin!...

Lors, se drapant fièrement dans son manteau, il reprend son rôle et sort en disant :

— Et maintenant, Messeigneurs, au palais du Doge!

A l'époque où notre ami Roger, le célèbre ténor, recevait dans son bel hôtel de la rue Turgot, il donna un grand bal costumé où les hommes n'étaient admis qu'en *malins* et les dames en poissardes.

Grassot, invité par Roger, avait demandé à l'amphitryon l'autorisation de venir dans son costume de *Maman Sabouleux,* pièce par la-

quelle il finissait alors le spectacle au théâtre du Palais-Royal.

Vers une heure du matin, le spirituel comique fit dans les salons une entrée à sensation, et chacun d'accourir pour entendre une des saillies originales auxquelles il avait habitué ses auditeurs.

Nous causions avec Roger et Duprez, lorsque Grassot, apercevant le maître du logis, se dirigea vers notre groupe et, après nous avoir à tous serré la main, se mit à deviser joyeusement avec nous.

Au même instant, passait un domestique portant un plateau chargé de sirops divers. La chaleur était étouffante.

—Prends-tu un rafraîchissement? dit Roger à Grassot, en lui offrant un verre d'orangeade.

— Hum... fait Grassot en prenant le verre. C'est ben fade!

— Oh! il y a, au premier, un comptoir, tenu par Mme Roger, où tu trouveras du cognac, du rhum...

— Ah! à la bonne heure!... s'écria Grassot,

qui, on le sait, avait un penchant assez accentué pour les liqueurs fortes...

Puis, se tournant vers Duprez, dont la physionomie rayonnait de gaieté sous son chapeau orné de rubans multicolores :

— Te v'là, toi, l'épanoui? et, choquant son verre contre le sien : Petite musique chantée sans goût, lui dit-il avec un malicieux clignement d'yeux; du Paul Henrion, ou de l'Étienne Arnaud, tout au plus... Enfin! nous nous rattraperons là-haut tout à l'heure avec du Glück et du Mozart... A la tienne, Arnold!...

Une jolie et touchante épitaphe, que j'ai recueillie et transcrite dans l'église de Poissy, sur la tombe de *Dame Yolande* : marbre noir, lettres d'or (près Saint-Germain; chemin de fer de Rouen).

Celle qu'avait hymen à mon sort attachée,
Et qui fût icy-bas ce que j'aimai le mieulx,
Allant changer la terre en de plus dignes lieux,
Au marbre que tu voys sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que l'hyver a séchée,
Ainsi fust abattu ce chef-d'œuvre des cieulx;
Et depuys le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

La rigueur de la mort s'y voulut assouvir;
Ny prières ny pleurs ne m'y purent servir,
Et mon affliction n'en pût avoir dispance.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Plôre son infortune, et, pour ta récompance,
Jamais autre douleur ne te fasse plôrer!

Il existait jadis un « type de la rue » bien curieux à observer. Je me souviens l'avoir vu, dans ma jeunesse, et je me le rappelle comme si c'était d'hier.

Cet homme, très populaire dans notre quartier, s'appelait François Matt, et s'intitulait « auteur et chanteur ».

Il ne se donnait pas, vers cette époque, un drame ayant quelque succès, sans que notre poète-musicien ne composât quelque élégie sur la pièce en vogue.

Ainsi, lorsque fut joué, au Théâtre de la

Gaîté, la *Mendiante,* drame rempli de sombres péripéties, qui fit fureur, et dont le principal rôle était tenu par Mme Lacressonnière, première du nom (Mlle Périer), qui s'y montra fort touchante, le chantre du peuple en question, François Matt, s'empressa de rimer une complainte sur ce drame.

Voyez-vous cette foule devant la pointe Saint-Eustache, à côté des Grandes Halles? Composée de badauds, de maraîchers, de pioupious et de bonnes du quartier, elle fait cercle autour d'un homme chantant d'une voix gutturale et s'accompagnant sur la guitare.

C'est notre héros, qui, prenant un air inspiré, tient, captivé et haletant, son naïf auditoire. Il donnait,comme le font maints directeurs de province,un titre fantaisiste et saisissant à chacun des actes de la pièce mise en couplets par lui.

Pour la *Mendiante,* par exemple, il avait intitulé le premier couplet : *la Faute!* le second, *la Rencontre!* le troisième, *la Mauvaise Mère!* le quatrième, *le Châtiment!* et ainsi de suite.

J'ai eu en mains la chanson imprimée, et je

la retrouverais dans les recueils populaires, mais point n'ai besoin de faire de recherches pour me souvenir de deux des strophes incomparables de ce poète de carrefour; strophes qui me sont restées gravées dans la mémoire, et que je cite textuellement, sans y changer un seul mot.

Au couplet intitulé : *la Rencontre,* François Matt fait dire à l'amant, par le mari outragé, ces nobles et fières paroles :

Près de Leipsick un bois borde la route,
Je serai là : propice est son terroir!
Eh bien! tremblez! car vous savez sans doute
Que l'un de nous ne doit plus se revoir!...

Cela ne s'invente point, n'est-ce pas?... Il fallait voir sur la physionomie des auditeurs, ayant tous le nez et la bouche en l'air, l'intérêt palpitant pris par chacun d'eux aux malheurs de l'infortuné mari; mais lorsque arrivait le couplet mentionnant les mauvais traitements infligés par l'odieuse marâtre à son enfant,

D'un fer brûlant lui marquait la figure
Et lui faisait manger ses excréments;
Brûlait ses plaies, horreur de la nature,
Mais Dieu est juste et punit les méchants!...

Gaîté, la *Mendiante,* drame rempli de sombres péripéties, qui fit fureur, et dont le principal rôle était tenu par Mme Lacressonnière, première du nom (Mlle Périer), qui s'y montra fort touchante, le chantre du peuple en question, François Matt, s'empressa de rimer une complainte sur ce drame.

Voyez-vous cette foule devant la pointe Saint-Eustache, à côté des Grandes Halles? Composée de badauds, de maraîchers, de pioupious et de bonnes du quartier, elle fait cercle autour d'un homme chantant d'une voix gutturale et s'accompagnant sur la guitare.

C'est notre héros, qui, prenant un air inspiré, tient, captivé et haletant, son naïf auditoire. Il donnait, comme le font maints directeurs de province, un titre fantaisiste et saisissant à chacun des actes de la pièce mise en couplets par lui.

Pour la *Mendiante,* par exemple, il avait intitulé le premier couplet : *la Faute!* le second, *la Rencontre!* le troisième, *la Mauvaise Mère!* le quatrième, *le Châtiment!* et ainsi de suite.

J'ai eu en mains la chanson imprimée, et je

la retrouverais dans les recueils populaires, mais point n'ai besoin de faire de recherches pour me souvenir de deux des strophes incomparables de ce poète de carrefour; strophes qui me sont restées gravées dans la mémoire, et que je cite textuellement, sans y changer un seul mot.

Au couplet intitulé : *la Rencontre,* François Matt fait dire à l'amant, par le mari outragé, ces nobles et fières paroles :

Près de Leipsick un bois borde la route,
Je serai là : propice est son terroir!
Eh bien! tremblez! car vous savez sans doute
Que l'un de nous ne doit plus se revoir!...

Cela ne s'invente point, n'est-ce pas?... Il fallait voir sur la physionomie des auditeurs, ayant tous le nez et la bouche en l'air, l'intérêt palpitant pris par chacun d'eux aux malheurs de l'infortuné mari; mais lorsque arrivait le couplet mentionnant les mauvais traitements infligés par l'odieuse marâtre à son enfant,

D'un fer brûlant lui marquait la figure
Et lui faisait manger ses excréments;
Brûlait ses plaies, horreur de la nature,
Mais Dieu est juste et punit les méchants!...

non! rien ne saurait peindre l'émotion de l'assistance! un frisson d'horreur secouait cette foule de braves gens, et des torrents de larmes coulaient de tous les yeux.

Rossini passait sur le boulevard des Italiens.

Un jeune homme, se croisant avec l'illustre maëstro, ôte son chapeau.

Rossini s'arrête et lui dit très poliment :

— Vous me faites, Monsieur, l'honneur de me saluer, mais c'est la première fois, je crois, que je vous vois, si je ne me trompe...

— En effet, Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais moi, je vous reconnais, Monsieur, dit respectueusement le jeune homme tout ému, ce n'est point un salut que je me permets de vous adresser... Je me découvre!

Alexandre Dumas père, qui gagnait et remuait des sommes énormes, et dont la bourse, comme le cœur, était toujours large ouverte à

ses amis, avait cependant, qui le croirait? des moments de gêne.

Un certain jour que le tiroir de ce grand insouciant, de ce grand généreux, se trouvait vide, il écrit le billet suivant à Dauzats, le peintre, un intime ami à lui :

Mon cher ami,

J'ai demain un billet de mille francs à payer. Il me manque cinq louis.

Envoie-les-moi ce soir.

Merci et à toi,

ALEXANDRE DUMAS.

Dauzats, qui, de son côté, se trouvait pour l'instant à court d'argent, répond à Dumas :

Mon très cher,

Envoie-moi tes neuf cents francs.

Je paierai ton billet.

A toi affectueusement,

DAUZATS.

Chaque fois que je vois représenter la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, je ne puis m'empêcher de songer à un de nos bons amis,

Philoxène Boyer, mort jeune encore, et qui était un vrai poète, doublé d'un profond érudit.

Dans le drame célèbre du maître, on voit passer sur la scène, au premier acte, un homme à cheveux blancs, de qui un jeune seigneur, Ascanio, dit à ses compagnons :

— Pauvre Montefeltro !

Don Apostolo : — Quel âge a-t-il ?

Maffio Orsini : — Mon âge. Vingt-neuf ans.

L'aspect du personnage me rappelle de tous points le pauvre Boyer.

Je le vois encore, usé, vieilli avant l'âge par le travail ; serré dans son éternel habit noir râpé et boutonné jusqu'au menton ; ayant toujours quelque livre sous le bras et marchant courbé comme un vieillard ; ses cheveux tout blancs tombant sur ses épaules (il avait quarante ans à peine !). Deux yeux profonds et pensifs animaient le visage maigre du poète ; la bouche, nerveuse et comme contractée, accusait une singulière énergie.

Je ne sache personne, ayant eu une mémoire aussi prodigieuse que la sienne.

Nous l'avions connu chez son plus intime ami, Théodore de Banville, avec lequel, entre autres, il avait fait en collaboration une *Sapho*, et le *Feuilleton d'Aristophane,* représentés au théâtre de l'Odéon.

Homme très doux, de manières exquises, son aménité faisait naître bien vite la plus vive sympathie. Nous fûmes très liés avec lui, et ce n'est point sans émotion que je retrouve aujourd'hui, dans nos précieux autographes, un sonnet inédit de cet esprit fin et délicat. Il fut improvisé par le poète dans les circonstances que voici.

Ayant touché, vers sa vingtième année, un héritage de quatre-vingt mille francs environ, Boyer, aussi prodigue qu'insouciant, donna fêtes sur fêtes à ses amis.

Dans un dîner, qu'il leur offrit chez Véfour, où se trouvaient Henry Murger, Banville, Charles et François Hugo, Delioux, Asselineau, Battaille, Lambert Thiboust, Noriac, etc., et auquel il nous avait également conviés, tous les invités me demandèrent de leur faire entendre le *Rhin Allemand*, de Musset. Delioux

venait de composer, sur ces vers mâles et fiers, une musique d'un sentiment énergique au possible. Le compositeur m'avait donné le manuscrit de ce chant, que j'interprétai le premier.

Me sentant devant un auditoire d'élite, et désireux de faire valoir la musique de mon ami Delioux, je priai l'auteur de m'accompagner. Je mis toute l'âme et l'énergie qui étaient en moi pour satisfaire et le compositeur et l'aréopage d'hommes de talent qui m'écoutaient.

C'est alors que Boyer, ressentant lui-même l'émotion profonde produite sur ses convives, vint à moi, tout fiévreux, et me dit :

— Continuez ! continuez, cher ami ; ce chant m'a enthousiasmé, et je traduis ici mon impression.

Il avait un crayon à la main, et écrivait sur une table, pendant que causaient tous nos amis. Au bout de quelques instants, il nous récita le sonnet en question, resté inédit et que voici. Je l'ai lu, depuis lors, à Victor Hugo, un soir où nous avions l'honneur de dîner chez

lui, avec Banville et Monselet, et le maître, le trouvant fort réussi, m'en demanda une copie.

O frères! mariez vos deux voix langoureuses;
Entonnez les chansons qui naissent des vins vieux,
Les refrains éclatants qui sortent des grands yeux;
Chantez pour les buveurs et pour les amoureuses!

Le siècle ne veut plus des plaintes douloureuses
Où se laissait aller l'ennui de nos aïeux.
Voici l'âge où partout les beaux enfants joyeux
Trouveront pour leur soif des grappes savoureuses.

Ainsi, redites-nous, avec un double écho,
Les odes où sourit la tendresse d'Hugo,
Et de nos cœurs éteints rallumez les fournaises!

Puis, le moment venu, quand notre Liberté
De ses chastes rumeurs emplira la cité,
O frères, vous direz nos jeunes Marseillaises!...

Un mot touchant du docteur Legrand du Saulle.

C'était au bal des folles, le jour de la mi-carême, à la Salpêtrière.

L'aimable directeur, M. Le Bas, nous avait

[illegible] s.

[illegible] u nombre [illegible] er à cette [illegible]

[illegible] e du bal, [illegible] e et de [illegible] l'Assis- [illegible] vres alié- [illegible] es mains, [illegible] n concert [illegible] donné, et [illegible] ons bien- [illegible] Et comme [illegible] reconnus-

[illegible] avant alié- [illegible] ous venez [illegible] pour ces [illegible] nde joie. [illegible] vous voyez... [illegible] reconnais

[illegible] ute de la- [illegible] e!... Voici [illegible] adressait

ce savant, cet homme de bien, à propos d'une invitation à une soirée, chez nous :

Paris, 1er mai 1882,

Chers messieurs,

Je reçois votre petit mot. Vous vous montrez pour moi d'une gracieuseté qui me touche tout particulièrement; mais permettez-moi d'user de la plus cordiale franchise, et de vous mettre au courant de ma très grosse *infirmité*.

Figurez-vous que, depuis vingt-sept ans, j'écris de huit heures à minuit. Je ne vais jamais nulle part ! J'ai pu arriver ainsi à publier un certain nombre de volumes, et les flatteurs — qui n'en a pas ? — prétendent que mes veilles servent à l'amélioration de nos malades. Dois-je les croire ?

J'ai donc absolument renoncé au monde, à ses satisfactions, à ses plaisirs. Ma tâche n'est pas finie encore.

Soyez indulgents et bons comme toujours, et excusez-moi.

Bien franches sympathies,

LEGRAND DU SAULLE.

Le savant aliéniste ne faisait, en effet, d'exception à ses habitudes sédentaires qu'en faveur de ses pauvres malades. Il ne manquait jamais d'assister à nos concerts de la Salpêtrière.

Une certaine fois que, retenu dans son lit par une indisposition, il n'avait pu être des nôtres, nous reçûmes de lui, avant le concert, cette dépêche :

Écoutez bien. Vous m'entendrez applaudir de mon lit. Au nom de mes pauvres malades, merci à vous et à tous vos chers artistes.

Grâce à l'obligeance des plus illustres artistes de Paris, nous avons pu, depuis bientôt huit ans, organiser des soirées splendides qui ont, tout au moins, apporté un moment de bonheur aux pauvres aliénés, et, souvent même, une amélioration, constatée par les grands médecins qui leur prodiguent leurs soins.

Notre ami Le Bas nous écrivait :

Mes chers amis,

Je viens vous prier d'être mon interprète auprès des éminents artistes qui se sont joints à vous, et vous remercier de tout mon cœur de la belle soirée que vous avez si gracieusement offerte à nos pauvres aliénées,

[illegible] vous [illegible]

[illegible] ère.

[illegible] — [illegible] ad- [illegible] *un* [illegible] en, [illegible] de- [illegible] ous [illegible] cer- [illegible] ade [illegible] fois [illegible] des [illegible] elli- [illegible]

[illegible]

[illegible] vres [illegible] de [illegible] bien, [illegible] eurs [illegible] être [illegible]

Le talent au service de la charité ! On n'en peut faire un plus noble usage.

Croyez, chers messieurs, à mes sentiments de reconnaissance.

MICHEL MÖRING,
Directeur de l'Assistance publique.

Si je relate ces témoignages de gratitude, c'est qu'ils doivent s'adresser surtout aux artistes distingués qui se sont toujours joints à nous, de la meilleure grâce du monde. En les reproduisant, je me fais, vis-à-vis d'eux, l'interprète de nos amis MM. Quentin et Peyron, les dignes successeurs, à l'Assistance publique, de M. Michel Möring.

C'était pendant l'été de 1867.

Nous étions, comme tous les ans à cette époque, en villégiature à Saint-Jean-de-Luz, ce coin riant et pittoresque des Basses-Pyrénées, où s'écoula notre enfance.

Les baigneurs affluaient à Biarritz, attirés par la présence de l'Empereur et de l'Impératrice, qui venaient d'arriver à la villa Eugénie.

Un matin du mois de septembre, nous reçûmes une lettre du duc de Bassano, nous apprenant qu'il avait été question d'une petite soirée musicale intime à la villa impériale, et que Leurs Majestés avaient manifesté, nous sachant à Saint-Jean-de-Luz, le désir de nous entendre. Le grand écuyer de l'Impératrice priait l'un de nous de venir causer avec lui au sujet du programme à arrêter.

Le lendemain matin, j'étais à Biarritz. Arrivé devant la villa, et comme j'allais y pénétrer pour me rendre au cabinet du duc, je rencontrai, faisant sa promenade matinale, M. Mocquard, que je saluai et avec qui j'entrai en conversation.

Nous causions tous deux des incidents fort gais d'un dîner charmant auquel nous avait conviés, tout récemment à Paris, Auber, le célèbre auteur de *la Muette,* lorsque nous aperçûmes, à quelques pas de nous, devant le poste d'entrée de la villa, une paysanne assez âgée, pauvrement mais proprement vêtue, coiffée du foulard des Basquaises, et portant à son bras un panier d'où émergeaient deux

têtes de volailles à crêtes rouges superbes, se balançant et s'agitant, inquiètes, de droite et de gauche.

La propriétaire de ces volatiles gesticulait en s'adressant au factionnaire, qui lui faisait signe de s'éloigner.

Curieux, nous nous approchâmes, et j'entendis que la femme au panier s'exprimait en langue basque en s'adressant au soldat de garde qui, ne comprenant pas ce qu'elle disait, lui tournait le dos; ce dont la paysanne avait l'air désolé. Le secrétaire de l'Empereur me dit:

— Mais vous parlez le basque, vous, monsieur Lionnet? Voyez donc ce que veut cette brave femme...

Lors, m'approchant de la campagnarde, je lui demandai, dans la langue du pays, ce qu'elle disait au factionnaire et ce qu'elle désirait.

— Ah! mon bon monsieur! me dit-elle, toute contente d'être comprise, vous allez pouvoir expliquer à ce soldat ce que je voudrais, car je ne sais pas un mot de français.

« Voici la chose. Figurez-vous qué j'ai un fils, un brave sujet, qui est toute ma joie! Il servait dans les douanes, et, en se battant sur la frontière avec des contrebandiers, il a reçu un coup de feu qui lui a brûlé les yeux. Mon pauvre enfant est revenu aveugle dans notre chaumière. Le maire du village a écrit à l'Empereur pour lui raconter notre malheur, et l'Empereur vient d'envoyer la décoration à mon fils.

«Alors, qu'est-ce que j'ai fait?...Nous sommes bien pauvres... mais pour remercier l'Empereur de sa bonté, je venais le prier de vouloir bien accepter deux beaux poulets, avec du beurre tout frais, que j'ai fait moi-même, et une douzaine d'œufs que j'ai là dans mon panier... Mais ce soldat ne veut pas me laisser entrer chez lui... Je ne faisais cependant pas de mal... Aussi, je m'en vais, bien chagrine!...

Je traduisis mot pour mot à M. Mocquard le récit naïf et touchant de la paysanne.

— Pauvre femme! me dit-il, il ne faut pas qu'elle s'en retourne ainsi, toute contristée.

Dites-lui qu'elle laisse ce panier, et faites-lui croire que son cadeau sera remis à l'Empereur.

— Ne vous tourmentez pas, ma brave femme, dis-je à la paysanne. Voici monsieur, à qui je viens d'expliquer votre désir. Monsieur est un ami de Sa Majesté, et il veut bien se charger de faire accepter votre offre. Vous pouvez partir tranquille.

— Ah ! mon bon monsieur ! comme vous me rendez heureuse, et combien je vous remercie !

Et la pauvre femme, après avoir déposé ses victuailles au poste de garde, s'en alla avec force révérences, toute joyeuse à l'idée que l'Empereur allait manger ses poulets, son beurre et ses œufs.

Notre ami Grassot, de désopilante mémoire, avait des mots à lui, qu'il disait avec une bonhomie qui en doublait l'originalité.

Un certain jour, il tombe malade et reste assez longtemps alité. La femme de son cama-

rade Leménil, une dame artiste fort distinguée, va le voir, le trouve très changé, mais voulant lui dissimuler son impression, lui dit en souriant :

— Eh bien ! mon bon Auguste, vous voilà maintenant tout vaillant ! Vous avez bien repris...

— Oh ! ma chère amie, peux-tu dire ça ?... reprend Grassot d'un air minable ; j'ai maigri au point que mes vêtements flottent sur moi...

— Mais non, mais non ! mon petit Auguste, je vous assure...

— Voyons, ma fille, j'vas te l'prouver, na ! J'ai tellement maigri que mes deux fesses tiendraient dans une cuiller à café !

Une boutade très fine, qui nous a été donnée par un ami intime de l'auteur.

UN PROBLÈME DÉLICAT

Une femme rieuse à son mari disait :
« Lequel choisirais-tu ? l'être sans le paraître,
Ou bien, le paraître sans l'être ? »
Aucune alternative au mari ne plaisait.

Il se grattait le front, pauvre homme! et se taisait.
« Parlerez-vous enfin, mon maître?
— Eh bien, répondit-il d'un ton très sérieux,
J'aimerais mieux, je crois, l'être sans le paraître.
— Ah! s'écria la dame avec un air joyeux,
J'ai deviné tes goûts et j'ai fait pour le mieux! »

Le grand artiste François Delsarte, notre maître et ami, nous a fait l'honneur d'écrire les lignes qui suivent, sur notre album d'autographes. Elles sont inédites.

DÉFINITION DE L'ART

L'Art est, à la fois, la *connaissance*, la *possession* et le *fonctionnement* des appareils ou agents, au moyen desquels se révèlent la *Vie*, l'*Ame* et l'*Esprit*.

L'Art n'est pas, comme on le dit, l'imitation de la Nature. Il en est la représentation idéalisée. C'est le rapport synthétique des beautés éparses de la nature à un type supérieur; c'est la tendance de l'homme déchu vers sa pureté primitive ou sa splendeur finale. En un mot, l'Art est la recherche du Type Éternel.

FRANÇOIS DELSARTE.

Paris, 2 mars 1849.

Eugène de Pradel excellait, on le sait, dans l'art de faire des improvisations.

Une de celles qu'il affectionnait le plus était de trouver un rapprochement entre deux mots ne paraissant en présenter aucun. Il appelait cela un accouplement.

A une soirée intime que nous donnâmes, et où se trouvaient réunis peintres, poètes, comédiens, entre autres, Grassot et Achard, on lui demanda de vouloir bien improviser quelques vers. Sans se faire prier :

— Messieurs, dit-il, veuillez me donner deux mots représentant deux choses absolument opposées : l'une, idéale, et l'autre matérielle... comme par exemple : — je cite au hasard — *étoile* et *brioche*, *amour* et *limande*... *gloire* et *grenouille*, ce que vous voudrez enfin...

Quelqu'un donne le mot *nuage*.

— Et maintenant, Messieurs, quelque chose de matériel?

Grassot, de son organe enchanteur, s'écrie soudain :

— Quéqu'chose de matériel?... *Achard!*

Et chacun de rire de cette plaisanterie, Achard tout le premier, en homme d'esprit qu'il était.

— Voyons, voyons, Messieurs! continua Eugène de Pradel en souriant, soyons sérieux... Donnez-moi maintenant un mot désignant un objet palpable quelconque.

— *Chat*, s'écrie Nadaud.

— Soit, Messieurs! *chat* et *nuage*, reprend Eugène de Pradel.

Et l'habile et spirituel improvisateur rima instantanément le couplet que voici :

Vous croyez que *chat* et *nuage*
S'accoupleront malaisément?
Et vous cherchez, sur mon visage,
A deviner tout mon tourment.
Les réunir n'est point merveille ;
Mon refrain va vous le prouver :
Quand un chat se gratte l'oreille,
C'est qu'un nuage va crever.

Il est, dans les contes célèbres de Charles Nodier, une charmante légende en prose, intitulée : *Histoire du chien de Brisquet,* que j'ai

mise en vers, tout en respectant scrupuleusement, bien entendu, la forme naïve et touchante du style de l'auteur.

J'ai mis mes vers en musique. En retrouvant cette légende dans le *Paris-Magazine*, que publia Villemessant, il y a quelque dix ans, et qu'il offrit en prime à ses abonnés, le nom de Nodier me remet en mémoire une amusante anecdote que racontait très finement mon père.

Nodier était curieux de tout, s'amusait de tout comme un enfant.

Il adorait, entre autres spectacles, le Guignol des Champs-Élysées, dont, ainsi que Théophile Gautier, il était un des plus assidus habitués. Là, au milieu des pioupious, des babys roses, et des bonnes d'enfants en tablier blanc, on le voyait rire à cœur joie aux rossées homériques et immorales administrées au commissaire.

Fort intrigué de savoir comment on pouvait obtenir ces sons aigus et stridents que fait entendre mons Polichinelle, Nodier, bravement, entre, un beau jour, pendant un en-

tr'acte, et en soulevant le rideau rouge de derrière, dans la baraque du bonhomme chargé de manier les pantins, engage la conversation avec lui, et lui demande à l'aide de quel moyen il fait parler de façon si bizarre et si amusante le sujet à deux bosses.

— Oh! mon Dieu, Monsieur... c'est bien simple! dit le bonhomme; et il tire de sa bouche une espèce de petit sifflet en fer-blanc, plat et de forme carrée, d'une dimension de deux centimètres environ.

— Tenez : voici l'instrument; cela s'appelle *une pratique*. Je la place ainsi sur ma langue; je souffle dessus en appuyant et, vous voyez, j'obtiens ces sons et ce parler que vous trouvez si drôles.

— Mais..., dit Nodier, il doit falloir sans doute une grande habitude...

— Oh! non, Monsieur; rien n'est plus facile... Du reste, essayez vous-même, ajoute le bonhomme; et, naïvement, il présente le sifflet à Nodier, qui, bon enfant, se dit : « Il ne faut pas mortifier ce brave homme! »

Et, prenant son mouchoir, il essuie *la pra-*

tique, la met dans sa bouche et, de suite, imite supérieurement le professeur.

— Tiens ! c'est drôle ! dit Nodier, en cherchant à contrefaire la voix de Polichinelle : *boui! boui! boui! boui! boui!* Ah ! que c'est amusant !...

Et il se met à rire comme un enfant. Puis, tout à coup :

— Mais... dites-moi, mon brave... j'y pense ! Cet instrument est bien petit ; et, en le tournant ainsi constamment sur sa langue, savez-vous bien qu'il pourrait arriver qu'une bonne fois on l'avalât?...

Et le bonhomme, candide, de répondre :

— Oh ! certainement, Monsieur... mais il n'y aurait pas grand inconvénient à ça ! Ainsi, celui que vous avez là, dans la bouche... eh bien ! je l'ai déjà avalé sept ou huit fois, et je ne m'en porte pas plus mal !...

On ne dit pas que Nodier ait voulu pousser l'expérience jusqu'à tenter d'avaler l'instrument.

M. Arnold Mortier (le Monsieur de l'orchestre) du *Figaro*, nous avait, certain jour, reproché, de but en blanc, d'avoir trop souvent récité, dans des représentations à bénéfice, les charmants triolets d'Alphonse Daudet, intitulés : *les Prunes*, avec lesquels nous obtenions, tour à tour, beaucoup de succès.

Je lui répliquai, le jour même, par cette boutade, qu'il eut, du reste, la bonne grâce d'insérer :

Nous avons, Monsieur, trop de fois
Selon vous, récité les *Prunes*,
En prêtant nos modestes voix
A plus d'un artiste aux abois?
Si ces vers nous ont fait parfois
Soulager quelques infortunes,
Vous conviendrez bien toutefois
Qu'ils n'étaient pas dits pour des prunes.

Que de milliers de personnes n'avons-nous pas faire rire aux éclats avec cette naïve et amusante lettre de conscrit.

Elle date de 1870. Son auteur est Leguevel de la Combe.

Mes chers parents,

Vous m'avez recommandé de vous écrire après chaque bataille dans laquelle je ne serai pas mort. Je vous écris. Je m'en vas vous faire un récit exact et détaillé de tout ce que j'ai vu ce matin.

Je n'ai rien vu. Mais j'ai demandé aux camarades. Ils n'ont rien vu. Alors, j'ai demandé au sergent. Il n'a rien vu non plus. Je crois que le capitaine il a vu; mais il n'est mort. Alors je vous écris ce que j'ai vu.

Nous sons partis, au petit jour, le long d'un bois; même que nous ons marché quéque temps sur la lisière.

En face de nous, très loin, très loin, il y avait une grande côte avec des ennemis dessus... Je ne les ai pas vus, les ennemis; mais j'ai demandé à un camarade du 66e. Il n'a rien vu, vu que le 23e il était devant le 66e. Alors j'ai demandé à un camarade du 23e, mais il n'a rien vu, vu qu'il y avait trop de fumée pour voir.

Par exemple, la fumée, je l'ai vue! et quant à ça, on ne peut pas dire le contraire! A la fin, il y en avait tant et tant que je croyais que j'étais quasiment seul dans la bataille, hormis le camarade de gauche que j'entrepercevoyais encore un peu. C'est à ce moment-là que le capitaine il a dit de charger les armes. C'est après avoir dit ça qu'il n'est mort.

Je ne veux pas finir ma lettre sans vous mentionner

le canon. Ça, je ne l'ai pas vu, mais je l'ai entendu! Quand ça commence, ça fait un bruit qu'on ne s'entend presque plus parler; mais à la fin on n'y pense plus.

Voilà, mes chers parents, le récit fidèle de tout ce que j'ai vu ce matin; mais je crois que vous en savez assez quant à présent. Je vous enverrai les détails quand j'aurai lu les journaux.

Agrégez, mes chers parents, l'adolescence de mes sensations perpétuelles et de mes salubrités respectives.

ISIDORE TOUCHARD,
Fusilier au 73e de ligne.

Quand le pauvre Renard, le célèbre ténor, fut atteint du mal affreux qui le rongeait, et lui avait, hélas! enlevé sa voix si belle, nous organisâmes, mon frère et moi, pour notre ami, une représentation à bénéfice qui eut lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

J'avais écrit, quelque temps auparavant, au poète Glatigny, un brave cœur, qui aimait beaucoup Renard, pour le prier de composer une pièce de vers en l'honneur du pauvre artiste, si cruellement éprouvé.

Il m'envoya de Cernay, où il était alors, une

poésie adorable et émue, que j'avais l'intention de réciter dans cette soirée.

Malheureusement, nous apprîmes au dernier moment que Renard avait des dettes, et l'on ne put mettre son nom sur l'affiche, à cause de ses créanciers, qui eussent fait main basse sur la recette.

Pour cette même raison, je dus, à mon grand regret, ne pas réciter la poésie de Glatigny.

Je la retrouve dans mes papiers, et ce n'est pas sans émotion qu'en la relisant, j'en détache cette strophe touchante, qu'on devrait graver, comme épitaphe, sur la tombe du pauvre et regretté artiste :

Renard! oh! si jamais nature droite et franche
Marcha sous le soleil, dans la lumière blanche,
N'ayant rien que de bon dans tout ce qu'il rêvait;
Ce fut lui, cet oiseau qui chantait sur la branche,
Et donnait aux petits des autres son duvet [1]!

1. C'est Renard à qui j'ai entendu dire un jour par Duprez : « Si l'on pouvait fondre ma vieille expérience avec votre belle voix, il en sortirait un rude ténor!... »

FRAGMENT INÉDIT

D'UN ADMIRABLE SERMON DU R. P. LACORDAIRE,
PRÊCHANT AU PROFIT DE L'ŒUVRE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

... Mais j'oublie, Messieurs, le sujet qui nous réunit. J'ai à vous parler des Écoles chrétiennes protégées par notre archevêque.

Je viens vous demander de faire des hommes avec ces enfants. Eh! mon Dieu! ce n'est pas bien difficile de faire un homme. On prend un peu de boue, n'importe où, et l'on fait des hommes comme vous en voyez tant. Mais je vous demande d'en faire des hommes justes, libres, ayant l'estime d'eux-mêmes et pouvant revendiquer hautement l'estime du monde.

Ainsi soit-il.

Nous retrouvons dans nos autographes ce sonnet inédit de Baudelaire, qui n'a jamais paru :

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,
Tes yeux noirs flamboyants de panthère amoureuse,
Dans ta chair potelée, et chaude, et savoureuse,
J'enfonce à belles dents les baisers furieux.

Je suis saisi du rut sombre et mystérieux
Qui jadis transportait la Grèce langoureuse,
Quand elle contemplait, terre trois fois heureuse,
L'accouplement sacré des Hommes et des Dieux.

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir serrée
Quelque idole terrible et de sang altérée,
A qui les longs sanglots des moribonds sont doux;

Et j'éprouve, au milieu des spasmes frénétiques,
L'atroce enivrement des vieux Fakirs Indous,
Les extases sans fin des Brahmes fanatiques.

Il y a, à Saint-Jean-de-Luz, ce riant petit coin basque, toujours ensoleillé, et d'où l'on aperçoit les belles montagnes bleues de l'Espagne, un brave marin, estimé de tout le pays, qui a fait en sa vie maints actes de bravoure, et auquel nous avons été assez heureux pour faire obtenir une médaille de sauvetage, en exposant ses mérites au ministre de la marine.

Cet ancien matelot, nommé Luis Garcia, est aussi adroit chasseur que pêcheur émérite. Homme d'une ingéniosité et d'une finesse de

[illegible]

[illegible] ous nous
[illegible] ous pour
[illegible] excellait

[illegible] chers de
[illegible] er le plai-
[illegible] ssons et
[illegible] ondent à

[illegible] out d'une
[illegible] pieuvre
[illegible] sur une
[illegible] vé la re-
[illegible] n planant

[illegible] n basque
[illegible] j'ai oublié

[illegible] s aviez là

[illegible] je n'en
[illegible] je vou-
[illegible] ma fa-

L'œil du vieux marin brillait de finesse et de malice.

— Tenez, j'ai une idée!... poursuivit-il; peut-être bien qu'elle va me réussir...

Puis, aussitôt, je le vis étendre, sur un roc à découvert, la pieuvre, palpitante encore, qu'il avait prise tout à l'heure.

— Vite, maintenant! me dit-il, venez et cachons-nous derrière ces rochers...

Je suivis mon pêcheur, ne sachant ce qu'il espérait. Le milan volait toujours au-dessus de nous, à deux cents mètres de hauteur environ, se balançant dans l'espace et ayant l'air de nous narguer.

— Oui, oui, mon bonhomme, va toujours, murmurait Garcia entre ses dents, en clignant des yeux dans l'azur et en guignant l'oiseau. Va, fais des grâces en ayant l'air de te f... de nous.

Au bout d'un quart d'heure :

— Qu'attendez-vous? lui dis-je.

— Chut! fit-il à voix basse et en me serrant le bras; je crois que c'est moi que je m'en vas le c.....onner!

Nous nous tenions immobiles, dissimulés derrière une anfractuosité de rocher surplombant la grève. Mes yeux, pas plus que les siens, ne perdaient de vue l'oiseau de proie, lorsque, en effet, à un moment donné, nous le vîmes planer pendant quelques minutes, puis fondre tout à coup sur la pieuvre, qu'il convoitait et voulait emporter dans ses serres, la croyant morte. Mais qui se trouva attrapé?... ce fut le milan, qui, au moment où il l'accrochait de ses griffes, fut saisi lui-même par les longs tentacules de la pieuvre, qui se refermèrent sur les plumes de ses ailes, en les engluant, et l'emprisonnèrent, malgré ses vains efforts pour se dégager.

— Quand je vous le disais, Monsieur, s'écria joyeusement Garcia, en se précipitant vers le rocher, que je ferais peut-être coup double sans fusil!...

Et mon habile marin, d'un nœud coulant, étrangla le milan, qui, empaillé par lui, est depuis lors au-dessus de l'âtre de sa modeste cabane.

En 1868, nous allions faire un voyage aux bords du Rhin, en compagnie d'un de nos amis, nommé Rabion, habitant Libourne.

Ce jeune homme, très amateur de musique, possédait une jolie voix de ténor léger, qu'il maniait avec goût. Je lui avais appris sa partie dans un ravissant trio de Darcier, intitulé : *les Exilés,* et qu'il chantait fréquemment avec mon frère et moi.

Nous arrivons un soir à la gare de Cologne. Il était onze heures environ, et nous nous trouvions seuls tous trois dans cette gare spacieuse, attendant le départ du train. Nous avions une demi-heure à nous, et nous nous promenions, tout en fredonnant machinalement.

— Si nous chantions le trio de Darcier! dit tout à coup mon frère.

— Tiens! c'est une idée! répliquai-je; nous ne gênerons personne ici, puisqu'il n'y a pas un chat. Cette salle doit être sonore; chantons donc, mais à bouche fermée; ce sera plus joli.

Lors, ayant donné le ton à mes deux compa-

gnons de route, nous commençons à murmurer, — c'est le mot, — ce trio, qui est d'un effet des plus harmonieux.

Nous avions, pour tout auditeur, un jeune homme, qu'à sa casquette galonnée nous reconnûmes pour un modeste employé de la gare, et qui, du bout de la salle, d'où il nous regardait, avait l'air de jubiler en nous écoutant et, de loin, faisait le simulacre d'applaudir, en frappant silencieusement ses mains l'une contre l'autre.

— Voilà un jeune homme qui aime la musique, pensions-nous en nous regardant avec un sourire; et nous redoublions de soin et de virtuosité devant l'aimable suffrage de notre bienveillant et unique auditeur.

Nous n'étions pas à la fin de ce morceau, qui, je le répète, semblait ravir notre jeune amateur, lorsque, tout à coup, survint un autre employé, dont la casquette, plus galonnée encore, indiquait un grade supérieur à celui du premier, et qui, d'un air brusque et maussade, vint à nous, en disant, d'une façon impérieuse et peu polie :

— Nein! nein!...

J'ai dit que nous étions seuls dans la gare et que notre chant n'avait été qu'un murmure, qui, à d'autres oreilles que celles de cet aimable butor, eût paru sûrement doux et harmonieux à entendre.

Cet homme s'en alla, et nous nous regardions tous trois, assez choqués de ce procédé tudesque, lorsque nous vîmes venir à nous le jeune homme qui, tout à l'heure, nous écoutait avec recueillement. Otant poliment sa casquette, il nous dit en français, mais avec un accent allemand des plus prononcés :

— Messieurs, un jour, Schiller était en train d'écrire dans son cabinet de travail; c'est vous dire qu'il faisait un chef-d'œuvre.

« Sa domestique entra tout à coup et, sous prétexte de nettoyer le plancher, bêtement et grossièrement, cette maritorne jeta dans les jambes du poète un baquet d'eau sale.

« Eh bien! entre nous, Messieurs, mon chef vient de me faire l'effet du baquet d'eau sale de la bonne de Schiller!

Il est, dans une pastorale normande, intitulée : *Fanchette,* que Frédéric Bérat écrivit pour nous, et que nous avons bien souvent récitée, un couplet final, que mes lecteurs retrouveront ici avec plaisir, car il est d'un sentiment naïf et touchant.

Que de fois, en nous l'entendant dire dans une soirée de mariage, j'ai vu les jeunes fiancés se regarder, émus et attendris!

On dit qu' c'est un fleuv' que la vie,
Où chaqu' mortel, au courant d' l'eau,
Avec du beau temps ou d' la pluie,
Conduit, comme il peut, son bateau.
On navigue à deux dans l' mariage :
Mon Dieu! j' vous l' demande à deux g'noux,
Fait' pour nous
Que l' vent soit doux;
Accordez-nous
Des p'tits mat'lots pendant l' voyage.
Qui ram'ront pour l'amour de vous!

En décembre 1873, je vis arriver chez nous notre ami Armand Gouzien. Il venait nous annoncer la triste nouvelle de la mort de François Hugo.

— Prends vite ton album et tes crayons, me dit-il, et viens; on t'attend chez Victor Hugo. J'ai appris au maître que tu dessinais, et il te prie de venir faire le portrait de son fils.

— Mais, mon ami, dis-je à Gouzien, tu me vois tout ému par ta demande... Comment se fait-il qu'on ait songé à moi pour faire le portrait du pauvre François Hugo, à moi qui n'ai aucun talent, quand tout grand maître, dans l'art de la peinture ou du dessin, se fût trouvé honoré d'avoir été sollicité par l'illustre père du défunt, en une aussi douloureuse circonstance?

— Victor Hugo, absorbé dans son profond chagrin, me répondit Gouzien, n'a, tout naturellement, songé à rien. C'est moi, ajouta-t-il, qui, au dernier moment, viens de lui apprendre que tu avais cette aptitude, de reproduire fidèlement et sincèrement ce que tu vois, et je l'ai assuré que tu ferais de son fils un portrait ressemblant...

Tout troublé, je me rendis avec Gouzien chez le poète, qui habitait alors rue Drouot.

J'étais fort ému à l'idée d'entreprendre une tâche dans laquelle je craignais de ne pas réussir, et je ne dissimulai point mes vives appréhensions à Victor Hugo; mais le maître m'encouragea avec tant de bienveillance que, surmontant mon émotion, je commençai ma triste et pénible besogne.

La belle tête pâle et fine de celui qui a si remarquablement traduit Shakespeare, reposait sur l'oreiller, expressive et pleine de sérénité. François Hugo semblait dormir en souriant.

Le pauvre père, déjà tant de fois et si cruellement éprouvé, contemplait, grave et silencieux, son dernier enfant.

Afin de faciliter la rapidité de mon travail, l'illustre poète, bien qu'ayant le cœur brisé, mais ferme et stoïque dans la douleur, avait, je ne l'oublierai jamais, le courage de me tailler mes crayons. A mesure que la ressemblance s'accentuait, je voyais de grosses larmes couler de ses yeux rougis. De temps en temps, muet et morne, il allait pieusement embrasser, en la soulevant, la main

blanche et décolorée de son fils, pendante sur les draps.

Au bout de deux heures, le portrait était terminé. Victor Hugo, me prenant les mains, daigna me remercier avec effusion.

Comme je prenais congé de lui, en nous donnant rendez-vous à la triste cérémonie du lendemain, nous aperçûmes, dans une des pièces de l'appartement, le petit-fils du poète, le jeune Georges Hugo.

Le bel et gracieux enfant, ignorant encore de toute douleur, et inconscient de la tristesse profonde qui régnait dans la maison, caracolait sur un petit cheval de bois; il avait un sabre en fer-blanc au côté, sur sa tête un képi militaire, qui le rendait mignon au possible, et fredonnait joyeusement un refrain de ronde enfantine et naïve.

— Mon enfant, ne chante pas aujourd'hui! lui dit, grave et doux, son grand-père, en l'embrassant tendrement.

Attentif et rêveur, j'observais cette scène, qui me fit penser, malgré moi, à ces vers si beaux et si touchants du poète : *l'Enfance*,

dont j'ai parlé plus loin, et que je vais citer ici :

L'enfant chantait : la mère, au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant.
La Mort, au-dessus d'elle, errait dans la nuée;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit;
Et la mère, à côté de ce pauvre et doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître,
Et le petit enfant se remit à chanter.
— La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Le lendemain, après les funérailles de François Hugo, j'allai chez Victor Hugo pour lui apporter le portrait de son fils que j'avais terminé la veille, pendant la nuit, en rentrant chez moi.

La veuve de Charles Hugo était là, morne, silencieuse, et désespérée de la mort de son beau-frère.

Victor Hugo s'approcha d'elle, et mettant sous ses yeux le dessin que j'avais fait :

— Chère amie, lui dit-il, affectueusement, de ce ton doux et grave où perçait la bonté, et qui caractérise le grand poète; voici un souvenir qui m'est bien cher. C'est le portrait de celui que j'aimais le plus au monde, le portrait de mon fils, de mon pauvre et bien-aimé François. Je m'en dessaisis pour vous et vous l'offre du meilleur de mon cœur.

Quelques jours après, nous recevions la visite de Victor Hugo qui, nous apportant son portrait, nous avait fait l'honneur insigne d'écrire au bas :

A MM. Anatole et Hippolyte Lionnet :

L'artiste et le poète sont mêlés en vous deux. Vous êtes deux talents, et, ce qui est plus beau, vous êtes deux cœurs.

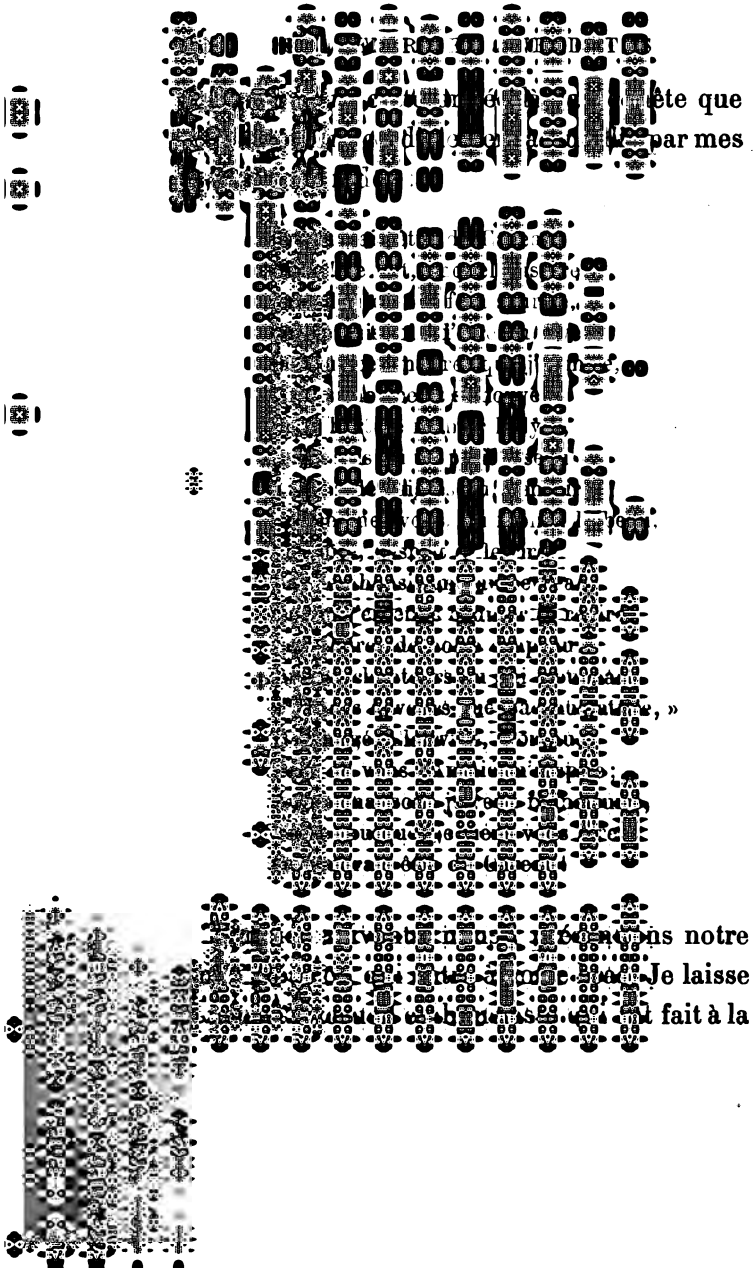
Je presse vos mains dans les miennes.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

C'est en 1873 que je fus reçu membre associé du Caveau.

J'avais adressé à notre ami Clairville, qui



[illegible] ête que [illegible] par mes [illegible]

[illegible] »

[illegible] ns notre [illegible] Je laisse [illegible] fait à la

plus fine et à la plus spirituelle interprète de la vraie chanson française. On la nomma, à l'unanimité, présidente d'honneur du Caveau. Ce ne fut pas un succès qu'elle obtint, mais un triomphe!...

Hippolyte, quelques années plus tard, suivant mon exemple, rima, à son tour, cette requête :

Comme mon frère,
Je voudrais avoir le bonheur
D'être, Messieurs, votre confrère;
Je serais fier d'un tel honneur,
Comme mon frère.

L'art du bien dire
Est encor pour moi tout nouveau;
Mais, comme Anatole, j'aspire
A venir apprendre, au Caveau,
L'art du bien dire.

Comme mon frère,
Je voudrais faire des chansons,
Et j'y parviendrai, je l'espère,
En m'instruisant à vos leçons,
Comme mon frère.

Tous deux ensemble,
Nous serions ravis, enchantés,
Lorsqu'un gai banquet vous rassemble,
De pouvoir être à vos côtés,
Tous deux ensemble.

« Il est des nôtres! »
Ces mots iraient droit à mon cœur.
Puissiez-vous, les uns et les autres,
Bientôt vous écrier en chœur :
« Il est des nôtres [1]! »

Mon aîné reçut le même accueil bienveillant que son cadet, et fut proclamé instantanément membre associé. Encouragé par cet accueil, il témoigna sa gratitude à nos amis par ces couplets :

REMERCIEMENT AU CAVEAU

(KETTLY)

Air : *N'avez-vous pas partagé mes travaux.*

Eh! quoi, Messieurs, par vous je suis admis
Dans cet aimable et joyeux sanctuaire,
Où je ne vois que visages amis,
Où je prends place à côté de mon frère...
Vous exaucez un vœu cher à mon cœur!
J'en remercie et les uns et les autres...
Je suis heureux et fier d'un tel honneur,
Car désormais j'aurai donc le bonheur
De pouvoir me dire « des vôtres »!

Auprès de vous, chers maîtres du Caveau,
Je suis, hélas! à rimer inhabile;
Et pour trouver du piquant, du nouveau,

1. C'est au banquet de ce jour : 4 février 1881, qu'Hippolyte Lionnet a été proclamé membre associé du Caveau.

Combien pour moi la tâche est difficile!
Aussi, ma foi, tout net et franchement,
Je vous dirai, Messieurs, sans patenôtres,
Que, ne visant à l'esprit nullement,
C'est par le cœur, et bien sincèrement,
Que je me sens surtout « des vôtres »!

Puisque par vous je suis encouragé,
Dès mon début à manier la Lyre,
O mes parrains, Charles Vincent, Grangé,
Apprenez-moi le secret du bien dire!
Pour célébrer Bacchus à l'unisson
Avec vous tous, ses gais et francs apôtres,
Je viendrai prendre ici mainte leçon...
Puissé-je faire une bonne chanson,
Pour être tout à fait « des vôtres »!

C'est alors qu'Eugène Grangé nous fit l'aimable surprise de cette chanson de réception, qui, grâce à ses vers fort spirituels, mais beaucoup trop élogieux, nous valut une amicale ovation, dont nous fûmes profondément touchés :

LES FRÈRES LIONNET

(CHANSON DE RÉCEPTION)

Air : *C'est le gros Thomas.*

Amis, quelques mots
Pour le nouveau membre et son frère :
Rossignols jumeaux,
A la voix sympathique et chère,

Hippolyte enfin
Siège aujourd'hui près d'Anatole.
Avec lui de niveau,
Le voilà du Caveau.
Notre phalange chansonnière
A réuni sous sa bannière
Et sur son carnet,
Les frères Lionnet!

L'acteur X... a été doué, par dame Nature, d'une paire de pieds de la longueur fantastique desquels rien ne saurait donner une idée.

Le propriétaire de ces deux ornements gigantesques s'arrête un jour sur les boulevards, s'approche d'un commissionnaire et pose carrément sur sa boîte à cirer l'un de ses pieds.

Celui-ci jette un coup d'œil sur cette base formidable de pachyderme, fait la grimace... mais enfin, prenant ses brosses et son courage à deux mains, résigné, il entreprend sa rude tâche.

Au premier pied, tout va bien encore, mais arrivé au second, le brave enfant de l'Auver-

[illegible] ses bros-
[illegible] nche!...
[illegible]...

[illegible] rière, il
[illegible] la mise
[illegible] nommée
[illegible]

[illegible] humeur,
[illegible] consiste à
[illegible] ve à tout
[illegible] quelque
[illegible]

[illegible] bonheur
[illegible] t à ces
[illegible] rganisant
[illegible] pension-
[illegible] sympa-
[illegible] mais, lors
[illegible] cousins.
[illegible] nions de

chanter un duo devant notre cousine la République et ses infortunées compagnes, elle se leva tout à coup du banc où elle était assise dans l'auditoire.

— Vivent mes cousins Lionnet! s'écria-t-elle; je demande à monsieur le directeur général la permission d'aller les embrasser.

Lors, sur un signe de notre ami Quentin, qui souriait, on la laisse venir sur l'estrade, et là, nous sautant au cou (ce qui, par parenthèse, fit rire comme des folles, — c'est le mot, — les autres pensionnaires) :

— Mes cousins, nous dit-elle tout haut, laissez-moi vous remettre cette lettre, et, nous faisant une grande révérence, elle nous tendit une enveloppe, sur laquelle je lus ces mots :

Adressé
aux citoyens frères Lionnet, mes cousins.

Le soir, rentrés chez nous, nous prîmes connaissance de la lettre en question, que je transcris ici textuellement :

BASSE COUR DE FRANCE

Je viens par quelques mots remercié mon citoyen

cousin de son aimable invitation où j'espère trouver un grand plaisir à le voir et à l'entendre ainssi que son aimable Cie.

PETIT COUPLET

Les rendez-vous d'aimable compagnie
Se font dans ce charmant séjour
Et doucement lon y passe la vie
A célébré le champagne et l'amour *bis*.

Tout cela sont des simples bagatelles de la porte, je sais que la patrie vous doit la vie et que moi République tel que je suis posée je vous doit la mienne, la chose est peu croyable mais il n'est rien de plus vraie pour ceux qui ont la foi l'espérance et la charité, ce qui n'existe pas chez tous les grands de la terre. C'est moi oui c'est moi qui pose les rois et empereurs et les artistes et c'est par leurs voix que j'atends ma nomination, sitôt nommée la fête sera belle et bonne et les récompenses dito dito. Ce qui me plait c'est que parmi mes lecteurs il y en auront qui diront Elle nous en conte la vieille mais beaucoup diront Elle ne nous en compte pas Voilà ce qui me plait à moi c'est toi. Non non pas un chienlit ne veux croire à un tour de phisique tel que celui là. J'ai bon espoir qu'ils vont le voir, encore mieux le sentir. Je veux bien croire qu'ils n'ont pas peur la veille de leur Triomphe mais moi qui ne recule pas devant l'ennemi et qui joue à tout ou rien je suis aussi certaine de gagnier la partie à la fin de la pièce que je l'étais au Commencement et tout en n'ayant pas trempé dans la

guerre extérieure mon Ame éclairée dont j'ai reçu le prix à l'aje de 12 ans a suivi toutes leurs ménées criminels auquel j'ai échapé si si la manivelle n'avait pas tourné du côté du crime plutôt que de mon côté non par la volonté des impuissants mais bien par celle du Dieu tout puissant et ses ministres sans oublié le peuple français ainssi que les vieux brave de la Grande Armée dont je me permets d'embrasser le Père, le fils et le Saint Esprit, Mes compliments bien sincères à l'aimable Cte du Soleil que j'atends avec le Rédempteur mon Oncle Louis Seize déguisé en docteur Trélat et je

Signe la fille à Napoléon premier fiancé de son fils et mère du Conte de Paris.

Il est facile de voir que c'est Moi qui me pose en attendant Celui que mon cœur aime tant.

Pauvre femme!... que se passe-t-il dans ce cerveau où s'amalgament tant d'idées incohérentes! et pourquoi diable se figure-t-elle être la République?

Quelque temps après ce concert, nous donnions une autre séance à Bicêtre.

Comme j'étais dans une des cours du triste asile, en train de causer avec Sivori et Diaz de Soria, je vis venir vers nous un jeune homme,

à l'air doux et sympathique, vêtu du costume des pensionnaires de la maison, et qui, passant près de moi, m'accosta en ôtant sa casquette, et me dit, d'un air humble et timide, en me tendant un papier :

— Monsieur Lionnet, voulez-vous être assez bon pour prendre connaissance de ceci?

Puis, il ajouta, en souriant tristement :

— Je vous prierai seulement, Monsieur, d'être indulgent pour l'auteur, car je n'ai pas de talent...

— Soyez tranquille, mon ami! lui dis-je; je lirai avec le plus vif intérêt le papier que vous me remettez.

— Merci de tout mon cœur, Monsieur! me dit le pauvre aliéné, d'une voix douce et joyeuse à la fois; vous me rendez bien heureux par votre bonne promesse!

Et, nous saluant jusqu'à terre, le jeune homme nous quitta.

Je mis le papier dans ma poche, me disant en moi-même : « C'est quelque extravagance, quelque insanité que m'a remise là le pauvre garçon! »

Qu'on juge de ma surprise et de mon émotion, lorsque, pendant le dîner qui suivait le concert, je lus les vers suivants :

LE SONGE D'UN FILS

Dans mon sommeil, parfois, je vois ma mère;
Son doux regard, son souris gracieux,
Viennent calmer cette douleur amère
Que je ressens depuis qu'elle est aux cieux!
Comme autrefois, je l'ai souvent surprise
Pendant la nuit, active à me veiller...
A mon chevet je la revois assise :
Longtemps, mon Dieu, laissez-moi sommeiller!...

Elle me parle, et pour moi sa voix tendre
A de ces mots pleins d'amour, de bonheur,
Que je n'ai plus l'habitude d'entendre...
D'un doux émoi je sens battre mon cœur.
Puis, un baiser de sa bouche adorée
Pour un moment sait me faire oublier
L'isolement de mon âme ulcérée...
Longtemps, mon Dieu, laissez-moi sommeiller!...

Trop tôt, hélas! en rouvrant ma paupière,
L'aurore vient raviver mes douleurs;
La vérité m'apparaît tout entière...
L'illusion s'efface sous mes pleurs!

Le songe fuit : le voile trompeur tombe;
D'un fol espoir il faut me dépouiller,
Car devant moi je n'ai plus qu'une tombe!
Mon Dieu! mon Dieu!... pourquoi me réveiller?...

H. B...
Pensionnaire de Bicêtre.

Tout imprégné de la lecture de ces vers simples et touchants, que m'avait remis l'infortuné jeune homme, et qui recèlent quelque profonde douleur, je me penchai vers Saint-Germain, mon voisin de table :

— Dis donc, ami, lui dis-je ; je crois que si Armand Gouffé, notre illustre collègue du Caveau, avait été, comme nous, témoin des scènes navrantes que l'on voit ici, ce n'est pas précisément en sortant de Bicêtre qu'il eût songé à écrire :

Plus on est de fous, plus on rit!...

Je ne sache pas beaucoup d'hommes maniant la parole aussi éloquemment que le directeur général de l'Assistance publique.

Après le dernier dîner de Bicêtre, que je viens de citer, et auquel avaient été conviés Charles Monselet, Nadaud, Sarcey et Adolphe Dupuis, le comédien si aimé du théâtre du Vaudeville, Charles Quentin, au dessert, demanda à dire quelques mots, pour remercier les grands artistes, qui avaient, comme toujours, apporté généreusement leur concours, et qu'il a bienveillamment surnommés : *les Comédiens ordinaires de S. M. la Charité.*

Il nous tint tous sous le charme et l'émotion de sa parole. S'exprimant simplement et sans emphase, il sut trouver des accents qui nous allèrent droit au cœur.

Plusieurs de nos amis m'ayant fait l'honneur de me demander d'être leur interprète en répondant au speech de Quentin, encore sous l'impression du discours que nous venions d'entendre, j'improvisai un peu à la diable, et tant bien que mal, les quelques rimes suivantes, que je griffonnai à table :

Je voudrais bien éloquemment
Répondre à ce toast si charmant,
Qui nous trouble et qui nous remue,

Mais devant tant d'aménité,
Je me sens l'âme, en vérité,
Fort émue.

Las! ne suis Sarcey ni Dupuis,
Nadaud, ni Monselet, et puis,
Outre qu'à l'esprit je ne vise,
Songez que pour rimer ces vers,
En hâte, à tort comme à travers,
J'improvise.

Néanmoins, et malgré ma peur,
Près de Quentin, l'homme de cœur,
Je me fais votre humble interprète,
En l'assurant qu'à l'avenir,
Notre troupe est à revenir
Toute prête.

Artistes bons et généreux,
Dans la nuit de ces malheureux,
Grâce à vous un rayon va naître.
Pour soulager ces pauvres fous,
Oui, certes, nous reviendrons tous
A Bicêtre.

Regagnons, heureux, nos foyers;
Ceux que nous avons égayés
Ont dans l'âme un peu de bien-être,
Ils dorment, ces déshérités...
Et nous, nous partons enchantés,
De Bicêtre.

Personne n'a mieux dépeint, et de façon plus touchante, ces fêtes données aux pauvres aliénés des deux sexes, que notre ami Jules Claretie, dans une de ses chroniques hebdomadaires du journal *le Temps* (à la date du 13 juin 1884). Que de détails intéressants, émus, poignants au possible, et qui font venir les larmes aux yeux ! J'engage mes lecteurs à se procurer la *Vie à Paris*, l'ouvrage de Claretie, renfermant cette chronique, qui est une vraie étude (elle a près de huit cents lignes), et de laquelle, après l'avoir lue, Paul Arène me disait :

— C'est à garder en brochure.

Quelques jours avant la splendide représentation organisée au bénéfice de Déjazet par le journal *le Gaulois,* et qui eut lieu au Théâtre-Italien le 27 septembre 1874, nous songions tous deux par quel moyen nous pourrions donner à notre illustre amie une nouvelle preuve de notre profonde et respectueuse affection.

Que pouvions-nous ajouter, pour notre mo-

deste part, à l'éclat incomparable du programme, qui réunissait, grâce à l'infatigable zèle de notre ami Émile Blavet, le nom de tous nos plus grands artistes ?

Une idée nous vint. J'avais été reçu, ainsi que Duprez, membre du Caveau, quelques mois auparavant, je me dis que Déjazet serait touchée d'un hommage qui lui serait adressé au nom de la Chanson française. J'allai faire part de mon projet au spirituel président du Caveau, Eugène Grangé qui se mit à l'œuvre et composa une chanson sur un des airs favoris de Déjazet.

Ce n'est pas tout. J'allai trouver Duprez, ce Titan du chant, et lui apportai la lettre que voici :

Paris, 18 septembre 1874.

Mon cher collègue,

La Société du Caveau a l'intention d'offrir une couronne à Déjazet, le jour de son bénéfice.

Nous avons pensé qu'il appartenait au « roi du chant » de couronner « la reine de la chanson ». Voulez-vous bien vous charger de cet office? — Offerte par vous, cette couronne sera doublement précieuse à notre chère artiste.

Recevez, mon cher collègue, mes meilleures amitiés.

EUGÈNE GRANGÉ
Président du Caveau.

Tout joyeux, j'apportai à Grangé la réponse que Duprez me remit immédiatement :

Paris, 19 septembre 1874.

Mon cher président,

C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte la mission qui m'est offerte par la Société du Caveau.

Je serai donc très heureux d'offrir à la reine de la chanson, à l'excellente Virginie Déjazet, la couronne que notre Société lui destine.

Recevez, mon cher président, l'expression de mes meilleurs sentiments.

G. DUPREZ.

Je n'avais rien dit de mon projet à Déjazet; je lui ménageais cette douce surprise. Pendant les quelques nuits qui précédèrent cette représentation, il me fut impossible de fermer l'œil. Certes, j'avais bien l'habitude du public. Mais à l'idée de paraître dans cette vraie solennité, à cette cérémonie imposante dans laquelle je voyais, à l'avance, notre amie entourée de toutes les célébrités de l'art du chant et de l'art dramatique, en me figurant l'émotion qu'indubitablement elle ressentirait, je craignais, tout naturellement aussi, que ma propre émotion m'empêchât d'articuler un son.

Quand Déjazet vit entrer en scène, après tous les grands artistes, ses deux amis, auxquels elle avait donné tant de preuves d'affection maternelle, elle nous tendit ses bras en pleurant! Aussi, fut-ce avec une émotion qui n'égalait que notre tendresse pour elle, que je chantai les vers de notre ami Grangé :

Lorsque, ce soir, une foule idolâtre
D'un art charmant et frais comme au début,
A Déjazet, la reine du Théâtre,
Vient, en bravos, de payer son tribut,
Toi, dont la voix rajeunit et patronne
De vieux refrains que nous applaudissons,
Ah! permets-nous d'offrir une couronne
A Déjazet, la reine des chansons!

Oui, la Chanson en toi respire et brille,
Elle te doit son joyeux aiguillon;
De Béranger n'es-tu donc pas la fille,
De par Lisette et de par Frétillon?
Ce chansonnier, dont l'éclat t'environne,
Jadis, charmé par tes limpides sons,
Mit sur ton front un baiser pour couronne,
En te nommant la reine des chansons.

Autour de toi ce public qui s'empresse,
A ton appel répond avec chaleur;
A ton talent l'hommage qu'il adresse
Est, à la fois, un hommage à ton cœur.

Aux malheureux toujours utile et bonne,
De charité tu donnas des leçons...
Pour ajouter des fleurs à ta couronne,
Longtemps encor redis-nous tes chansons!

Je laisse à penser de quelles acclamations enthousiastes fut saluée l'héroïne de la soirée. Que de larmes d'attendrissement et dans la salle et sur la scène, qui était littéralement jonchée de fleurs! Puis enfin, Déjazet fut couronnée par le plus grand chanteur français. Jamais soirée théâtrale ne fut terminée par un spectacle plus noble et plus émouvant.

O contraste saisissant des choses du théâtre!

Il y avait quelques minutes à peine que le rideau venait de se baisser. Tout à l'heure encore, la salle et la scène éblouissantes de lumières, les diamants étincelant sur la poitrine des dames décolletées, les fleurs, les bouquets, inondant de leurs parfums enivrants toute cette atmosphère. De l'orchestre au paradis, la salle bondée; tout était joie, fête et élégance.

Maintenant, toutes les lumières se sont éteintes. Partout le silence et l'ombre. Il est deux heures du matin ; la pluie tombe à tor-

rents ; on l'entend crépiter sur les vitres de la coupole du théâtre; et, pendant qu'assis tous deux auprès de Déjazet au fond de la scène, nous devisons ensemble des douces émotions de cette soirée mémorable, seul, un pompier, avec sa lanterne au poing, arpente silencieusement le théâtre.

Déjazet avait voulu que tous ses camarades partissent avant elle. Ils étaient tous là, en costumes, attendant les voitures qu'on avait été chercher pour eux, et rien n'était plus bizarre et plus original que de voir la loge du concierge, où s'étaient groupés les plus illustres artistes dans le costume de leurs principaux rôles. Je me rappelle que notre amie Mme Marie Laurent, qui était en Marguerite de Bourgogne, impatientée de l'attente, ôta son diadème de reine, et retroussant sa longue traîne de velours, s'en alla bravement et en riant, au bras de son frère René Luguet, comédien-poète de talent.

Enfin, à deux heures et demie du matin, nous pûmes partir à notre tour. Nous donnions le bras à Déjazet. Malgré l'heure avancée,

malgré la pluie diluvienne, plus de cent personnes attendaient la chère et bonne Lisette pour la saluer une dernière fois ; et ce fut aux cris répétés de « Vive Déjazet ! » qu'elle monta en voiture, avec son fils et nous.

Quelle soirée pour notre amie ! Nous la supposions brisée d'émotion... Ah ! que nenni ! Elle était tellement heureuse de la façon merveilleuse dont tout s'était passé, qu'arrivée chez elle, à la chaussée Clignancourt, où sa famille l'attendait, elle rayonnait de joie et ne sentait pas sa fatigue. Jamais nous ne la vîmes plus étincelante d'esprit et de gaieté qu'au souper qui suivit cette soirée de triomphe pour elle.

Elle nous dit :

— Mes enfants, je veux que vous soyez tous deux à mes côtés...

— Chère amie, lui dit Hippolyte, en se mettant à table, voilà deux places qui, si elles avaient pu être mises à l'enchère pour vos admirateurs de ce soir, eussent été payées à prix d'or.

— Elles sont pour l'amitié ! répondit Déjazet.

Quelque temps après la soirée des Italiens, le *Monde Illustré* reproduisait la cérémonie du

couronnement de Déjazet par Duprez. Elle nous envoya ce dessin de Morin, avec ces mots tracés au bas :

Déjazet aux frères Lionnet.

A vous deux à qui je dois le couronnement de ma carrière, la plus grande joie de ma vie.

A toujours pour vous admirer, pour vous aimer!

DÉJAZET.

Paris, 22 février 1874.

J'avais composé pour elle les paroles et la musique d'une chanson qui lui avait beaucoup plu. Déjazet n'était pas musicienne *par étude,* mais elle était douée d'une facilité prodigieuse pour apprendre. On lui chantait deux fois un air; elle le savait. Et de quelle façon elle l'interprétait! Le goût, la grâce et *le style* étaient innés en elle.

Je ne relaterais pas la lettre ci-jointe — beaucoup trop élogieuse pour moi, et que je ne méritais certes pas! — si je ne voulais montrer combien grande était la modestie de cette artiste incomparable. Voici ce qu'elle nous écrivait :

Paris, 22 février 1874.

Chers et excellents frères,

Je vais avoir quelques soirées chez des amis. Je voudrais chanter votre *Belle Jeanne,* mon cher Anatole,

avec vos charmantes broderies, que je n'ai pas la prétention de faire aussi bien que vous, mais dont je prendrai ce que je pourrai faire.

J'espère enfin une pièce nouvelle, mes chers amis, et je veux y chanter l'air qu'Anatole a composé pour moi : *mais je veux le bien chanter*. Si vous le vouliez, je pourrais peut-être y parvenir avec quelques-unes de vos leçons. Allons, rendez-moi ce service. *Mon avenir en dépend peut-être!* [1]... Je ne vous en dis pas plus!

Vous serez bien heureux dans quelques jours, chers enfants; vous allez revoir votre mère que vous aimez tant. Le vrai bonheur est celui que nous donne notre mère! Elle est et sera toujours notre *seul* et sincère *ami!*

Bien à vous deux qui ne faites qu'un dans mon cœur!

DÉJAZET.

Notre pauvre amie mourut le 1er décembre 1875. Son fils Eugène Déjazet me demanda de faire son portrait. Je passai six heures à reproduire les traits de l'amie qui nous avait honorés de son estime et de son affection. Déjazet, dans la mort, ressemblait beaucoup à la duchesse de Berry.

Rentré chez moi, dans la nuit glaciale du 2 décembre, après avoir terminé mon portrait à trois heures du matin, je fis un quatrain que

1. Déjazet avait, à cette époque, soixante-dix-sept ans!...

je voulais mettre au bas de mon dessin. Mais avant, je me rendis le lendemain chez Victor Hugo, — qui tenait Déjazet en grande estime, — pour lui soumettre ma modeste inspiration.

— On devrait, me dit le poète, graver vos vers sur la tombe de Déjazet.

— Oh ! maître, j'en serais bien heureux, surtout en raison de la profonde affection que nous avions pour notre amie, mais ce n'est pas à moi, hélas ! que doit appartenir un tel honneur...

— On ne saurait faire d'elle, en si peu de mots, une épitaphe plus simple, plus émue, et plus touchante à la fois, me dit gravement Victor Hugo.

On juge de ma joie devant la bienveillante appréciation du maître.

L'inauguration du monument de Déjazet eut lieu deux ans plus tard au Père-Lachaise. Il est des plus simples et d'un goût exquis : une fauvette sculptée sur une croix, chantant près d'un masque et d'une lyre brisée, symbolise le talent léger et gracieux de Déjazet.

C'est à Victor Hugo que je dois le très grand bonheur de voir attaché au nom de notre il-

lustre amie, le nom des deux frères qui la chérissaient. En effet, nous sûmes que le fils de Déjazet avait soumis au maître un grand nombre d'épitaphes envoyées par des admirateurs de sa mère. — Victor Hugo me fit l'honneur de choisir celle-ci, qui, sur le devant du tombeau de l'artiste regrettée, est gravée en lettres d'or, sur marbre noir :

A DÉJAZET

Ton esprit, ton talent, égalaient ta bonté.
O cœur d'or tant de fois béni par la souffrance,
Ton nom sera toujours doux et cher à la France,
Dont tu fus à la fois le charme et la gaîté!

Voici une pièce curieuse. Nous en possédons l'original qui nous fut jadis envoyé de Brest par Armand Gouzien.

MÉMOIRE

DE CE QUI EST DU A JEAN-MARIE NICOLAS LHOSTIS, PEINTRE, MENUISIER, DÉCORATEUR, POUR LES TRAVAULX EXÉCUTÉS PAR ICELUI, EN L'AN 1756, DANS L'ÉGLISE DE LA RIOUARÉ, PRÈS DE BREST.

	livres	sols
Avoir fourni des cordes neuves pour pendre les saints anges	3	9

	livres	sols
Avoir fourni douze sujets : ânes, vaches, bergers, cochons et bergères, pour la Nativité de N.-S. Jésus-Christ, et trois mages, dont deux blancs et un nègre noir.	85	6
Avoir remis un bout de sein à la sainte Vierge, pour allaicter l'Enfant Jésus.	1	3
Avoir mis une douzaine d'étoiles au firmament	18	12
Avoir refait de nouveaux commandements. .	9	4
Avoir arrangé le *Pater noster*.	3	9
Avoir ajouté une trompette sur la bouche de l'Ange du Jugement dernier et y avoir enflé ses joues pour souffler.	10	5
Avoir refait un chapeau tout neuf à saint Joseph pour cacher les trous qu'il avait dans la tête	2	7
Pour avoir allongé sainte Barbe, trop courte; avoir arrondi sainte Agnès, trop plate; et les avoir grattées par devant comme par derrière	5	8
Avoir redressé le Père directeur	2	13
Avoir mis une queue toute neuve au Saint Esprit	1	14
Avoir visité saint Isidore, saint Nicolas et sainte Rosalie, et leur avoir fait tout ce qui leur manque ensemble.	6	4
Avoir refait un bras gauche et un petit Enfant Jésus à la sainte Vierge, et avoir gratté la sainte femme par devant comme par derrière.	8	16

	livres	sols
Pour avoir refaict un nombril au bon Dieu, et y avoir retiré le nid de moineaux qu'il avait dans le ventre	1	10

Pour acquit :

JEAN-MARIE NICOLAS LHOSTIS.

Au commencement de l'année 1880, nous avions obtenu, à la préfecture, la faveur de visiter les prisons de Mazas, le dépôt des condamnés et la maison des Jeunes-Détenus, place de la Roquette.

Le directeur de cette maison de correction, M. Brandreth, se trouvait être précisément un ancien camarade d'enfance à nous.

Nous visitions, avec le plus grand intérêt, ce vaste établissement, accompagnés d'un gardien qui, grâce à l'obligeance de notre ami, avait ordre de nous laisser tout voir en détails. Après avoir vu un grand nombre de cellules où, isolé, chaque jeune détenu travaillait à un métier différent, le gardien tira les énormes verrous de la dernière cellule d'un long couloir, et nous aperçûmes un enfant de sept à

huit ans environ, mignon au possible, qui, perché sur une haute chaise, travaillait silencieusement entre ces sombres murs, à faire de petites violettes artificielles dont les pétales étaient posés sur une table grossière. Il était revêtu du costume gris et sinistre des pensionnaires de la maison. Au bruit formidable et grinçant des verrous, l'enfant, tout étonné, leva sa jolie petite tête, dont les cheveux blonds étaient, hélas! coupés ras, et vint subitement à nous, tendant ses petits bras, en nous disant avec un sourire d'ange :

— Monsieur, voulez-vous t'y me permettre de vous embrasser?

Mon frère et moi nous nous regardions, fort attendris.

— Qu'a donc fait ce malfaiteur? dis-je, moitié riant, moitié pleurant, au gardien.

— Ah! Monsieur, cet enfant est adoré de tout le personnel de la maison, tant sa nature est aimante. Il a été arrêté, comme vagabond, aux environs de Paris, où les gendarmes l'ont surpris demandant la charité.

Au même instant, le hasard fit que nous

vîmes venir vers nous M. Andrieux, le préfet de police, accompagné d'un médecin et d'un magistrat; tous trois venaient inspecter l'établissement.

Nous n'avions pas l'honneur de le connaître, mais lui, répondant à notre salut:

— Ah! ah! messieurs Lionnet, fit-il aimablement, vous venez visiter la Petite-Roquette? Mais qu'avez-vous? vous paraissez tout émus...

— Ma foi, monsieur le préfet, lui répondis-je, nous sommes en effet très émotionnés de ce que vient de nous dire le gardien au sujet de l'enfant que voici.

— Quel est ce jeune criminel? dit en souriant M. Andrieux.

L'enfant, voyant la physionomie sympathique du préfet, alla à lui, comme à nous tout à l'heure, et ne fit ni une ni deux, il l'embrassa.

M. Andrieux, qui commençait à partager notre émotion, dit au gentil bambin:

— Pourquoi t'a-t-on mis ici, mon petit ami?

— Parce que j'ai été à l'aumône, Monsieur.

— Et qui t'a envoyé à l'aumône? Voyons, raconte-nous ça.

huit ans environ, mignon au possible, qui, perché sur une haute chaise, travaillait silencieusement entre ces sombres murs, à faire de petites violettes artificielles dont les pétales étaient posés sur une table grossière. Il était revêtu du costume gris et sinistre des pensionnaires de la maison. Au bruit formidable et grinçant des verrous, l'enfant, tout étonné, leva sa jolie petite tête, dont les cheveux blonds étaient, hélas! coupés ras, et vint subitement à nous, tendant ses petits bras, en nous disant avec un sourire d'ange :

— Monsieur, voulez-vous t'y me permettre de vous embrasser?

Mon frère et moi nous nous regardions, fort attendris.

— Qu'a donc fait ce malfaiteur? dis-je, moitié riant, moitié pleurant, au gardien.

— Ah! Monsieur, cet enfant est adoré de tout le personnel de la maison, tant sa nature est aimante. Il a été arrêté, comme vagabond, aux environs de Paris, où les gendarmes l'ont surpris demandant la charité.

Au même instant, le hasard fit que nous

vîmes venir vers nous M. Andrieux, le préfet de police, accompagné d'un médecin et d'un magistrat; tous trois venaient inspecter l'établissement.

Nous n'avions pas l'honneur de le connaître, mais lui, répondant à notre salut:

— Ah! ah! messieurs Lionnet, fit-il aimablement, vous venez visiter la Petite-Roquette? Mais qu'avez-vous? vous paraissez tout émus...

— Ma foi, monsieur le préfet, lui répondis-je, nous sommes en effet très émotionnés de ce que vient de nous dire le gardien au sujet de l'enfant que voici.

— Quel est ce jeune criminel? dit en souriant M. Andrieux.

L'enfant, voyant la physionomie sympathique du préfet, alla à lui, comme à nous tout à l'heure, et ne fit ni une ni deux, il l'embrassa.

M. Andrieux, qui commençait à partager notre émotion, dit au gentil bambin:

— Pourquoi t'a-t-on mis ici, mon petit ami?

— Parce que j'ai été à l'aumône, Monsieur.

— Et qui t'a envoyé à l'aumône? Voyons, raconte-nous ça.

— C'est ma tante, Monsieur. Elle m'a dit comme ça : « Je ne peux plus te nourrir. » Alors je suis parti, et j'ai marché longtemps, longtemps, sans savoir où j'allais...

— D'où es-tu ?

— De la Ferté-sous-Jouarre.

Pauvre petit être ! Il avait fait près de trente lieues à pied, demandant l'hospitalité dans les fermes qu'il rencontrait. On lui donnait un morceau de pain ou une assiettée de soupe ; on le couchait sur le foin ; on mettait parfois quelques sous dans sa petite main et le lendemain il repartait. C'est à sa dernière étape qu'on l'arrêta pour mendicité. Il fut conduit au Dépôt, puis à la Petite-Roquette ; il attendait là le jour où il passerait en police correctionnelle.

Telles furent en substance les divers incidents que nous raconta l'enfant dans son naïf langage.

— Voulez-vous, monsieur le préfet, dis-je à M. Andrieux, me permettre une question ?

— Faites, monsieur Lionnet.

— Quand cet enfant aura paru en police

— Allez, dit-il à un gardien, me chercher le numéro un tel.

On nous amena l'enfant, qui avait aux pieds de gros sabots, et, sur sa chétive poitrine, une espèce de tablette carrée en bois suspendue à son cou et portant en noir un gros numéro. Sa figure s'éclaira d'un radieux sourire en nous retrouvant.

— Fais voir à ces messieurs comme tu sais bien ta prière.

L'enfant aussitôt se mit à genoux, et, après avoir fait le signe de la croix, commença, en joignant ses deux petites mains :

« Notre père, qui êtes aux cieux...

— Qui est-ce qui t'a appris cette prière, mon enfant? lui dis-je ; ce sont tes parents?

— Je n'ai plus ni père ni mère. C'est le monsieur qui dit la messe ici le jeudi et le dimanche.

— Tu es content d'être ici?

— Ah! dame! oui, parce qu'on mange bien. Et puis, quand j'ai bien travaillé, on me laisse jouer à la toupie dans le préau, où je suis toujours seul. J'ai un petit bateau en carton que

j'ai fait. Pour me désennuyer, j'apporte, à l'heure de la récréation (!) dans le préau, du pain de ma ration, et je fais venir à moi les petits oiseaux; il y en a un qui mange maintenant dans ma main. C'est gentil, les oiseaux! c'est des bons petits camarades! ils ont faim comme tout le monde, pas vrai? Et c'est bien mauvais d'avoir faim! ajouta-t-il avec un gros soupir.

— Tu aimes le travail?

— Oh! oui! parce que si je travaille, je reverrai maman.

— Mais tu nous as dit tout à l'heure que tu n'avais plus ni père ni mère...

— Oui, mais il y a ici le grand monsieur qui a une belle robe blanche, avec de l'or tout plein sur ses épaules et dans son dos, quand il monte à la chapelle, et il m'a dit comme ça que, si je travaillais bien, je reverrais maman.

— Où dois-tu la revoir?

Et l'enfant nous dit, levant ses yeux bleus, purs comme l'aube:

— Au ciel!

Tout attendris, nous suffoquions.

Le jour où le pauvre petit abandonné devait *comparoir* devant la justice se leva enfin. Mon frère Hippolyte s'était rendu au Palais et avait fait passer notre carte à M. Petit, qui présidait l'audience de la police correctionnelle.

Le jeune criminel parut, entre deux gardes municipaux. L'enfant portait à son cou une petite médaille de la Vierge que nous lui avions donnée.

En apercevant mon frère dans l'auditoire, le visage du cher enfant s'éclaira de joie et, faisant des signes à Hippolyte, il porta la médaille à ses lèvres.

Ainsi que nous l'avions prévu, l'instruction ayant établi l'innocence complète du jeune prévenu, le président donnait l'ordre de le mettre en liberté, lorsqu'il dit :

— Mais, j'y songe... j'ai là la carte de MM. Lionnet, au sujet de cet enfant ; sont-ils présents ?

Mon frère se leva.

— Monsieur, lui dit le président, vous connaissez cet enfant ? Avez-vous l'intention de faire quelque chose pour lui ?

— Oui, Monsieur, mon frère et moi nous l'adoptons.

— Vous voulez dire sans doute, Monsieur, que vous le recueillez, car, pour adopter un enfant, il faut avoir cinquante ans et lui donner son nom.

— Eh bien ! Monsieur, nous nous chargeons de lui.

— Le Tribunal, monsieur Lionnet. vous adresse ses félicitations.

Bien des mères pleuraient dans l'auditoire.

Depuis lors, l'enfant, que nous avons mis en pension, a pour habitude de commencer ainsi les lettres qu'il nous adresse :

Mes chers papas...

Nous tâcherons d'en faire un honnête homme.

A la suite de notre visite à la Petite-Roquette, que nous avions réitérée pour voir parfois notre futur fils, une idée nous était venue.

Nous demandâmes à M. Andrieux une entrevue dans laquelle nous lui dîmes :

— Nous venons, monsieur le préfet, vous soumettre un projet dont la réussite dépend de vous. Ne vous semble-t-il pas que si, grâce à votre bienveillante autorisation, nous organisions, avec des artistes distingués, une séance pour les jeunes détenus de la Petite-Roquette, *le choix* de certains morceaux récités ou chantés ne pourrait qu'avoir une salutaire influence sur le moral de ces malheureux enfants?

— C'est une excellente idée, en effet, Messieurs, que vous avez là. Écrivez-moi à ce sujet, pour la forme, et prenez jour avec M. Brandreth, le directeur.

Nous allâmes trouver plusieurs bons camarades, et c'est ainsi que s'adjoignirent à nous Nicot, Morlet, Saint-Germain, Taillade, Philippe Lamoury, Georges Lamothe, Henri Carré et Jules Uzès, qui se trouvèrent réunis le jeudi 10 juin, à quatre heures, dans la chapelle de la Petite-Roquette. M. Naudin, chef de la 1re division, représentait M. le préfet de police, absent de Paris.

Les enfants détenus à la Petite-Roquette

sont soumis au régime cellulaire; ils sont séparés les uns des autres, à la chapelle comme ailleurs. Dans cette chapelle, les enfants entrent un à un, gagnent leurs places et, aussitôt, tirent une petite porte derrière eux; ils se trouvent dans une sorte de petite cellule à ciel ouvert, d'où ils voient et entendent parfaitement bien le prêtre à l'autel, — ou le professeur au tableau, — la chapelle sert d'école pendant la semaine. Les enfants ne se voient pas les uns les autres et ne peuvent communiquer entre eux.

Nous avions donné le conseil à notre ami Taillade de choisir, comme morceau à réciter, la *Conscience*, de Victor Hugo.

Rien ne peut donner une idée de l'impression profonde que produisit sur ces enfants la belle poésie d'Hugo dite admirablement par l'éminent artiste. Il fallait voir leur physionomie terrifiée en entendant le dernier vers :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn !

Quelques jours après, le directeur de la Petite-Roquette nous envoyait plusieurs lettres

que lui avaient adressées certains jeunes détenus. Chacun parlait de la *Conscience*, et écrivait invariablement :

« Oh! Monsieur, je vois toujours cet œil qui me regarde... et je suis décidé à ne faire désormais que le bien. »

Nous montrâmes ces lettres à Victor Hugo, qui parut aussi touché de ces épîtres naïves exprimant un repentir sincère, que du suffrage des lettrés.

— Continuez! nous dit-il. Ne dussiez-vous sauver qu'une âme, parmi celles de tous ces pauvres petits malheureux, que vous et vos camarades auriez fait là acte d'humanité.

Le *Bulletin* de la Société générale des Prisons disait, dans son numéro de juin 1880, sous la signature de M. C. de Corny.

Les artistes ont bon cœur; ils l'ont montré une fois de plus; ils s'intéressent à toutes les grandes questions, et certes la question pénitentiaire n'est pas une des moindres. Ils ont prouvé, de la façon la meilleure et la plus charmante, que l'art répand la joie dans les lieux les plus tristes, la lumière dans les plus sombres; qu'il force tous les obstacles, qu'il abaisse même les murs des prisons et fait si bien que, grâce à lui, le

régime cellulaire lui-même se prête merveilleusement à la plus élevée des récréations...

C'était plus qu'une récréation; c'était un enseignement! Qui sait ce qu'aux heures douteuses, le souvenir de ces instants passés dans le commerce de l'Art pourra mettre de force et d'espérance dans ces jeunes âmes abandonnées! Les pauvres enfants! ils sont méchants parce qu'ils sont ignorants et maltraités; ils ne connaissent du monde que ses misères et ses hontes! Mais voici que dans leur nuit profonde, une lueur paraît; la voie divine de la Poésie se fait entendre, les grandes harmonies éveillent en eux des échos inconnus; et, pour la première fois peut-être, une émotion pure pénètre leur cœur, et le bon rire franc de l'enfance s'épanouit sur leur visage!

Qu'ils soient remerciés, ceux qui sont venus à ces enfants, qui leur ont donné cette heure bénie pendant laquelle ils ont vécu comme s'ils étaient de vrais enfants, des enfants innocents, comme s'ils avaient une vraie mère, comme si les caresses étaient faites pour eux. Qu'ils soient remerciés, ces hommes charitables, et puisse leur exemple trouver des imitateurs!

Il y a quelque temps, je rencontrai mon vieux collègue du Caveau, Dupin, le vaudevilliste, que nous appelons tous familièrement *papa Dupin*, (Il a quatre-vingt-dix-huit ans!)

Fort soigné et fort élégant dans sa mise, — comme toujours, du reste, — il était, ce jour-là, tiré à quatre épingles, et descendait assez allégrement, ma foi, et d'un air pimpant et joyeux, la rue Notre-Dame-de-Lorette, où il habite.

— Où courez-vous donc ainsi, tout guilleret, mon papa? lui dis-je.

Mais l'aimable vieillard, tout en continuant son chemin, me dit précipitamment, et comme quelqu'un qui ne veut pas être arrêté dans sa course :

— Bonjour, bonjour, cher enfant!... Je suis attendu... Puis il ajouta en souriant avec finesse : Je vais chez ma maîtresse pendant que son vieux n'y est pas !...

L'excellent comédien Bouffé, qui fit jadis la fortune du Gymnase, le créateur de tant de rôles où il fut admirable, est un des grands artistes auxquels une vive amitié nous unit.

Nous lui devons, comme à Frédérick et à Déjazet, tant de bonnes soirées de notre jeunesse !

Le digne et bon vieillard eut le bonheur de célébrer ses *noces d'or,* sa *cinquantaine,* le 9 novembre 1876, en la petite église d'Auteuil.

Il s'était donné la peine de gravir nos quatre étages pour venir nous convier à sa réunion de famille.

Après le dîner, je lui chantai les couplets suivants, que j'avais composés en son honneur :

Je voudrais avoir un talent
Digne de te chanter, ô maître !
Aussi bien, n'est-ce qu'en tremblant,
Que j'ose ici me le permettre.
Mais tu seras dédommagé
De mes vers, — médiocre aubaine —
Car j'ai prié l'ami Grangé
De célébrer ta cinquantaine.

Il l'a fait en couplets émus,
Que je chanterai tout à l'heure
Devant toi, devant les élus
Admis ce soir en ta demeure.

Que n'ai-je son style charmant,
Sa forme d'élégance pleine,
Pour célébrer plus dignement,
O cher Bouffé, ta cinquantaine!

Mais, à défaut d'esprit vainqueur,
Pour te dire ce que je pense,
Je n'écoute ici que mon cœur,
Ami, c'est ma seule éloquence.
Je bois au grand comédien
Qui, du plus loin qu'on s'en souvienne,
Fut toujours cet homme de bien
Dont nous fêtons la cinquantaine.

Nous avons pleuré bien souvent
Aux accents de ta voix si chère!
Sur ton beau visage émouvant
Passait ton âme tout entière!
Ton grand art fut la vérité
Qui te rendait sublime en scène,
Cher maître de tous respecté,
Dont nous fêtons la cinquantaine.

O Bouffé, je bois en ce jour
A la femme heureuse et bénie,
Au saint objet de ton amour,
A la compagne de ta vie.
Puisse le ciel, ô chers époux,
En sa clémence souveraine,
Dans dix ans nous réunir tous
Pour fêter votre soixantaine!...

Notre vieil ami, tremblant d'émotion, et pleurant, se jeta dans mes bras. Il ne put que balbutier :

— Tu m'aimes donc bien?

Le cher maître fut encore plus heureux que son illustre camarade Samson qui, ainsi que lui, avait pu célébrer ses « noces d'or » (et dans la même petite église, par parenthèse).

J'eus le bonheur, le 9 novembre 1886, de célébrer, après dix années, les *noces de diamant* de notre cher Bouffé, la *soixantaine* que mon cœur lui avait souhaitée.

On lira plus loin le nouvel et respectueux hommage que j'adressai à notre vieil ami, ou plutôt que je vins lui dire devant toute sa famille, réunie dans sa petite maison du Hameau-Béranger, à Auteuil.

On pouvait lire dans le *Figaro*, à la date du 28 septembre 1882 :

« Nos deux amis Anatole et Hippolyte Lionnet

nous envoient, de Saint-Jean-de-Luz, où ils passent l'été, une intéressante communication.

Saint-Jean-de-Luz, 25 septembre 1882.

Mon cher Magnard,

Quelques jours avant notre départ de Paris, notre ami Monval, bibliothécaire du Théâtre-Français, sachant que nous venions à Saint-Jean-de-Luz, où dans notre jeunesse nous avons passé plusieurs années, nous pria de rechercher, dans les archives de la mairie, l'acte de naissance du fils d'un comédien du Roy, faisant partie de la troupe de Molière, nommé Pitel, natif de Saint-Jean-de-Luz. Ce document est utile pour les archives de la Comédie-Française.

Grâce à l'obligeance du secrétaire de la mairie, et après de longues recherches, nous avons fini, en effet, par découvrir, dans un vieux registre à moitié rongé par les rats, cet acte qui date de 1660. Mais voici l'intéressant pour le secrétaire de la Comédie-Française, et pour les gens de théâtre en général : c'est qu'ainsi que vous le verrez par la copie textuelle ci-jointe, ce fils de comédien a été tenu sur les fonts baptismaux au nom de Monsieur, frère *unique* du Roy Soleil, et de Son Altesse Royale, Mademoiselle de France. Rien que cal...

En outre, je vous adresse un second document, peut être plus intéressant encore que le premier.

C'est l'acte authentique du mariage de Louis XIV

avec l'infante d'Espagne, à Fontarabie; cérémonie qui précéda le mariage officiel du roi, dans l'église de Saint-Jean-de-Luz.

On voit encore, sur le mur de ladite église, la trace de la porte par laquelle entrèrent les illustres époux. On fit immédiatement murer cette porte, et oncques depuis personne n'y passa.

Je puis vous affirmer que nul encore n'a eu la copie textuelle de ces deux actes. Nous vous les adressons, cher ami, pensant qu'ils intéresseront les lecteurs du *Figaro*.

Recevez, mon cher Magnard, l'assurance de notre amitié dévouée.

ANATOLE LIONNET,

HIPPOLYTE LIONNET.

Voici les documents dont il s'agit :

Le 26 may 1660, a esté baptizé Philippe Louys, fils de Hanry Pitel, sieur de Longchamps, comédien du Roy, et d'Anne le Grand, sa femme. Le parrain a été messire Charles Marsel, comte de Caire, capitaine des gardes de Monsieur, au nom de Monsieur, frère unique du Roy, fils de France; la marraine a été Mademoiselle de Vandy, au nom de Son Altesse Royale Mademoiselle, par moy.

DE HAYET, curé.

Le neufvième du mois de juin mil six cent soixante a été ratifié par parole de présents, le mariage de Très haut et Très puissant seigneur Louis quatorzième du

nom, Roy de France et de Navarre, et de Très haute et Très puissante princesse Dame Marie-Thérèse d'Autriche Infante d'Espagne; Dr Louis Mendez de Haro, premier ministre de S. M. C. ayant, par procuration de S. M. T. C. épousé en son nom, le trois du même mois, cette princesse à Fontarabie. La messe chantée de la cérémonie du mariage a été célébrée par Monseigneur Dolez, notre Évêque, ayant pour diacre Monsieur de Forcoat, aumônier de Sa Majesté, et pour sous-diacre Monsieur de Hayet, notre curé.

P. DE LISSARDY, vicaire.

Pour un banquet spécial que le *Caveau* organise tous les ans, en été, et qu'on appelle *le banquet des mots donnés*, le Comité proposa, en 1881, comme sujet : *les Fleurs*. Chaque membre avait à traiter une fleur différente. Il nous fut dévolu, à mon frère : *le Narcisse*, et à moi : *le Souci*.

Nous eûmes l'idée de fondre nos deux sujets en une seule chanson. Il nous avait paru intéressant de traiter ainsi le contraste qu'offrent les deux fleurs.

Nous fûmes assez heureux pour voir notre

fraternelle collaboration obtenir un gentil succès avec les vers que voici :

LE NARCISSE ET LE SOUCI

A GUSTAVE NADAUD

I

LE NARCISSE.

Moi je suis le brillant Narcisse,

LE SOUCI.

Moi je suis le triste Souci,

LE NARCISSE.

Printemps, soleil, gaîté, caprice!

LE SOUCI.

Été brumeux, jour obscurci.

LE NARCISSE.

Je suis amoureux de moi-même,
Aux autres mon cœur est fermé.

LE SOUCI.

Moi ce sont les autres que j'aime,
Mais ils ne m'ont jamais aimé!

ENSEMBLE :

Nous suivons des chemins contraires,
En nos destins aventureux;
Mais nous vivons comme deux frères,
L'un heureux, l'autre malheureux.

II

LE NARCISSE.

J'ai le parfum qui vous enivre,
Cœur d'or et pétales d'argent.

LE SOUCI.

Moi je n'ai que des sous de cuivre
Dans ma sébile d'indigent.

LE NARCISSE.

Je vais, je cours et je voltige,
Fêté, choyé de toute part.

LE SOUCI.

Moi je demeure sur ma tige,
Sans un baiser, sans un regard!

ENSEMBLE :

Nous suivons des chemins contraires,
En nos destins aventureux;
Nous nous aimons comme deux frères,
L'un heureux, l'autre malheureux.

III

LE NARCISSE.

Mon existence est éphémère
Comme la joie et le bonheur.

LE SOUCI.

La mienne est longue : elle est amère
Comme le deuil et la douleur!

LE NARCISSE.

Je pars! Que mon sort s'accomplisse!

LE SOUCI.

Je reste pour mourir ici...
Adieu, mon frère le Narcisse!

LE NARCISSE.

Adieu, mon frère le Souci!

ENSEMBLE :

Nous suivons des chemins contraires,
En nos destins aventureux;
Nous nous aimions comme deux frères,
L'un heureux, l'autre malheureux.

ANATOLE et HIPPOLYTE LIONNET.

Juin 1881.

Le lendemain de ce banquet, auquel Charles Monselet assistait, nous avions la bonne fortune de recevoir, du fin critique, ce suffrage flatteur et encourageant:

Mes chers amis,

Cette fois vous avez mis dans le mille. Je viens de relire *le Narcisse et le Souci.*

Rien dans les petits coins, pas de banalité, rimes riches, pensée délicate.

Excusez cette rude franchise. Je ne vous y ai pas

accoutumés, mais que voulez-vous ? La vérité avant tout.

Amitié et amitiés.

CHARLES MONSELET.

Les grands poètes sont quelquefois d'aimables et joyeux compagnons.

Ainsi, nous nous souvenons, avec une sorte d'attendrissement, d'une soirée tout à fait familière et charmante, passée avec Frédéric Mistral, l'auteur de *Mireille*, soirée dont la lettre suivante, que nous retrouvons dans nos autographes, et qui nous fut adressée par un de nos plus fins écrivains français (le charmant auteur de *Jean des Figues*) rappelle, trop flatteusement pour nous, le doux et amical souvenir.

Mon cher Anatole,

On vous a regrettés à Courbevoie, ton frère et toi.

Il y avait là Prosper Marius, Léon Charly, Gœtschy, Carjat, Tournier, l'ardent félibre, et *Mistral!*

Ç'a été comme une espèce de pendaison de crémaillère. On a mal mangé, — car rien ne se trouvait pré-

paré, — mais bien bu : la cave étant de toutes les heures, vertu que n'a pas le fourneau. Et puis, on a chanté, mais, là, chanté comme des cigales.

Mistral a dit *lou Bastimen*, et un chœur de galériens rameurs, tiré de son drame de la *Reine Jeanne*, chose poignante et colorée, avec un diable de vieil air qui nous a fait penser à ta *Chanson de pirates*.

Nous l'avons chantée cette *Chanson de pirates*, que Mistral adore; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque Victor Hugo lui-même, lorsque vous la lui interprétiez tous deux, en avait son vieux cœur de poète, tout réjoui.

Et nous avons chanté aussi — une fête sans Pierre Dupont et toi ne serait pas une fête — nous avons chanté aussi *vos* admirables *Taureaux :*

Restez libres dans le désert,
Broutez le pâturage vert,
  Fuyez nos entraves ;
Loin des tyrans et des bourreaux,
Paissez en liberté, taureaux ;
  Les bœufs sont esclaves !

Puis, — ne m'en veux pas trop, — j'ai littéralement *exécuté* le *Lon lon la!* de Mme Blanchecotte, ce chef-d'œuvre dont tu as trouvé la vraie musique, et qui fit, un soir, — tu te le rappelles, — verser à ce gros sceptique d'Armand Silvestre des larmes grosses comme mes prunes.

Lon lon la ! les jours se passent,
Vides, misérablement.
Lon lon la ! les cœurs se lassent
D'errer éternellement.

Toujours la même folie,
Les mêmes tristes amours,
Et toujours la même lie !
Lon lon la ! toujours ! toujours !...

Lon lon la ! d'un air de ronde,
Je voulais railler un peu
— Lon lon la ! — ce pauvre monde,
Si morose dans son jeu.
Mais une angoisse subite
Vint pleurer quand je chantais...
De soi l'on n'est jamais quitte !
Lon lon la ! jamais ! jamais !...

Mais je reviens à mes prunes, — j'y tiens, — car il faut te dire que j'ai des prunes, et des pêches, et des poires, et des raisins, et un jet d'eau qui monte à la hauteur d'un bec de gaz, et un bec de gaz qui, toute la nuit, s'amuse à peindre mon jardin en bleu, de sorte que moi, homme de la nature, j'ai l'air de vivre dans un décor d'opéra.

C'est égal : on est tout de même mieux ici que chez le restaurateur du faubourg Montmartre où nous passâmes, avec les mêmes amis, une si délicieuse soirée, il y a quatre ans.

Viens donc déjeuner, un de ces matins, avec le frérot. On vous présentera nos bêtes qui, tout de suite, vous aimeront, car elles aiment mes amis.

A vous deux de cœur,

PAUL ARÈNE.

LES DEUX CHIENS DE DUMAS

A l'époque où Alexandre Dumas père possédait sa belle propriété de Monte-Cristo, le comte de R..., un de ses amis intimes, vint, dans la saison d'automne, passer quelque temps chez l'illustre romancier, qui l'installa dans la plus belle chambre de son château : une pièce située au rez-de-chaussée et donnant sur le parc.

M. de R... était, à ce moment, le seul hôte d'Alexandre Dumas.

Un matin, les deux amis déjeunaient en tête à tête, devisant joyeusement de choses et d'autres, lorsque, dans la conversation, le gentilhomme dit tout à coup à Dumas :

— A propos, mon cher maître ! Pendant que j'y pense, il faut que je vous fasse part d'un petit incident dont j'ai été témoin hier soir, d'une chose assez inexplicable pour moi et qui ne laisse pas de m'intriguer beaucoup...

— Qu'est-ce donc? fit Dumas.

— Voici, dit le comte de R...

« Figurez-vous, cher ami, qu'hier soir donc,

après vous avoir quitté, je m'étais couché. Étendu bien douillettement dans mon lit, je lisais, tout en fumant un cigare, vos *Souvenirs de voyage*. J'avais laissé ma fenêtre grande ouverte, car, ainsi que vous l'avez vu, le temps était doux comme en été, la nuit calme et pure.

« J'avais, couchés au pied de mon lit, vos deux superbes chiens de chasse, allongés comme des sphinx et reposant, tout comme moi, bien tranquillement. Rien ne troublait le silence, lorsque, à ma grande stupéfaction, je vois tout à coup vos deux chiens se lever soudainement, comme s'ils avaient été secoués par une pile électrique!... Ainsi que des chevaux de course, ils s'élancent ventre à terre par la fenêtre ouverte et disparaissent dans le parc avec la rapidité de l'éclair!...

Dumas se mit à sourire.

— Pourquoi souriez-vous? dit M. de R..., s'interrompant.

— Ah! c'est que je me doute... Mais continuez, continuez, mon cher comte, répliqua Dumas.

— Fort intrigué, reprit le gentilhomme, je me levai en hâte et passai mon pantalon ; puis, prenant ma lampe, j'allai jusqu'à la fenêtre d'où je me mis à explorer les profondeurs de votre parc, cherchant à me rendre compte de la course foudroyante de vos chiens. Je regardai partout : je ne vis ni n'entendis rien. Ma foi, mon cher ami, je fermai la fenêtre et vins me recoucher, me proposant de vous parler ce matin de ce petit incident, et me disant en moi-même que vous me donneriez sans doute le mot de l'énigme, car vous connaissez vos chiens mieux que moi et...

— Oui... je connais leurs habitudes, dit Dumas, et c'est pourquoi, mon cher comte, je vais, pour arriver à vous expliquer la chose, vous prier de rappeler vos souvenirs.

« Nous sommes entre nous, n'est-ce pas? Vous n'avez pas à vous gêner avec moi... Eh bien, voyons ! comprenez-moi bien... A un moment donné de la soirée, et pendant que vous lisiez, n'auriez-vous pas... machinalement... involontairement... donné satisfaction à... certaine petite exigence intime de dame Nature?...

Le comte, malgré lui, rougit légèrement.

— Oh ! mon Dieu, je vous le répète, poursuivit Dumas, toujours souriant, et avec bonhomie, vous n'avez pas à être gêné... Il est tout naturel que... vous trouvant seul dans votre chambre... Hein ? j'ai deviné, n'est-ce pas ?...

— Ma foi, mon cher Dumas, je ne sais pas trop... je crois... peut-être bien que... Oui, oui, en effet, je me souviens maintenant !... vous avez deviné !...

— Eh bien ! mon cher ami, reprit Dumas en riant, vous allez comprendre la chose ; elle est bien simple :

« Sachez donc que mes deux pandours de chiens, qui du reste sont d'excellentes bêtes, avaient cette mauvaise habitude de... s'oublier trop souvent, même quand j'avais du monde chez moi ; ce qui devenait fort désagréable. Aussi, lorsque cela arrivait à l'un ou à l'autre de ces deux inséparables, comme je ne savais pas lequel d'entre eux se rendait coupable du forfait, un beau jour je me suis mis à les fouailler de belle sorte à coups de

cravache, afin de leur faire perdre cette douce manie. En effet, depuis certaine correction que je leur administrai, plus jamais ils n'ont eu de ces velléités.

« Mais hier, en vous entendant... user de *votre droit de solitude,* chacun des deux s'est dit à part lui : « Eh ! eh !... ce n'est pas moi... c'est mon camarade ! mais ça ne fait rien, je vais payer pour lui ! sauvons-nous ! il n'est que temps ! ! » Et après ce raisonnement fort sensé, ils ont eu le bon esprit de filer comme deux flèches, ainsi que vous l'avez vu.

Et les deux amis de rire aux éclats !...

Il fallait entendre cette amusante anecdote par Alexandre Dumas. Nous avons eu ce plaisir lorsque nous eûmes l'honneur d'être ses hôtes à la Varenne-Saint-Hilaire.

Le cher maître !... je le vois encore, avec sa bonne figure, aussi fine que pleine de bonhomie, et riant lui-même, de son rire franc et épanoui, lorsqu'il la racontait. Que d'esprit, de verve et de gaieté ! On se tordait en l'écoutant.

A MONSIEUR ET MADAME BOUFFÉ

Puisse le ciel, ô chers époux,
En sa clémence souveraine,
Dans dix ans nous réunir tous,
Pour fêter votre soixantaine !

9 novembre 1876.

Le neuf novembre, ô chers époux,
Est un touchant anniversaire :
En ce jour, mes vers vont à vous,
Tremblants d'émotion sincère.
Je saluais, voilà dix ans,
De votre hymen la cinquantaine ;
Le cœur attendri, plein d'élans,
Je chante votre soixantaine.

Amis, par la tendresse unis,
Votre sort est digne d'envie ;
Vous fûtes par le ciel bénis,
En traversant à deux la vie.
Aimés de lui, le doux Seigneur,
En sa clémence souveraine,
Vous fait marcher cœur contre cœur,
Au jour de votre soixantaine.

Vous avez, en vous soutenant,
Ensemble gravi la colline
Que vous descendez maintenant :
Ému, devant vous je m'incline !
Qu'importent, quand on va s'aimant,
Les soucis dont la vie est pleine !
Vos cœurs battent plus saintement
Au jour de votre soixantaine !

A toi, maître admiré dans l'Art,
A ta vénérable compagne,
J'offre cet hommage, ô vieillard
Qu'un renom de gloire accompagne !
Que Dieu de la fin de vos ans
Fasse la date encor lointaine,
Lui qui bénit vos cheveux blancs,
Au jour de votre soixantaine !

ANATOLE LIONNET.

9 novembre 1886.

Nous étions à Chambon, chez Villemessant, qui nous avait invités à passer quelques jours à sa maison de campagne.

Le fondateur du *Figaro* nous dit, un matin :

— Mes enfants, puisque je vous tiens, vous seriez bien gentils de chanter dimanche à l'église de ce petit village. Je serai heureux de faire cette surprise à mon bon vieux curé. J'attends justement Paul Dollingen demain ; il vous accompagnera à l'orgue. Mes filles ont de la musique religieuse. Vous chercherez dans leurs recueils.

Nous trouvâmes en effet l'*Ave Maria* de Gounod et l'*Ave verum*, à deux voix, de Mo-

zart, que nous chantâmes à la grand'messe.

Le dimanche soir, après le dîner auquel Villemessant avait invité le curé, celui-ci, bon vieillard à demi aveugle, aperçoit, suspendu au mur du salon, une fort jolie lithographie représentant une jeune femme vêtue de blanc, à la physionomie douce et poétique.

— Oh! la belle sainte! s'écrie le bon prêtre.

— Elle vous fait plaisir? dit Villemessant, eh bien, emportez-la, monsieur le curé!

Le digne homme s'en alla tout joyeux, emportant le cadeau sous son bras.

Et voilà comment on a pu voir, dans la sacristie de l'église de Chambon, la belle image en question.

Elle représentait Mme Doche dans la *Dame aux Camélias!*

Depuis la mort de Lesueur, qui était de l'Académie, notre doyen actuel du Caveau est le bon papa Duvelleroy, le célèbre éventailliste du passage des Panoramas.

Figurez-vous, encadrée sous une couronne de cheveux blancs comme neige (il a 85 ans !), une physionomie rose et vermeille, gaie, accorte, pleine de bienveillance et d'aménité.

L'ermite de Nogent-sur-Marne, — comme il s'intitule lui-même, — par son esprit, par sa bonté, tient à la fois et de l'épicurien et du prélat. Imaginez une sorte d'évêque Myriel, aimant à prendre, moitié paternellement et, ma foi, moitié galamment encore, le menton de sa servante, et à fredonner gaiement les flons-flons de Désaugiers, vous vous ferez une juste idée de cet aimable et digne vieillard. Chaque semaine se réunissent chez lui les plus fervents adeptes de la Chanson : nos amis Nadaud, Bourdelin, Charles Vincent, Duprez, Garraud, Saint-Germain, le charmant et spirituel comédien, Montariol, Fusch, Piesse, Chebroux, Lagoguée, Georges Duvelleroy et tant d'autres, qui, tous, troussent lestement et finement le couplet.

C'est dans cette riante propriété de Nogent qu'Alexandre Dumas père a écrit son drame *la Conscience,* créé par Laferrière. Duvelleroy en a le précieux manuscrit. Il y a reçu

aussi tour à tour Béranger, Lamartine, Félix Pyat, Gavarni, Litolff, et tant d'autres.

C'est là, me racontait notre cher vieil ami, qu'un matin, il vit arriver un homme misérablement vêtu d'une veste en lambeaux, et d'un pantalon rouge de soldat, pantalon tout effiloqué, couvert de poussière. L'homme, un bâton à la main, sentant la misère, s'arrêta sur le seuil, où était venu le recevoir son hôte...

Duvelleroy reconnut... qui? je vous le donne en cent... Hégésippe Moreau qui, ayant traversé tant de jours de détresse, venait demander un abri à son ami. Le pauvre poète (comme, plus tard, Glatigny) avait fait à pied bien des lieues. On lui donnait trois sous par étape.

C'est chez Duvelleroy qu'il écrivit cette exquise et admirable poésie : *la Fermière*, pour remercier une brave paysanne qui lui avait donné l'hospitalité en chemin. C'est, avec *la Voulzie,* le chef-d'œuvre qui l'a immortalisé.

. . . . . .

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore,
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore!

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière.

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait, même égaré,
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

Pauvre Hégésippe! que de succès ne lui avons-nous pas dus avec ces vers exquis que, pendant vingt ans, nous avons partout récités ou chantés. C'était, et c'est toujours, une des perles les plus précieuses de notre répertoire.

J'ai vu plus d'une fois couler une larme d'at-

tendrissement dans les yeux de notre bon vieil hôte de Nogent, lorsqu'il m'entendait chanter la *Fermière*.

Il y a quelques années, Berthelier et Léonce se promenaient bras dessus, bras dessous, sur les boulevards.

Ils rencontrent leur jeune camarade Cooper, de la Renaissance, qui leur dit :

— Vous savez la nouvelle?

— Non! répondent les deux amis.

— Eh bien, on vient de lever la répétition au théâtre. Offenbach est mort.

— Ah! mon Dieu! fait Léonce.

Puis il ajoute d'un air consterné, l'œil fixe, en regardant la terre :

— Offenbach... Désiré... Léonce!

— Qu'est-ce que tu dis? lui demande Berthelier.

Et l'autre repart, toujours mélancolique et sombre, avec ce sérieux de clown anglais que chacun connaît:

— Offenbach... Désiré... Léonce... C'est mon tour!...

— Qu'est-ce que tu nous chantes? ajoute Berthelier. Tu es encore plein de vie et de santé, nom d'une brique! Tu ne vas pas te frapper ainsi?

— Je vais te dire... reprend Léonce, toujours avec ce sang-froid, ces intonations étranges et burlesques qui, passant de la basse à la petite flûte, caractérisent l'individualité de l'amusant fantaisiste, ce n'est pas la mort qui m'effraie... pas le moins du monde! mais... ce sont les souffrances qui précèdent la mort. Ah! si je ne devais pas souffrir pour aller dans l'autre monde, je dirais à la mort : « O mort! me voici, partons, je suis prêt, bravo! nous allons faire route ensemble... » Mais, tu comprends? subir toutes sortes de tortures physiques avant de partir... non! ça, ça m'effraie et ça me rend tout rêveur...

— Voyons! voyons! réplique le joyeux Berthelier, ce n'est pas tout ça... Tu vas venir avec moi; nous allons nous rendre tous deux

[illegible] nous inscrirons

[illegible] vaille si-

[illegible] ons tout

[illegible] pension-

[illegible] o, appo-

[illegible] tous ses

[illegible] ras mon

[illegible] rmurer,

[illegible] Désiré...

[illegible] re du dé-

[illegible] le regis-

[illegible] perplexe,

[illegible] ono fini?

[illegible] nt le con-

C'est à mes joyeux amis du Caveau que je dédie la chanson suivante :

A LA CHANSON!

Le gai refrain d'une chanson
Est doux au cœur comme à l'oreille.
Bonne fille, à l'air sans façon,
Qui donc nous charme et nous réveille?
C'est la Chanson! c'est la Chanson!
Le chant français, c'est la Chanson!

Dans l'atelier, une chanson
Vient donner du cœur à l'ouvrage.
Quand Dupont chante la moisson,
Le paysan reprend courage.
Saluons tous, à l'unisson,
Ce chantre aimé de la Chanson!

C'est à Nadaud que la Chanson
Doit tant de ravissantes choses.
« Brigadier, vous avez raison... »
Ferait pouffer les plus moroses.
Saluons tous, à l'unisson,
Ce fin esprit de la Chanson!

C'est au Caveau que la Chanson,
Compte ses plus joyeux apôtres;
Par l'entrain, la verve et le son,

Désaugiers dépassa les autres.
Saluons tous, à l'unisson,
Ce bon vivant de la Chanson!

De Béranger, dans la Chanson,
Chacun admire le génie;
Sa pensée est une leçon,
Sa parole est une harmonie.
Saluons tous, à l'unisson,
Cet immortel de la chanson!

Il est pour nous une chanson
Réveillant la fibre française :
Dans les cœurs il passe un frisson,
Quand on entend la *Marseillaise!...*
Saluons tous, à l'unisson,
Rouget de l'Isle et sa chanson!

Les gais oiseaux de la Chanson
Dans leurs nids au Caveau résident,
Charmant l'harmonieux buisson
Que Vincent et Grangé président.
Buvons, amis, à l'unisson,
Aux amoureux de la Chanson!

ANATOLE LIONNET.

16 avril 1886.

On sonne à notre porte. Nous allons ouvrir. C'est Alexandre Dumas fils qui, en compagnie de son gendre, M. Lippmann, nous fait l'honneur de venir visiter notre galerie de portraits et de souvenirs, bien complétée depuis de longues années qu'il n'était venu chez nous. Dumas s'arrête, tout pensif, devant un admirable portrait que son père nous offrit avec une dédicace des plus affectueuses.

— Oui, mon pauvre père vous aimait bien, nous dit-il, attendri ; et chaque fois que je vous vois... Puis, s'interrompant tout à coup et nous regardant fixement : Ah ! ça ! mais au fait, comment faites-vous ? vous ne changez pas... Vous êtes toujours les mêmes... Et, souriant, il ajoute : Ah ! il est vrai que vous êtes deux !...

Lors, Hippolyte lui fait voir, accroché à l'un des murs de notre salon, un portrait de notre ami Armand Silvestre, avec ces vers au bas :

Vous qui portez à deux le fardeau de la vie,
De tous les sorts humains le vôtre est le meilleur.
Être deux pour la Joie, et deux pour la Douleur,
« C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! »

— Voilà un joli quatrain! nous dit Dumas. Puis :

— Je vous disais donc tout à l'heure que, chaque fois que je vous vois, vous me faites penser aux deux chats de mon père...

— Ah! oui, lui dis-je, les deux petits chats qu'il appelait Hippolyte et Anatole?...

— Précisément! vous vous rappelez ce petit drame? ajouta-t-il en riant.

— Parfaitement, cher maître! D'autant plus que nous priâmes votre excellent père de vouloir bien nous donner copie de la charmante lettre qu'il écrivit, à ce sujet, à Millaud, qui était, je crois, à cette époque, directeur du *Petit Journal*. Nous la conservons précieusement dans nos autographes...

Nous donnons à nos lecteurs la reproduction de cette lettre, où l'on reconnaîtra, une fois de plus, l'esprit et la sensibilité du célèbre romancier.

Elle fait opposition à l'histoire plaisante des *Deux Chiens de Dumas*, relatée également dans ce volume.

Paris, 30 mai 1865.

Mon cher directeur,

J'ai toujours ri de l'histoire de la mère Michel qui avait perdu son chat, et qui promettait une récompense à qui le rapporterait.

Il ne faut jamais rire du malheur d'autrui.

J'avais un chat de plus que la mère Michel; j'avais deux chats charmants, blancs comme des hermines et n'ayant pas même, au bout de la queue, cette tache noire qui, sur la simarre des juges et la palatine des femmes, semble dire hautement qu'il n'y a ni justice ni vertu sans taches.

Mes deux chats étaient donc plus blancs que la blanche hermine.

Ils faisaient le bonheur d'un enfant de quatre ans, qu'ils n'avaient jamais eu même l'idée d'égratigner; de même que le poil de leur robe était sans tache, le velours de leurs pattes était sans griffes.

Ils étaient en outre si pareils qu'on les appelait Hippolyte et Anatole, comme mes jeunes amis les frères Lionnet, et qu'on avait été obligé, pour reconnaître Hippolyte d'Anatole, de mettre un ruban rose au cou d'Anatole et un ruban bleu au cou d'Hippolyte.

Il faut vous dire, pour l'intelligence de la chose, — et il n'y a qu'une circonstance qui puisse me faire faire en public une pareille confidence, — il faut vous dire que je demeure au premier, au coin de la rue des Pyramides, et que je jouis de la portion du balcon qui s'étend devant mes fenêtres, balcon qui règne sur toute

la rue, — et qu'une petite grille divise à chaque maison nouvelle.

Eh bien! Hippolyte — le ruban bleu — a passé hier à travers la grille de mon balcon, et s'est trouvé sur le balcon de mon voisin. Mon voisin, qui n'aime pas les chats, a mis Hippolyte à la porte. Hippolyte est descendu chez le restaurateur du rez-de-chaussée; le restaurateur du rez-de-chaussée, qui n'aime pas plus les chats que mon voisin du premier, a mis Hippolyte à la porte. Une femme qui passait, et qui aimait les chats, a mis Hippolyte dans son panier.

De là, désolation dans la maison, mon ami! L'enfant, qui n'a plus qu'un chat, pleure. Anatole, qui n'a plus de frère, refuse toute nourriture et paraît décidé à se laisser mourir de faim. De sorte que, malgré la précaution que j'avais prise d'avoir deux chats, si la personne qui a pris mon chat n'a pas la bonté de me le rapporter, je n'aurai bientôt plus de chat.

Bien entendu qu'il y aura récompense honnête pour la personne qui prendra cette peine.

Signalement :

Angora de race, blanc de robe; âge : six mois; yeux jaune vert, ruban bleu au cou, répondant au nom d'Hippolyte, mais d'une façon capricieuse et distraite.

Au nom de la Société protectrice des animaux, je vous adjure, mon ami, de mettre ma lettre dans votre journal, et toutes les âmes qui aiment les chats vous remercieront avec moi. Tout à vous,

ALEXANDRE DUMAS.

Nous sommes les meilleurs amis d'une jeune artiste dramatique, qui est bien une des plus intelligentes actrices que nous ayons vues sur la scène parisienne, et avec laquelle il m'est arrivé une petite aventure qui motiva la boutade inoffensive qu'on va lire, et que je lui adressai.

Plusieurs fois, j'avais remarqué le jeu plein de franchise et de naturel de la jeune femme en question, que nous appellerons... Anita, si vous le voulez bien.

Mon frère seul avait alors le plaisir d'être lié d'amitié avec elle.

Ayant reçu de moi, certain jour, un mot par lequel je la félicitais sur l'une de ses créations, elle dit à Hippolyte :

— Votre frère m'a adressé quelques lignes fort aimables. Vous devriez bien lui dire de m'indiquer une jolie poésie que je réciterais en intermède.

Bref, quelques jours après, je faisais, à mon tour, connaissance avec la jeune actrice, à laquelle je donnai une ravissante fable de Boursault. Mais comme elle n'avait jamais dit de

vers, elle me demanda de vouloir bien l'aider de mes conseils.

— Votre jour et votre heure seront les miens, lui dis-je ; je suis tout à vos ordres.

Nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain à huit heures du soir, chez nous.

La veille, il m'arrive une soirée pour le lendemain à neuf heures ; c'était donc le jour fixé entre nous. J'écris à la jeune comédienne : « Soyez exacte car, à neuf heures, je suis obligé d'aller en soirée ; mais de huit à neuf, nous aurons grandement le temps de travailler ensemble notre poésie. »

Au jour dit, j'étais chez moi avant huit heures. J'attends... j'attends toujours en vain. Enfin, comme neuf heures sonnaient, étant en retard, je descends quatre à quatre mes escaliers, et je vois... qui? notre jeune Anita en question, qui me dit d'un ton assez sec :

— Eh quoi ! vous partez? eh bien ! vous êtes encore aimable !

— Dame ! lui dis-je, en tirant ma montre, vous le voyez... il est neuf heures, et je vous

ai prévenue... Je le regrette, mais force m'est de vous quitter...

— A-t-il mauvais caractère !... s'écrie, d'un ton dépité, la retardataire.

J'ai oublié de dire que notre jeune comédienne, que je connaissais fort peu alors, est assez vive et même un tantinet... grincheuse ; c'est là son petit défaut.

Je lui fis, en souriant, toutes sortes d'excuses *de ce que je l'avais attendue,* et, pressé par l'heure, je la quittai.

Mais, le lendemain, galant, comme tout chevalier français doit l'être, je m'empressai d'envoyer un mot de regret à notre petite nerveuse, en me mettant, de nouveau, à sa disposition.

Mais j'avais compté sans l'impétueuse irascibilité de la jeune femme qui, prenant sa bonne plume de Tolède, m'envoya ce mot plein de dignité :

« Comme je ne veux plus m'exposer à une *scène* comme celle que vous m'avez faite l'autre soir, restons-en là de nos relations. *Quant à la poésie que je dois à votre gentillesse, je la*

dirai avec ma nature et mon petit savoir... »

— Hein ! crois-tu qu'elle est rageuse ? dis-je à mon frère.

Et comme je savais que notre quinteuse petite amie avait encore plus d'esprit que de talent, je lui rimai ce petit envoi, dont elle a été la première à rire. Ce fut la feuille de rose dont, en guise de soufflet, j'effleurai la joue de notre mignonne amie.

LA NATURE ET LE P'TIT SAVOIR

« Quant à la poésie que je dois à votre gentillesse, je la dirai avec *ma nature et mon petit savoir.*

« ANITA. »

Vous connaissez la p'tit' Lediche,
Qui dans *Frou-Frou* jouait si bien ?
Vous savez que, loin d'êt' godiche,
Elle est intelligente ? eh bien,
En outre, elle a, c'te miniature,
Un p'tit savoir, une nature...
Doublement heureux qui peut voir
Sa nature et son p'tit savoir !

Elle a tous les dons, tous les charmes ;
Inébranlable en ses rigueurs,
Ah ! qu'elle fait couler de larmes
Chez ceux qu'ont des gilets en cœurs !

On dirait qu'une bonne fée,
Quand elle naquit, l'a coiffée...
Mais ell' n'est fière que d'avoir
Sa nature et son p'tit savoir.

Loin d'être frivole et rieuse,
Sans s' permettre le moindre écart,
Toujours pensive et sérieuse,
Elle est tout entière à son art.
Pour me l' prouver, dans ma demeure,
Ell' m'a fait poser plus d'une heure...
C'est mêm' pour ça qu' j'ai pas pu voir
Sa nature et son p'tit savoir.

Oui, dans son amour pour l'étude,
Voulant avec moi travailler,
Ell' fut d'une telle exactitude,
Que nous faillîmes nous brouiller.
— Sans toi que veux-tu que j'devienne?
Ne m' garde pas un chien d' ta chienne,
Mon Anita! laisse-moi voir
Ta nature et ton p'tit savoir!

La religion nous enseigne
Le pardon : c'est sa sainte loi.
Et dir' que c'te gentill' p'tit' teigne
M'en veut d' son sans-gêne envers moi...
Il faudrait p't'êtr' que j' l'en remercie!
J'aim' mieux lui répond' par cett' scie :
« Anita, quand pourrai-je voir
Ta nature et ton p'tit savoir? »

Dieux immortels! cett' jeune artiste,
Qui vint un soir en mon foyer,
Je n' la verrai plus... c'est bien triste!
Je crois qu' désormais j' peux m' fouiller...
— Rassure-toi, si je succombe,
Je veux qu'on mette sur ma tombe :
« Mort pour Anita!... mais sans voir
Sa nature et son p'tit savoir. »

Nous fûmes liés de grande amitié avec le célèbre peintre Diaz, et son fils Eugène, l'auteur de la *Coupe du roi de Thulé,* opéra créé par Faure, et dont un air, resté classique, est chanté à l'envi par tous les barytons.

Diaz adorait le théâtre. Ses artistes de prédilection étaient Frédérick, Mélingue et Laferrière. L'œil, si profond, du vieux maître s'éclairait de joie lorsque, dans nos fréquentes causeries, nous nous remémorions les succès de ces trois remarquables comédiens qu'ainsi que nous, il avait beaucoup connus.

J'allai, un jour, demander une loge à Larochelle, qui était alors directeur du théâtre de Cluny. Je lui dis que je voulais l'offrir à Diaz,

qui n'avait pas encore vu Laferrière dans l'*Aveugle*, drame d'Anicet Bourgeois, que celui-ci venait de reprendre. Larochelle mit à notre disposition sa plus belle avant-scène, et en fit lui-même les honneurs au célèbre peintre, que nous emmenâmes avec Barye, le non moins célèbre statuaire.

J'entrai dans la loge de Laferrière. Il était en train de s'habiller. Dans ses vêtements de chez Dusautoy, il était prodigieux d'élégance et de jeunesse :

— Comment me trouves-tu? fit-il en me tendant la main. Puis avec un sourire : Toujours jeune, toujours 25 ans, n'est-ce pas?

Il avait soixante-dix ans à cette époque!

— Tu sais que nous t'avons amené Diaz et Barye... Ils sont là, dans l'avant-scène...

— Vrai? Oh! que je suis content! Je vais jouer pour eux!

Laferrière, ce soir-là, se surpassa.

A quelque temps de là, Larochelle devenu l'associé de Ritt, dans la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin, organisa une loterie au profit d'une œuvre artistique. Diaz lui fit

don d'un tableau qui fut évalué six mille francs. C'est de la sorte que le grand artiste reconnut la gracieuseté que lui avait faite Larochelle en lui offrant une avant-scène.

L'an dernier, notre ami Adrien Marx, du *Figaro*, nous avait conviés à venir entendre, dans son salon, le célèbre compositeur-pianiste Liszt. Les élus de cette soirée se souviennent encore du jeu prodigieux du grand artiste, dont les ravages du temps avaient exceptionnellement ménagé les doigts, restés toujours agiles. C'est là que nous retrouvâmes Mme Conneau, que nous n'avions pas revue depuis les soirées des Tuileries et de Rossini. Nous fûmes émerveillés du style de la remarquable cantatrice. Puis, après elle, vint Thérésa, qui, par sa façon de phraser, sa voix si humaine, si sympathique, n'eut pas moins de succès devant l'auditoire d'élite qui encombrait les salons de notre ami.

On nous demanda de chanter. Comme nous

quels se trouvaient Hébert, le directeur de l'Académie de Rome, l'abbé Coquereau (l'aumônier de la *Belle-Poule*, qui ramena à Paris les cendres de Napoléon Ier), Lachaud, Desmarets, Adrien Decourcelle, Léon Cléry, Fechter, Francis Berton, Jouvin, G. Doré, J. Verne, etc.; le grand artiste, dis-je, montait en voiture à notre porte. Il avait obtenu un tel succès d'enthousiasme, que nous nous rangeâmes sur le trottoir, et, au moment où il passait, nous nous découvrîmes tous respectueusement en criant : « Vive Delsarte ! »

Notre cher maître nous a dit bien des fois depuis qu'il n'avait jamais mieux chanté de sa vie que ce soir-là, stimulé qu'il était par cet aréopage d'élite, et que jamais aussi triomphe ne lui fut plus cher.

Cette soirée avait été donnée par nous afin de faire connaître un jeune écrivain, arrivé depuis peu du Midi, et qui nous fut présenté par Pierre Véron.

Le jeune poète, dont notre ami nous avait beaucoup vanté le talent, avait une tête charmante.

Deux yeux noirs, brillants et profonds, auxquels une myopie donnait une expression mélancolique; des sourcils allongés comme des ailes d'hirondelle; de grands cheveux noirs, un peu en désordre, séparés par une raie juste au milieu du front, et une mèche retombant toujours obstinément sur la joue droite.

Par le teint mat et chaud de son visage, notre jeune homme tenait à la fois et de l'Arabe et du Florentin. En le voyant, je songeai à l'*Hassan* de Musset, dans son poème de *Namouna*. On lui pouvait appliquer ces vers du poète :

> Il était très bien pris; on eût dit que sa mère
> L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

D'une voix douce et harmonieuse, il nous récita plusieurs poésies finement ciselées et tint son auditoire sous le charme. Sympathique à tous, notre jeune poète fut complimenté par Villemessant, qui le prit comme l'un de ses principaux rédacteurs au *Figaro*; par le docteur Marchal de Calvi, qui, plus tard, le sauva d'une grave maladie de poitrine. Puis, quelque temps après cette soirée, nous rece-

vions d'un de nos invités, chef du cabinet de M. le duc de Morny, le billet que voici.

Mardi.

Mon cher Anatole,

Ton ami est casé. Le duc de Morny le recevra ces jours-ci. C'est bien le diable si l'ayant vu... et entendu dire les adorables choses qu'il nous a dites, il ne le garde pas auprès de lui.

Amitiés.

ERNEST L'ÉPINE.

Le jeune homme, ainsi que son frère, resta de longues années attaché au cabinet du duc de Morny. Leur nom à tous deux est devenu célèbre.

Ils s'appellent Alphonse et Ernest Daudet.

Ayant toujours gardé au cœur le souvenir profondément reconnaissant de ce que les plus grands artistes avaient jadis fait pour nous, lors de notre tirage à la conscription, nous nous sommes toujours fait un devoir, à notre tour, de ne jamais refuser l'appui de notre modeste talent à ceux de nos camarades qui venaient frapper à notre porte. C'est ainsi

que, pendant les trente-cinq années de notre carrière artistique, nous avons été assez heureux pour apporter notre concours dans plus de mille représentations. Jamais tâche ne fut pour nous plus douce. Jamais nous ne chantâmes avec plus de cœur que lorsqu'il s'est agi de venir en aide à un camarade en détresse.

Le Ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction publique daignait, le 14 juillet 1883, récompenser nos modestes services, en nous envoyant les palmes d'officier d'Académie.

Nous fûmes, certes, bien heureux de cet honneur, en songeant à la joie qu'allait en ressentir notre pauvre chère mère. Mais ce qui nous alla droit au cœur, ce fut ce que, l'an dernier, les artistes les plus renommés firent pour nous.

Nous voulions donner une matinée au palais du Trocadéro. Nous pûmes arriver à obtenir le programme qu'on va lire plus loin, et qui fit une certaine sensation dans le Tout-Paris artistique. Les directeurs de théâtre les plus rebelles, les plus illustres comédiens et chanteurs, tous vinrent nous donner une marque de sympathie, qui fut la plus grande

vions d'un de nos invités, chef du cabinet de M. le duc de Morny, le billet que voici.

Mardi.

Mon cher Anatole,

Ton ami est casé. Le duc de Morny le recevra ces jours-ci. C'est bien le diable si l'ayant vu... et entendu dire les adorables choses qu'il nous a dites, il ne le garde pas auprès de lui.

Amitiés.

ERNEST L'ÉPINE.

Le jeune homme, ainsi que son frère, resta de longues années attaché au cabinet du duc de Morny. Leur nom à tous deux est devenu célèbre.

Ils s'appellent Alphonse et Ernest Daudet.

Ayant toujours gardé au cœur le souvenir profondément reconnaissant de ce que les plus grands artistes avaient jadis fait pour nous, lors de notre tirage à la conscription, nous nous sommes toujours fait un devoir, à notre tour, de ne jamais refuser l'appui de notre modeste talent à ceux de nos camarades qui venaient frapper à notre porte. C'est ainsi

que, pendant les trente-cinq années de notre carrière artistique, nous avons été assez heureux pour apporter notre concours dans plus de mille représentations. Jamais tâche ne fut pour nous plus douce. Jamais nous ne chantâmes avec plus de cœur que lorsqu'il s'est agi de venir en aide à un camarade en détresse.

Le Ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction publique daignait, le 14 juillet 1883, récompenser nos modestes services, en nous envoyant les palmes d'officier d'Académie.

Nous fûmes, certes, bien heureux de cet honneur, en songeant à la joie qu'allait en ressentir notre pauvre chère mère. Mais ce qui nous alla droit au cœur, ce fut ce que, l'an dernier, les artistes les plus renommés firent pour nous.

Nous voulions donner une matinée au palais du Trocadéro. Nous pûmes arriver à obtenir le programme qu'on va lire plus loin, et qui fit une certaine sensation dans le Tout-Paris artistique. Les directeurs de théâtre les plus rebelles, les plus illustres comédiens et chanteurs, tous vinrent nous donner une marque de sympathie, qui fut la plus grande

joie et la plus douce récompense de notre carrière. Notre ami Anatole de La Forge, qui nous honore de son affection dévouée, alla fort obligeamment trouver le Ministre des finances, M. Sadi-Carnot, et lui parler en notre faveur. Tout nous fut concédé pour rien.

L'héroïque défenseur de Saint-Quentin nous apporta lui-même cette bonne nouvelle, et nous remit son portrait avec cette dédicace :

A mes amis les frères Lionnet, ces deux artistes grands par le talent et par le cœur.

Souvenir affectueux d'un témoin de leur dévouement à toutes les causes justes et à toutes les misères sociales.

ANATOLE DE LA FORGE,
député de Paris.

La veille de notre concert, nous recevions la lettre suivante :

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.
—
CABINET DU PRÉSIDENT.

Paris, le 30 avril 1886.

Mes chers compatriotes et amis,

Je vous remercie d'avoir bien voulu ne pas m'oublier. Je serai certainement parmi ceux qui vous en-

PALAIS DU TROCADÉRO

1er MAI 1886

FÊTE ARTISTIQUE AU PROFIT DES FRÈRES LIONNET

M. FAURE
Alleluia d'Amour
Poésie d'Éd. Plouvier, mus. de Faure

M. GOT
Doyen de la Comédie-Française
Stances à la Marquise
(De Pierre Corneille. — 1re fois)

Mlle ADÈLE ISAAC
Air de Jeannot et Colin
(De Nicolo)

Mlle RICHARD
Stances de Sapho
(De Charles Gounod)

MM. FAURE ET TALAZAC
Le Crucifix (duo)
Poésie de Victor Hugo, mus. de Faure

M. MAUREL
Chantera
Une Mélodie Nouvelle

CHŒUR DES DEUX AVARES

(De Grétry)

Chanté par : MM. MONTAUBRY, LÉON ACHARD, CAPOUL, MAUREL, TALAZAC, TASKIN, FUGÈRE, DEGENNE, MOULIERAT, HERBERT, LUBERT, BOUVET, SOULACROIX, BELHOMME, CARROUL, FOURNETS, GRIVOT, MAUGUIÈRE, SUJOL, BERNARD, COLLIN, TROY, BARNOLD, GOURDON, DULIN, ISNARDON, CAMBON, BALANQUE, LEGRAND.

LA LISETTE DE BÉRANGER

(Paroles et Musique de Frédéric BÉRAT), chantée par

Mlle REICHEMBERG

ENTOURÉE DE

Mmes WORMS-BARRETTA, JANE HADING, PASCA, MARIE-LAURENT ROUSSEIL, TESSANDIER, LÉONIDE LEBLANC, HADAMARD, WEBER, MARIE MAGNIER, MARIE LEGAULT, RÉJANE, BRANDÈS, ANTONINE, MARCELLE JULLIEN, DE CLÉRY, MARY JULLIEN, LUCIE DAVRAY.

MM. WORMS, LAFONTAINE, ADOLPHE DUPUIS, DELANNOY, DIEUDONNÉ, TAILLADE, LACRESSONNIÈRE, LANDROL, LAGRANGE, DAMALA, ROMAIN.

Mlle BARTET
L'Amour, la Vieillesse et la Folie
(De Boursault)

Mme WORMS-BARRETTA
La Poupée
(De Jacques Normand. — 1re audition)

M. COQUELIN AINÉ
Barbasson
Scène en vers, d'Oct. Pradels. 1re fois

Mlle MERGUILLIER
« Air du Barbier »
(de Rossini)

M. FEBVRE
Le Régiment qui passe
(De Jean Aicard)

M. COQUELIN CADET
Le Volapük
(D'Alfred Guillon. — Première fois)

LE NOEL DES PAUVRES GENS

Paroles de Maxime RUDE, Musique d'Anatole LIONNET
Chanté par **M. TALAZAC**

LE CHŒUR PAR :

Mmes MARIE SASSE, LLOYD, PIERSON, CÉLINE MONTALAND, LINA BELL, CÉLINE CHAUMONT, JEANNE GRANIER, PAOLA MARIÉ, ZULMA BOUFFARD, JANE MAY, MORLET, MARIE MASSON, BERTHE MARIETTI.

MM. MELCHISSÉDEC, CARON, GIRAUDET, FUGÈRE, MOULIÉRAT, CH. LAMY, ANATOLE ET HIPPOLYTE LIONNET.

M. DUMAINE
Le Vieux Vagabond
(De Béranger)

M. SAINT-GERMAIN
Les Fraises
(D'Auguste Erhard. — 1re fois)

Mme THÉRÉSA
L'Enfance
(Poésie de Victor Hugo. — 1re fois)

Mme DESCLAUZAS
Madame Grégoire
(De Béranger)

LES BERGERS, TRIO DE LULLI

Chanté par **Mme THÉRÉSA** et les frères **LIONNET** (1re fois)

CHŒUR DES CONSPIRATEURS (MADAME ANGOT)

(De Charles LECOCQ)

CHANTÉ PAR

MM. CHRISTIAN, BARON, LASSOUCHE, DAUBRAY, HYACINTHE, MILHER, RENÉ LUGUET, JOLLY, RAYNARD, NOBLET, FRANCÈS, LÉONCE, AND. MICHEL, CORBIN, VOIS, GALIPAUX, FUSIER, SIMON MAX, MAUGÉ, REGNARD, PAUL LEGRAND *mimera*.

Mme MARIE MASSON
Air des Saisons
(De Victor Massé)

M. ANATOLE LIONNET
Éloge de la Vie
(De Gustave Nadaud)

MM. LIONNET FRÈRES
LA PETITE FÉE (Béranger), musique d'Anatole Lionnet

Le Piano (Erard) sera tenu par MM. Ed. Mangin, Ad. Maton
Emile Bourgeois et Uzès
L'Orgue (Alexandre), par M. G. Lamothe

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Paris, le 4 novembre 1887.

Mes chers amis,

Puisque vous publiez vos *souvenirs*, laissez-moi évoquer l'un des miens.

Je n'ai pas oublié que vous étiez là tous les deux, le soir où je dis pour la première fois de mes vers devant un public parisien.

Quelle peur j'avais ! pas pour mes vers : dans le Midi, et même ailleurs, nous ne doutons jamais de ça, quand c'est de nous. Mais, mon accent, mon terrible *assent*, voilà ce qui m'effrayait!

Bah! tout passe; et vous ne fûtes pas les derniers à m'encourager. Comme vous en avez encouragé tant d'autres, n'est-ce pas? Et voici ma conclusion, toujours avec le même accent :

AUX FRÈRES LIONNET

Recueillir des bravos sur la route suivie,
Dompter en souriant les destins hasardeux;
Marcher, les yeux levés, l'âme à jamais ravie,
Dans le tranquille oubli des méchants et loin d'eux;

Servir les pauvres gens, décourager l'envie
A force d'être doux devant le mal hideux :
Telle est la bonne part de l'homme dans la vie;
Et ne vous plaignez pas, car vous l'avez à deux!

Chantez! quand vous chantez, je pense à votre mère.
Elle vous a créés pour la même chimère,
Comme deux mêmes fleurs pour le même parfum,

Tant et si bien qu'aux jours où tout tombe en ruine,
Vous respirez la foi par la même poitrine
Et que vous êtes deux comme le cœur est un!

CLOVIS HUGUES.

Parfois, en voyant sur les murs de notre modeste salon les portraits de toutes nos grandes illustrations, avec leurs affectueuses dédicaces qui, seules, en font la richesse, richesse pour nous inestimable, nous nous sentons émus, et, faisant un retour doux et mélancolique à la fois sur notre passé, nous songeons :

— Comme nous étions peu de chose à côté de tous ces talents, de ces hommes de génie, qui nous ont honorés d'une bienveillante sympathie! Mais nous possédions du moins, nos lecteurs en auront jugé, l'amour et le respect du Bien et du Beau en Art.

Que de souvenirs émus ou piquants n'aurions-nous point encore à raconter!

J'éprouve à retracer tel rien joyeux ou triste,
Un plaisir délicat connu seul de l'artiste.

Si dans ceux dont ces pages sont pleines, nos lecteurs ont pu trouver quelque intérêt, nous y puiserons un encouragement à en publier de nouveaux.

C'est dans cette espérance que nous disons à tous, non pas adieu, mais au revoir!

Novembre 1887.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 21641

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

Histoire universelle du Théâtre, par ALPHONSE ROYER. 6 forts volumes in-8°. . . . . 45 fr. »

Les tomes V et VI qui embrassent la production dramatique européenne du XIXe siècle, et qui forment à eux seuls un ouvrage complet, se vendent séparément. Ils ont pour titre :

Histoire du Théâtre contemporain en France et à l'étranger, depuis 1800 jusqu'à 1875, par ALPHONSE ROYER. 2 forts volumes in-8° . . . . . 15 fr. »

Histoire littéraire, critique et anecdotique du Théâtre du Palais-Royal (1784-1884), par EUGÈNE HUGOT. 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Le Musée de la Comédie-Française, par RENÉ DELORME, ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et du Ministère des Beaux-Arts. 1 beau volume in-4°, imprimé avec luxe sur papier vergé teinté, tirage à petit nombre . . . . . 10 fr. »

La Comédie Française à Londres (1871-1879). — Journal inédit de E. GOT. — Journal de F. SARCEY. — Publiés avec une introduction par GEORGES D'HEYLLI. 1 volume in-16, sur papier vergé de Hollande. . . . . 3 fr. »

Mémoires de Samson, de la Comédie-Française. 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs de Frédérick Lemaître, publiés par son fils, avec portrait. 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs et Études de Théâtre, par P. RÉGNIER, de la Comédie-Française, avec un portrait de l'auteur gravé par A. BLANCHARD, 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

François Liszt : Souvenirs d'une Compatriote, par JANKA WOHL, 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Adélaïde Ristori : Etudes et Souvenirs. 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Théâtre de Campagne, recueil de comédies de salon, par les meilleurs auteurs dramatiques contemporains (huit séries ont paru). Chaque série, formant 1 volume grand in-18 jésus est vendue séparément . . . . . 3 fr. 50

Les Mille et une Nuits du Théâtre, par AUGUSTE VITU (5 séries sont en vente). Chaque série formant un volume grand in-18 se vend séparément . . . . . 3 fr. 50

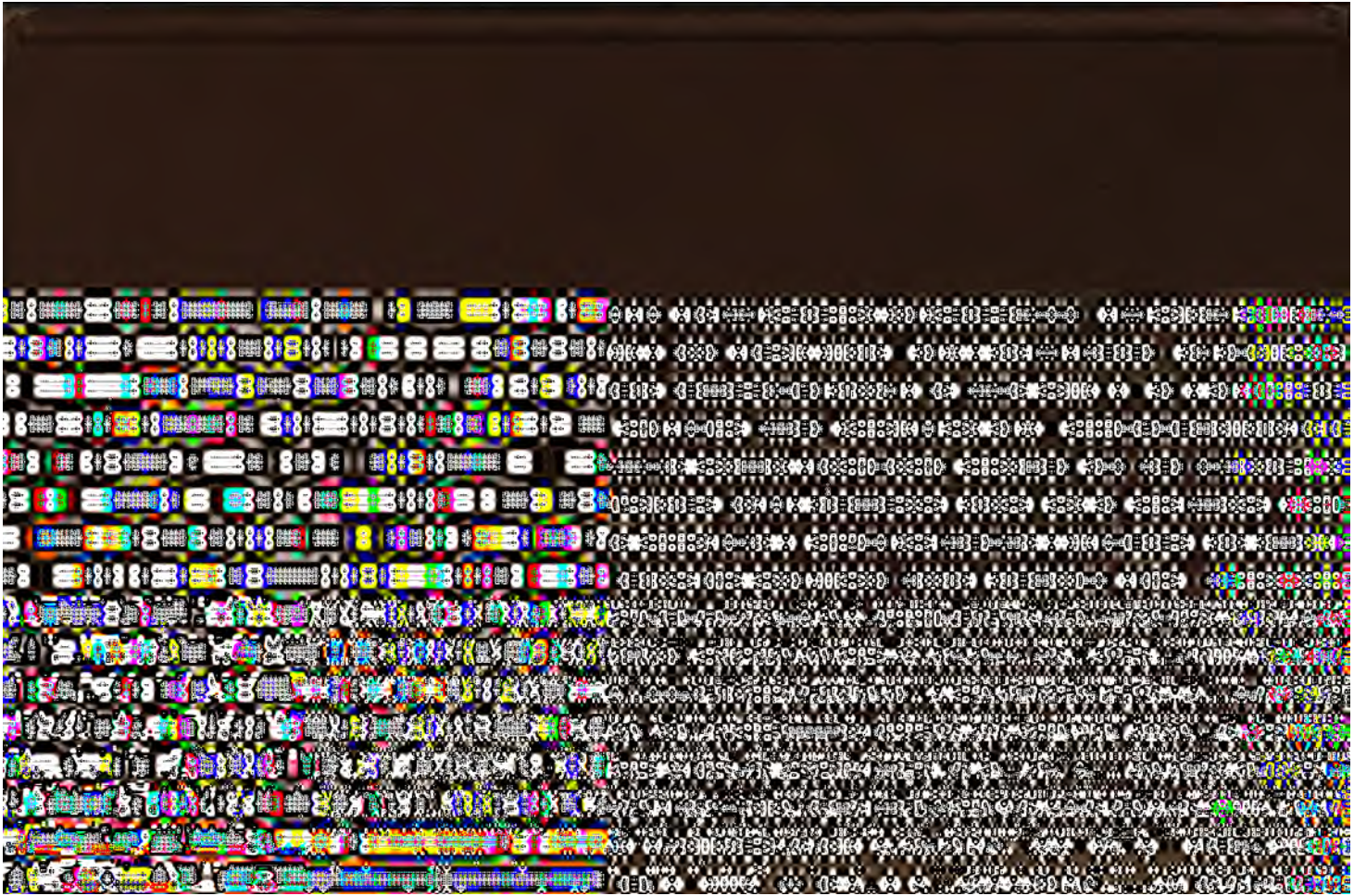
Théâtre de jeunes filles, par A. CARCASSONNE. 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Théâtre à la ville, comédies de cercles et de salons, par EUGÈNE CELLIER. 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. »

Scènes à deux, par ADOLPHE CARCASSONNE. 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Monologues comiques et dramatiques, par GRENET-DANCOURT 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Disons des Monologues, par PAUL LHEUREUX. 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 21641.

61